



AU PAYS DES GUIGNOLS GRIS

LIVRE 1 : LE MONDE DESUNI

Au pays des guignols gris, tu fais des ronds dans l'eau...

Je t'invite dans une maison où il n'y a ni cour à balayer, ni carreaux à faire briller. Cette maison, c'est la mienne, tu y entres et tu deviens mon ami, tout simplement.

Comédien anonyme, je déserte la scène aux décors de carton doré, je fuis les acteurs costumés, cravatés ou empanachés de cette pièce interminable qui traverse les siècles et ne change jamais son public.

Loin des taupinières à hublots, jusqu'au bout de ton horizon, je regarde ces jardins et ces prés, avec ou sans clôtures, qui entourent les maisons de tous les villages et de toutes les villes du pays des guignols gris. Les portes et les fenêtres des maisons, ouvertes ou fermées, n'y sont que des endroits par lesquels on passe sans jamais voir l'essentiel... Parce que l'essentiel, aux yeux de ceux qui ouvrent les portes et les fenêtres, ou qui les referment, de même que l'essentiel aux yeux de ceux qui entrent dans les maisons, c'est uniquement **ce qui se voit**.

Je n'ai pas de mémoire pour les noms latins de ces milliers de fleurs et de plantes qui dorment dans les dictionnaires de la planète des hommes.

Je n'ai pas le code d'accès, ni le mot de passe, ni les clefs pour forcer le passage de toutes les encyclopédies du pays des guignols gris, je n'ai que le bleu de moi, mais le bleu de moi n'y peut rien, ni pour moi, ni pour toi, ni pour personne. Si toi aussi, tu l'as, le bleu, tu n'y peux rien. Le bleu de toi ou le bleu de moi n'est pas dans les couleurs de l'arc-en-ciel... Mais il **existe**.

Au pays des guignols gris, sa réalité n'est pas perçue, il ne fait donc pas le poids et n'a aucune place dans les encyclopédies. Il permet tout juste de rêver d'un " Ailleurs ", et c'est aussi de lui qu'on se sert pour faire du " marché ", des comédiens, des acteurs, des modèles...

Le pays des guignols gris, c'est le pays de toujours et de partout, le pays où l'on a vécu, hier, le pays où l'on vit aujourd'hui, le pays de demain...

Même si la Terre devait changer de visage.

L'homme au cou énorme...

Il était une fois, au pays de la Communication reine de tous les échanges, un homme seul, avec un cou énorme, encore plus gros qu'un ballon de " stirk-bole "...

Et ce cou démesuré, juste à la hauteur de la tête des autres hommes, contenait des mots, des idées, des pensées ; tous les mots que cet homme n'avait jamais prononcés depuis son enfance.

Un jour, l'homme au cou énorme mourut, étouffé, la face boursouflée, bleuie, les yeux grand' ouverts.

Alors, les mots, comme des vers bien nourris, dégringolèrent sur la terre, et la terre les avala tout crus.

Il ne resta bientôt plus, sur le talus, qu'une écorce de peau humaine desséchée, avec des épiluchures de mots accrochées aux broussailles...

Eté 641-ER-4, sur une plage d' Enizolie, dans une bouteille... La Terre avait changé de visage, on n'y vivait plus comme autrefois, il y a un million d'années, mais c'était toujours le Pays des Guignols Gris.



La nuit des temps...

Durant près d'un million d'années, il n'y eut plus de civilisation humaine sur la Terre. Toute forme de vie, animale, humaine ou même végétale, ne pouvant que très difficilement se développer dans un environnement aussi hostile. Car le sol de la planète était en mouvement, se soulevait, se disloquait, se craquelait, s'ouvrait...

Cela avait commencé à la fin de l'époque ER-1, lorsque la dernière civilisation, malade de l'excès de sa technologie, s'était coupée de ses racines, désolidarisée de son avenir pour ne se préoccuper que de son présent.

Une série de séismes particulièrement violents, tout le long des plaques continentales, fut le prélude à un bouleversement bien plus puissant que tout ce que la planète avait connu jusqu' alors. Et ce bouleversement affecta la quasi totalité de l'écorce terrestre, de telle sorte qu' aucune ville ne put être reconstruite, que toutes les structures économiques, sociales, administratives, disparurent très rapidement, que les populations humaines, animales, furent décimées par des épidémies, la privation de nourriture et d'eau potable. Les quelques survivants, par petits groupes, de différentes ethnies, d'une zone géographique à l'autre, s'avancèrent peu à peu, sur chaque continent, formant des colonnes, des convois se déplaçant avec beaucoup de difficulté en direction de deux régions du monde qui, selon les rares informateurs ou éclaireurs, ne semblaient pas, ou très peu, touchées par ces convulsions gigantesques de l'écorce terrestre.

L'une de ces deux régions était, en Europe Occidentale, un massif ancien de roches dures, les Vosges, sur sa bordure orientale, une partie de la Lorraine, de la Bourgogne et de la Franche-Comté, au Sud, et le massif des Ardennes, au Nord, une région somme toute, assez vaste, pouvant accueillir quelques dizaines de milliers de personnes venues d'Asie, d'Afrique et d'Europe centrale.

L'autre région était, en Amérique du Nord, la partie centrale du Bouclier Canadien, mais, en vérité, peu hospitalière, en laquelle ne survécurent que des tribus et des groupes ethniques ayant pu s'adapter à des conditions climatiques extrêmes.

Toutefois, ces deux régions, bien qu'apparemment privilégiées, ne jouissaient pas réellement de la stabilité du sol : ici comme ailleurs, avec certes moins de violence, les séismes y demeurèrent fréquents, imprévisibles, dévastateurs, et la civilisation n'y put jamais s'y rétablir durablement.

Des centaines de milliers d'années s'écoulèrent ainsi, et la population humaine, réduite à quelques dizaines de milliers de personnes, se stabilisa, ne pouvant augmenter de manière significative. Les gens vivaient pratiquement à l'état sauvage comme la plupart des animaux, d'ailleurs. Ils se nourrissaient de plantes, de fruits, de baies, d'écorces, de toutes sortes d'herbes plus ou moins comestibles, leur industrie était très rudimentaire et tout ce qu'ils fabriquaient, utilisaient, venait essentiellement de matériaux de récupération. L'espérance de vie était dérisoire: il n'y avait pas de vieillards, très peu d'enfants car presque tous mouraient dans les premiers mois de leur existence. Il était si difficile et si exceptionnel de survivre que les gens, même d'origines très diverses et issus de cultures anciennes très différentes, éprouvaient sans cesse le besoin de se regrouper entre eux et de s'organiser en utilisant les ressources ainsi que les possibilités, les dons naturels, les talents, les spécificités de chacun, ceci afin de tout mettre en communauté.

Ce système économique, basé sur l'échange, la transmission des connaissances acquises ou retrouvées, la vie communautaire, l'absence d'intérêts personnels, l'instinct de survie lié à l'existence des uns et des autres en dépit des différents occasionnels, était si fortement



implanté au sein des populations qui vivaient à la fin de la Nuit des Temps, que, lorsque la civilisation revint, au début de l'époque ER-3, il conserva ses bases primitives durant plusieurs milliers d'années encore.

Enfin, le sol de la planète se stabilisa progressivement, au bout de neuf cent quatre-vingt mille années environ. La Terre venait alors de changer de visage. Il n'y avait plus que trois continents, d'inégales superficies. Ce qui, autrefois, avait été L'Afrique, l'Europe et l'Asie se trouvait maintenant regroupé en un seul et immense continent. Ce qui avait été l'Amérique, n'était plus, alors, qu'un continent beaucoup plus petit, situé approximativement entre le cercle polaire de l'hémisphère Nord et l'Equateur. Enfin, dans l'hémisphère Sud, s'étendait aussi un immense continent, centré sur le pôle, et dont les rivages, de toutes parts, s'avançaient au delà du cercle polaire Austral. Un océan unique, recouvrant environ les deux tiers de la surface de la Terre, entourait les trois continents, et dont les profondeurs étaient partout très importantes. De très rares îles, disséminées le long des côtes, révélaient parfois l'instabilité du tracé de certains rivages.

L'histoire se reconstitue, les civilisations passent, disparaissent et renaissent de leurs cendres...

Dans les toutes dernières dizaines d'années de l'époque ER-1, au début de ce que certains peuples appelaient le troisième millénaire, selon l'histoire retrouvée des hommes de ce temps, la civilisation humaine prit en compte les conséquences de ses réalisations, imagina son évolution possible, ses comportements : elle s'intégra désormais dans un environnement qu'elle avait certes beaucoup modifié, mais auquel elle participait en ménageant ses réserves, ses mécanismes naturels, afin d'assurer son devenir...

Il n'y eut pas de collision avec un astéroïde. Néanmoins, le niveau des océans s'éleva à peine de quelques mètres. En différents points du globe, les climats subirent quelques modifications, la population mondiale se stabilisa... C'était là un bon scénario, en quelque sorte. L'avenir de quelques générations d'êtres humains relativement assuré... selon une " logique " tout à fait prévisible, gérable en dépit des nombreux conflits sociaux, économiques et politiques.

C'est alors que tout bascula très rapidement en quelques années seulement. A peine le temps d'une génération, de la dernière de cette ère... On avait cependant bien observé que, depuis une vingtaine d'années, partout sur la planète, le long des plaques tectoniques, les séismes redoublaient d'intensité, devenaient de plus en plus fréquents, mais de là à imaginer un tel bouleversement ! C'est pourtant ce qui se produisit.

Et ce fut la Nuit des Temps, la période ER-2, les îlots de survivance, la récupération, l'enfouissement dans des cuves de béton et d'acier d'une partie de tout le savoir, de toutes les connaissances accumulées pendant des milliers d'années, des ouvrages, des documents, des archives, des supports informatiques, des bandes enregistrées...

Tout cela pouvait être retrouvé un jour, reconnu, exploité, découvert... La civilisation n'était qu'interrompue.

Les hommes d' ER-1, en dépit de toutes les prospectives possibles ou imaginables, ne savaient rien de ce que le monde deviendrait un jour lointain.

Comment au bout d'un million d'années, donc, se sont organisés les nouveaux habitants de la Terre ? D'où sont-ils repartis, et quelle fut leur expérience, au cours de nouveaux millénaires d'histoire ?

Il y a peut-être eu, par le passé, bien avant ER-1, d'autres nuits des temps. L'histoire des Historiens n'a jamais tout expliqué, l'histoire de ceux qui ont raconté une autre Histoire n'a pas non plus été l'Histoire. Les dernières générations d' ER-1 n'ont pas su tout ce qui s'était réellement passé. Leurs géologues auraient peut-être pu descendre en dessous des océans, pénétrer jusqu'au fond des vallées sous-marines, creuser en dessous des glaces de



l'Antarctique... Ils n'avaient pas la technologie pour cela, et même si cela avait été réalisable, qu'auraient-ils trouvé là dessous ? A la surface des sols de ce temps, au large de quelques rivages, en des profondeurs accessibles, leurs découvertes n'ont pas toujours " cadré " avec leurs repères traditionnels, avec les acquis de leur science et de leurs conceptions de l'origine du monde. De nombreuses interrogations, des doutes, des incertitudes ont toujours dominé, jusqu'à la fin d' ER-1.

Tout passe et disparaît, mais pas selon les mêmes durées. Ainsi, des êtres évolués tels que les hommes, qui fabriquent des matériaux, des outils, qui construisent des édifices, qui sont capables de concevoir et d'ériger des structures architecturales complexes, des réseaux de communication, des circuits d'information, ou de laisser des traces de leur passage ; parce qu'ils ne sont, justement, que des êtres dont la durée de vie est très brève, réalisent des ouvrages qui résistent un certain nombre de siècles ou de millénaires à l'épreuve du temps. Et la vie des hommes a donc une durée très disproportionnée par rapport à la durée des ouvrages qu'ils réalisent. Mais l'épreuve du temps est décisive, et dès lors qu'elle s'exerce sur plusieurs milliers d'années, ce que les hommes ont fait de leur vivant, ce que plusieurs générations d'artistes, de constructeurs, de savants, de techniciens ont accompli, ce que les philosophes, les intellectuels, les poètes, les écrivains, les économistes, ont écrit ; tout cela ne résiste pas non plus à l'épreuve du temps et finit aussi par disparaître.

A la fin de la nuit des temps lorsque la civilisation reprit son essor, elle ne le fit que très lentement. L'expérience des Hommes, alors, fut différente, quoi que similaire en ce sens que l'histoire fut aussi tourmentée, incertaine, et s'avança dans le temps au gré des découvertes, des accidents sociaux, des conflits interminables, des luttes incessantes et des pouvoirs qui, tour à tour, s'établirent sur les régions habitables des deux principaux continents. Il fallut dix huit millénaires, en effet, pour atteindre le niveau économique, culturel, politique, social, technologique, de l'époque ER-4, celle du monde unifié et apparemment pacifié. Deux grands fléaux omniprésents, toutefois, avaient ralenti la progression de la population mondiale : l'instabilité encore présente de l'écorce terrestre, caractérisée par des séismes très localisés mais fréquents, destructeurs et meurtriers ; et l'existence de virus terrifiants, très diversifiés, en mutation constante, générateurs d'épidémies, de fièvres cérébrales que la médecine pourtant évoluée n'avait pas le pouvoir d'éradiquer.

De plus, certaines régions du globe terrestre demeuraient totalement inhospitalières, inexploitable, soumises à des variations climatiques extrêmes, telles par exemple, que le Désert Absolu, Le Grand Bassin Dépressionnaire, les marais nordiques, les hauts plateaux du pays des Atalantes.

La nature, de toute sa force, de toute sa violence, par l'insécurité qu'elle dispensait en permanence, exerçait sans partage son immense pouvoir sur la civilisation des hommes, pourtant si évoluée et si organisée.

En l' an 640 de l'époque ER-4, la population mondiale, alors, n'atteignait pas un milliard d'habitants. La Neurélabie Océanique, ainsi que tous les pays situés sur le pourtour du Grand Bassin Dépressionnaire, jusqu'à proximité de la zone vitrifiée de Kafricentrie septentrionale, regroupaient à eux seuls six cent millions d'habitants, avec la Neurélabie Continentale, le long et large couloir d'effondrement entre les deux Altiplanos, et une partie de la Circadie Occidentale. L'Enizolie avait environ deux cent millions d'habitants, le Petit Continent moins de cent millions, et enfin, le Pays des plus hautes montagnes, au Sud du Grand Continent, et ses régions tropicales en dessous de l'Equateur, environ cent millions, car cette partie du monde, située en altitude et autour de l'Equateur, bénéficiait d'un des meilleurs climats de la Terre, et surtout d'une grande stabilité du sol. Cependant, aux deux passages des Equinoxes, la température moyenne, malgré l'altitude, atteignait 30° le jour et 20° la nuit, et c'étaient les époques les plus humides de l'année.



Les trois plus grandes villes de la planète atteignaient à peine le million d'habitants. Toutes les autres métropoles régionales, reliées par les " turbo-trains " et les voies de circulation, avaient en général une population de moins de cent mille habitants.

Depuis la Révolution Culturelle, au début du 4ème siècle ER-4, la disparition des frontières entre les états, la libre circulation, l'établissement du commerce mondial, l'unification dans la diversité, la monnaie unique, la centralisation et la spécialisation des principaux pôles de gestion, la nouvelle organisation politique et économique de la planète, chacune des trois grandes métropoles mondiales se partageaient les pouvoirs et les directions. Des assemblées composées d'élus au suffrage universel, votaient les lois, les décrets, prenaient les décisions, exerçaient la justice, élaboraient les programmes économiques, géraient les ressources de la planète, étaient responsables de la sécurité publique, des transports, du développement et de la gestion des entreprises publiques, commerciales et industrielles, des hôpitaux, de la " Brigade Sanitaire ", des établissements de santé, des collectivités locales telles que les cantines populaires et les coopératives, de l'Enseignement, des grandes écoles, des facultés et des centres d'apprentissage de tous les métiers. Dans ces assemblées, élues pour quatre ans, entièrement renouvelables et sans aucune possibilité pour chacun de ses élus de se représenter une deuxième fois, on y trouvait toujours toutes les personnes représentatives de ce qui constituait la société dans son ensemble et dans ses particularités, y compris dans ses minorités. Toutes les tranches d'âge étaient également représentées puisque l'on pouvait se faire élire à partir de douze ans.

Ce système fonctionnait donc depuis la Révolution Culturelle sur les deux principaux continents de la planète. Toutes les assemblées générales, en réalité très nombreuses, de par la diversité et la multiplicité des régions, correspondaient en permanence entre elles, se communiquaient leurs décisions et leurs avis afin de coordonner leurs actions. Il n'y avait pas de gouvernement mondial, ni de pouvoirs centralisateur au dessus de toutes ces assemblées représentatives.

Enolabay, la grande métropole de Neurélabie Océanique, était la cité du Commerce, de l'industrie et de l'économie. Située sur le 50 ème parallèle de l'hémisphère boréal, elle s'étendait tout le long d'une immense baie, au delà d'une avancée rocheuse et tourmentée dont le cap le plus occidental, près d' Atarakbay, marquait la limite des terres. Enolabay était aussi le port le plus important de la planète, celui par lequel tout transitait, vers le Sud du Continent et vers le Pays des Atalantes.

Enizola, à l'autre extrémité du Grand Continent, était la cité des Arts, de la Culture, des sciences, de la littérature, du cinéma et de l'Audio-visuel. Là se trouvaient concentrées toutes les grandes écoles de la planète. Située sur la côte orientale, en face de l'océan, c'était aussi un port, sur le 40ème parallèle. Mais ici, ce qui dominait et séduisait le regard, c'était à perte de vue en face du soleil levant, sur des centaines de kilomètres, ces immenses plages de sable fin, un sable très clair et très propre.

Kafricoba, à quatre mille mètres d'altitude, sur la latitude Zéro, était la cité médicale et administrative. Au centre de la ville, des immeubles de bureaux, quelques espaces culturels aussi, à la périphérie, les établissements sanitaires, les hôpitaux, les centres de recherche, les laboratoires, les bâtiments blancs, métallisés, dits " de haute sécurité ", inquiétants, d'où, paraît-il, " on ne revenait jamais "...

Les trois grandes métropoles planétaires étaient directement reliées entre elles par le Métro-jet transcontinental. Il ne fallait que huit heures seulement pour parcourir les onze mille kilomètres séparant Enolabay d' Enizola, avec un seul arrêt dans le Désert Absolu à la Base Spatiale. D'Enolabay à Kafricoba, environ six mille kilomètres, par les plateaux arides d' Ibérie, la bordure du Grand Bassin Dépressionnaire, la zone vitrifiée des laves, des volcans éteints et des arbres calcinés, les hautes vallées équatoriales du Grand Atlas méridional, l'on mettait cinq heures.



Pour traverser l'océan, d'Enolabay à Ontario, la métropole du Petit Continent, ou bien d'Enizola à Vérabila ou Sara, sur la côte Ouest du pays des Atalantes, il y avait l'Aéroglesseur transocéanique qui effectuait la traversée en quelques heures. On ne circulait pas par voie aérienne à cause des très fortes turbulences de l'atmosphère sévissant entre les deux zones de latitude moyenne. Seuls, les services de sécurité planétaire, les brigades sanitaires et les unités d'exploration, utilisaient les transports occasionnels par la voie aérienne, principalement entre le Cap Sud du Grand Continent et les Terres Australes.

La pièvre

Depuis le 7-4-17001-ER-3, aucun aéroglesseur ne traversait l'océan, entre le Petit Continent et le Grand Continent.

Toutes les relations, de quelque nature qu'elles soient, momentanément suspendues, avaient donc cessé entre les deux continents. La décision avait été prise par les Autorités Civiles et Militaires de tous les états Atalantes.

Au tout début de ce 18ème millénaire, sur le Grand Continent, les structures économiques, politiques et sociales, les nations, les empires, les peuples de l'ouest, du centre et de l'est, engagés dans des idéologies et des intérêts dont ils ne mesuraient ni les dimensions, ni la profondeur des divergences, ni les conséquences à long terme pour l'évolution de leurs civilisations respectives, s'engouffraient peu à peu dans une spirale infernale. Les relations, de plus en plus tendues, les alliances incertaines entre peuples uniquement préoccupés de leur présent, les conflits locaux, violents, meurtriers, ensanglantant et déstabilisant des régions entières, les situations absurdes et inextricables qui éclosaient brutalement, puis s'insinuaient en ramifications désordonnées dans l'écheveau des sensibilités, des repères culturels ou des habitudes, et pour finir, isolaient les gens, les membres d'une même famille. Ces situations aux visages mécaniques et indéfinissables venaient, en fait, d'une très grande diversité de réseaux d'information gangrenés par les rumeurs. L'expression de puissances médiatiques tout aussi gangrenées par les instruments véhiculaires de la communication écrite, audio visuelle, entretenait l'existence d'un bouillon de culture général, planétaire, irrationnel, en lequel se préparaient toutes les explosions individuelles, sociales, collectives, toutes les conflagrations et toutes les épidémies.

Jusqu'au milieu du 17 ème millénaire, la population mondiale s'était maintenue autour du milliard d'habitants. Puis, en l'espace de quelques siècles seulement, elle avait plus que doublé. Aussi les zones dans lesquelles la nature des sols, le climat et la végétation, le relief, la proximité de l'océan, les réserves naturelles en matières indispensables (bois, minerais...), favorisaient l'implantation et le développement des sociétés humaines, n'étaient pas, loin de là, des espaces " extensibles ". Quelle technologie, par exemple, eût permis de gagner sur l'immensité du Désert Absolu, des marais nordiques, du Grand Bassin Dépressionnaire, ou même sur les territoires presque totalement inconnus du continent Austral, qui, durant six mois de l'année, étaient alors recouverts de neige et de glace ?

Les centrales d'accumulateurs d'énergie dont dépendaient toute la vie économique, la production, la richesse, les pouvoirs, étaient alors au centre de toutes les préoccupations des états, des empires et des alliances. La population mondiale s'élevant rapidement, les besoins allaient croissant.

Toutefois, la construction de ces centrales, pour la sécurité des habitants, ne s'avérait possible qu'en des lieux désertiques, et en même temps accessibles, en lesquels on pouvait implanter, durant les travaux d'édification, toutes les infrastructures nécessaires.



L'édification de ces centrales, et plus tard, leur entretien, nécessitait par conséquent des accords internationaux, des contrats de développement, des servitudes, pour la plupart des états qui cherchaient à obtenir le monopole de l'exploitation des centrales, ou du moins, une part non négligeable du monopole.

La course effrénée à la construction de gigantesques structures, qui, vues de l'espace, défiaient les regards des techniciens et des chercheurs travaillant sur des stations orbitales ; fut génératrice de nombreuses créations d'emploi, mais aussi d'inégalités sociales accrues, d'exodes de populations mal préparées à un changement d'existence, de ségrégations et de clivages qui devaient bientôt provoquer des révoltes, des répressions, et surtout, un contrôle permanent, un « quadrillage » efficace des services de Sécurité Civile et des Brigades Sanitaires, de toutes ces populations marginales à risque.

Il devint évident que le nombre des centrales d'accumulateurs d'énergie ne pouvait augmenter indéfiniment. Et, dans les dernières années du 17^{ème} millénaire, l'essor de la population inquiétait les dirigeants des grandes puissances économiques. A ce rythme-là, on serait bien dix milliards d'ici quelques siècles... Il fallait trouver une " solution ". La perspective d'un conflit généralisé qui décimerait des millions d'êtres humains ne suffisait pas... La "solution", débattue en secret tout d'abord dans des conférences internationales en lesquelles ne participaient que les plus puissants des dirigeants et des gouverneurs, s'élabora donc sur la base de directives prises en commun. Il fallait mettre au point un " Système " qui permettrait, d'une part, de créer de la richesse monétaire , ceci afin de financer les grands travaux, de réaliser des profits fabuleux, et, d'autre part, d'éliminer un grand nombre d'êtres humains, méthodiquement, sans effusion de sang, légalement, sans provoquer de " remous sociaux " .

Le but de cette " épuration " était bien clair, dans l'esprit des concepteurs de la " Solution Radicale " : faire progressivement disparaître de la surface de la Terre toutes les personnes qualifiées d'indésirables, en mettant en place un système doté de structures, d'une organisation planifiée, d'une puissance de contrôle, de moyens tels, que toutes les populations, tous les individus ciblés ou dont l'existence était fragilisée par la servitude et l'indigence, seraient nécessairement éliminés.

Il demeurait cependant un obstacle non négligeable à franchir ou à contourner pour qu'une telle " solution " puisse être appliquée concrètement : l'opinion publique. Comment réagirait-elle ? Comment intégrerait-elle dans son esprit, ce " processus d'élimination " ?

Pour cela, il fallait accélérer tout d'abord une " logique de guerre ", une conflagration générale qui creuserait les sensibilités, créerait des réflexes de survie, instaurerait un climat de peur, d'insécurité, une exacerbation des clivages sociaux ; en somme, préparer l'opinion publique par les rudes épreuves auxquelles elle serait soumise, à une nouvelle conception de la légitimité d'exister...

La " Solution Radicale " ne vit le jour, dans toute son effrayante et inimaginable réalité, qu'en 17009, au bout de huit années qui réduisirent la population mondiale de trois cent millions d'habitants. A l'issue du conflit, la planète était encore peuplée de plus de deux milliards d'êtres humains, répartis à 90 pour cent sur le Grand Continent. Mais sur ce continent, si vaste, les deux tiers étaient alors inhabitables, du fait de l'immensité des zones désertiques, insalubres ou soumises aux colères de la nature...

Durant les années de son existence, le processus d'extermination fit beaucoup plus de victimes que les deux grands fléaux de ce début du 18^{ème} millénaire : la première guerre mondiale, et ... **la pièvre** ...

En 17001, lorsque les Atalantes avaient décidé de s'isoler totalement du Grand Continent, ce n'était pas essentiellement à cause de l'imminence d'une guerre mondiale dont ils redoutaient, cependant, sur leurs côtes, la possibilité d'un débarquement massif. D'ailleurs, pour parer à cette éventualité, ils avaient édifié tout le long des côtes un "mur " de



fortifications, avec de puissantes structures de défenses, d'abris, de nids de batteries réputés imprenables.

Seules, les côtes septentrionales, puis le " Bouclier Atalante ", le long du cercle polaire, n'étaient pas protégés. Jamais les envahisseurs ne passeraient par là, puisque, dix mois durant, la banquise, les icebergs, le blizzard, interdisaient toute pénétration humaine.

Ce que les Atalantes redoutaient le plus, c'était l'arrivée de la pièvre, dans sa forme évolutive, sur leur continent. Elle était déjà présente en 16995, mais n'affecta alors que les mouches, ou quelques espèces de petits coléoptères avant de se généraliser à partir de 16997 à l'ensemble des insectes, sans toutefois s'étendre à d'autres espèces animales, comme sur le Grand Continent.

A Ontario, sur la côte ouest, à quatre heures d'aéroglysseur d' Enolabay, au 14ème étage de l'un de ces immeubles de banlieue abritant des familles d'ouvriers aux revenus modestes, dans un logement de quatre pièces, vivait un petit garçon, Asma, âgé de sept ans, le dernier enfant d'une famille de brocanteurs.

Contrairement aux autres petits garçons de son âge, il ne "traînait " pas autour des immeubles, et ne participait jamais à ces jeux brutaux aux quels les enfants de ces quartiers populaires s'adonnent habituellement. Asma fréquentait régulièrement l'école, voulait apprendre... et se demandait parfois si un jour, quand il serait grand, il saurait autant de choses que les grandes personnes, s'il aurait la réponse à certaines questions.

L'univers de son enfance était sans magie : pas de jouets, pas de livres parce que ses parents n'en achetaient jamais, ni pour eux-mêmes, ni pour leurs enfants. Les pièces exigües dans lesquelles on s'entassait, frères et soeurs, étaient meublées de lits superposés et de caisses de linge. Une immense table familiale, dans la pièce principale, des étagères fixées aux cloisons, étaient invariablement encombrées de vaisselle, de bouteilles, de journaux, de cartons, de chiffons, de tout ce que l'on pouvait ramasser à la décharge publique et qui devait encore avoir une utilité quelconque.

Quand il serait grand, Asma voulait être biologiste, et sa spécialité serait l'étude des insectes, mais les plus petits, ceux que l'on regarde avec une loupe.

Chez les voisins, tout comme dans la plupart des foyers, d'ailleurs, même chez les plus pauvres gens, le terminal portable, avec imprimante et tous les accessoires de base, s'imposait, avant même la machine à laver, le réfrigérateur, ou la télévision. Il se révélait aussi utilitaire que le vélo, la turbolette, une bonne paire de chaussures. Tout s'y trouvait répertorié : les comptes, le courrier, les informations. L'on avait accès aux services de santé ainsi qu'à tous les domaines de la vie pratique. De plus, pour beaucoup de gens, c'était un outil de travail, une source de revenus, parce qu'ils pouvaient exercer de nombreuses activités à leur domicile.

Asma ne comprenait pas pourquoi, dans cette " foutue baraque ", qui ressemblait surtout à un dépôt municipal, il n'y avait pas de terminal, ni pour quelle raison ses parents s'obstinaient à se passer d'un tel équipement ! Ces " cinglés de la récupération ", cependant, entreposaient sur leurs étagères, dans leur cave, des équipements très diversifiés, en pièces détachées, " les tripes à l'air ", couverts de poussière, de toutes les marques, et même de très anciens modèles...

Asma utilisait le terminal de son école, connaissait toutes les " petites combines " pour son propre usage personnel, ses recherches. Il se constituait sa documentation répertoriée sur des disquettes.

La question qui le préoccupait le plus, c'était pour quelle raisons exactes de si nombreuses espèces d'insectes, en particulier de mouches, de moucheron et petits coléoptères, avaient bien pu disparaître si rapidement en si grand nombre partout, sur toute la Terre à partir de 16995...



Autrefois durant l'été, il y avait à la campagne ou en ville, dans l'air, partout dans tous les endroits sales où pourrissaient et macéraient des restes de nourriture, des myriades de mouches bourdonnantes...

Et aujourd'hui, chose curieuse, six ans après l'arrivée du fléau destructeur d'insectes, le vol d'une simple mouche grise, son cheminement sur une vitre, au bord d'une table, ne passait jamais inaperçu. Il devenait même étrange, presque incongru, de s'habituer à l'absence de ces petites bêtes, et la présence de l'une d'entre elles interpellait le regard. Les Atalantes savaient ce qui s'était passé sur le Grand Continent, et les événements de l'année 17001 éveillaient dans leur inconscient des terreurs qui dépassaient les peurs de leur enfance... Après tout, quelle différence y avait-il entre l'une de ces petites bêtes, les laminas d' Enizolie, les caricous des steppes continentales... et les êtres humains ? Tous ces êtres, n'appartenaient-ils pas, chacun d'entre eux, à une immense famille universelle, même si de nombreux membres de cette drôle de famille s'entre-tuent et se dévorent ?

Asma demanda un jour à son maître d'école :

-- Dis-moi, toi, le " puits de science ", l'homme des questions et des réponses, dis-moi pourquoi la pièvre, à l'origine, était une maladie d'insectes. Pourquoi les hommes ont-ils décidé qu'il fallait à tout prix procéder à l'élimination massive d'autant de milliards d'insectes, du moins certaines espèces, et pourquoi n'ont-ils pas laissé la maladie progresser naturellement jusqu'à ce qu'elle disparaisse d'elle même ?

Et puis, s'il n'y a plus assez de mouches, qui va manger les excréments des chiens, sur les trottoirs ? Comment les oiseaux vont-ils se nourrir ? Tu crois que ces " fadas " de la Génétique n'ont pas bricolé suffisamment de germes microscopiques pour asphyxier toute la planète ? Vois le résultat, maintenant... On décime des centaines d'espèces animales , et la pièvre s'étend... Si l'on finit par tout tuer, pour ne pas mourir nous-mêmes, il faudra que l'on se tue entre nous !

-- Eh, là, arrête ! Tu vas où ? Nous ne sommes pas dans un film de science-fiction, mais dans la réalité, tout simplement.

Au départ, lorsque la maladie s'est déclarée, seule, la mouche grise, la plus commune, était atteinte. Le virus initial s'attaquait à l'appareil reproducteur des insectes. Devenant stériles, puis prises de paralysie, les mouches se traînaient sur le ventre, les ailes immobiles, et mouraient très vite. Mais la maladie en épargnait un certain nombre, peut-être trois pour cent d'entre elles environ.

Il devint évident que d'autres espèces pouvaient à leur tour être contaminées par le virus. Les femelles, au moment de la ponte, avant de mourir, ne déposaient plus que quelques oeufs, puis dépérissaient.

-- Alors, pourquoi, je te le demande encore, n'a t-on pas laissé la maladie évoluer naturellement ?

-- Elle aurait évolué sur des années, avant de régresser, et pendant tout ce temps là, le virus, pensait-on, pouvait s'attaquer à d'autres espèces animales. C'est un virus tout à fait spécifique, mais, comme tous les virus, il a nécessairement besoin, afin d'assurer son existence et son évolution, de s'introduire dans les organismes, de les parasiter en quelque sorte...

-- Et c'est pour cela que les biologistes, relayés par les Autorités, décidèrent de prendre le risque de déséquilibrer la chaîne des espèces ? En éliminant un grand nombre d'insectes, condamnant beaucoup d'oiseaux à la famine, ainsi que les grenouilles, les crapauds, et tant d'autres bêtes ? Absurde ! Parce que, même en admettant que le virus évolue, franchisse la " barrière des espèces ", il ne peut pas demeurer indéfiniment aussi actif, aussi destructeur.

-- Les voies de la Science sont impénétrables, Asma. Et les décisions sont toujours prises dans des intérêts qui nous échappent, par des gens qui ne vivent pas du tout la même vie que nous et qui nous méprisent, en nous faisant croire que leurs décisions, leurs avis et leurs orientations changeront notre vie, ou du moins la vie de certains d'entre nous... Alors, les gens



finissent par accepter ce qu'on leur propose, ils pensent que tout cela s'inscrit dans un processus irréversible...

Dans le désert Enizolien, ce 8-4-16996-ER-3, à l'hariala d'Ebroni, un vaste domaine d'élevage de laminas, situé en bordure du Désert Absolu, dans le dernier groupe d'oasis de cette région éloignée, difficile d'accès ; Persépolio, un jeune berger, remarqua dans le troupeau une bête au comportement étrange. Le petit lamina ne se déplaçait qu'en avançant ses pattes antérieures, traînant celles de derrière comme un poids mort. Aussitôt, le berger forma sur son vidéophone le code destinataire du maître de l'exploitation, puis son signal visuel, et expliqua en quelques mots ce qui se passait.

Dans l'heure qui suivit, le maître arriva, descendit de son turbomodule tout terrain, accompagné du vétérinaire. On examina longuement la bête, mais le praticien ne put se prononcer sur la nature de l'affection. Cela pouvait être, selon lui, l'une de ces nombreuses maladies virales qui, sans toutefois prendre les proportions d'une épidémie, n'en était pas moins mortelle, généralement, aussi bien chez les animaux que chez les humains.

-- Vous savez, avec ces virus en continuelles mutations, dont certains ne sont pas identifiés, qui prolifèrent depuis toujours sur la planète, on ne peut présumer de rien. La plupart des maladies sont sporadiques, isolées, sans lien apparent avec un environnement quelconque pouvant favoriser l'apparition de la maladie déterminée.

Par les temps qui courent, avec toutes ces rumeurs plus ou moins bien fondées, il serait prudent d'effectuer une biopsie et d'envoyer d'urgence le prélèvement dans un laboratoire spécialisé, au Centre de Recherche de Niveau 4, à Kafricoba. Vous aurez la réponse après-demain matin au plus tard.

Cette bête doit être euthanasiée, car il est évident qu'elle ne se remettra pas.

Sur place, sans plus attendre, le vétérinaire procéda à l'injection mortelle.

Le surlendemain, effectivement, le résultat de l'analyse fut communiqué : "Réservons notre diagnostic en dépit fortes présomptions. Prendre mesures urgentes isolement du troupeau. Appliquer consignes spéciales hygiène."

Kassandra, une petite Circadienne d'Eiskriz, trouva, dans le grenier de sa plusieurs nids de souris, au milieu de vieux chiffons...

-- "Tiens, tiens", se dit la petite fille, "ça, c'est très drôle : la maman souris n'allaitait qu'un seul petit, et c'est pareil dans les autres nids".

Trois jours plus tard, toutes les souris étaient mortes et pourtant personne ne les avait empoisonnées...

A Opus-Véga, sur la rive orientale d'un affluent de la Taïgarika, des promeneurs furent très surpris d'apercevoir des dizaines de cadavres de rats aquatiques qui jonchaient le sol, à l'extrémité du jardin public, sur le chemin menant au débarcadère pour les bacs et barges de transport. Ces animaux, relativement familiers, inoffensifs, attiraient habituellement la curiosité des enfants, des promeneurs. Ils se nourrissaient des déchets alimentaires qu'on leur jetait. Qu'est-ce qui avait bien pu provoquer cette hécatombe ?

Mais ce qui inquiétait vivement les dirigeants des grandes puissances occidentales, l'opinion publique en Neurélabie, particulièrement, c'était ces reportages tout récents qui avaient été diffusés par les différents réseaux de l'Audiovisuel, notamment à la télévision, lors des journaux d'information grand public. Des images peut-être choisies à dessein, pour impressionner, et surtout conditionner les gens déjà surinformés, viscéralement et intellectuellement soumis à des pressions, des sensibilités qu'ils ne dominaient pas et coulaient dans leur vie comme l'eau qu'ils buvaient, comme tout ce qu'ils absorbaient, d'ailleurs.



Les bulletins d'information s'étaient largement étendus sur ces villages de huttes des hauts plateaux de Kafricentrie où mouraient beaucoup de gens d'une maladie virale qui, semblait-il, évoluait rapidement. L'on montrait des visages émaciés d'enfants, de jeunes gens, d'hommes et de femmes, tous, à la peau noire, de différents groupes ethniques. Puis, comme pour graduer les effets visuels selon une implacable logique, allant progressivement vers ce qu'il y avait de pire à montrer sur les écrans de télévision, l'on filmait tout d'abord des gens qui marchaient difficilement, traînant une jambe raide, puis d'autres personnes allongées à l'intérieur des cases, à demi paralysées ; des agonisants qui se tordaient en d' épouvantables convulsions, à même le sol, sur la terre battue des cases ou à l' extérieur ; et pour finir, des cadavres recroquevillés, disposés en tas comme du bois mort.

Et, à chaque fois, lors de ces reportages, le présentateur insistait sur le caractère " mystérieux " de cette épidémie, expliquant d'une voix grave, au ton circonstancié, que les médecins et les spécialistes en maladies virales ne pouvaient se prononcer, " réservaient leur diagnostic ", que ce virus, finalement, était tout à fait particulier, et que seules, ces populations à la peau noire en étaient les victimes.

A quelques semaines de ces premiers reportages, la maladie sembla régresser. Et même, apprit-on, il y eut quelques survivants, très rares cependant.

Dans un village Berbère, en bordure de la partie orientale du Grand Bassin, une femme fut trouvée, inanimée, près de la fontaine publique , au milieu de la place. Ses deux jambes étaient raides, grises, tordues comme des branches sèches. Elle fut transportée jusqu'à l' hôpital le plus proche, puis de là, envoyée à Kafricoba, au centre médical, section des maladies infectieuses, niveau 4. Il n'y eut, cette fois, aucun reportage, aucune information à propos de cette femme Berbère. Seuls, quelques journaux à faible tirage, assez marginaux, ébruitèrent ce fait divers...

Le programme d'extermination qui avait été mis en place dès 16995, afin d'éliminer des milliards d'insectes, tout en essayant de préserver cependant quelques espèces, et de maintenir environ deux à trois pour cent de la totalité des espèces, fut sans effet contre la progression du fléau.

Peu à peu, les " barrières " se fissuraient, s'effondraient, d'une espèce à l'autre. Selon un processus encore non déterminé, à chaque " franchissement ", la maladie n'affectait en premier lieu que les représentants d'une même famille d'insectes, d'oiseaux, de mammifères...

En règle générale, l'évolution semblait s'accomplir des plus petites espèces vers les plus grandes par la taille et le poids. De l'avis de tous les chercheurs et des spécialistes des affections virales, l'on se trouvait confronté à un problème tout à fait nouveau, sans précédent dans le passé, et très déconcertant. Tous, sans exception, avançaient l'idée d'une organisation parfaitement structurée, comme si une " intelligence " avait programmé, animé le processus dans un objectif précis. En somme, ce " virus ", un être structurellement incomplet, portait-il en lui les éléments embryonnaires en gestation au coeur du noyau originel, ce qui lui permettait, par étapes successives, au dépens des autres organismes qu'il colonisait et exploitait à son profit, de devenir un " être univers ", et pourquoi pas, un " être créateur "...

Il s'avèrerait donc extrêmement difficile, sinon impossible de " piéger " ce virus, en lui opposant par exemple, un autre organisme artificiellement conçu, véritable " contre virus " de laboratoire, qui lui, serait animé d'une "intelligence sous tutelle ", peut-être encore plus pernicieuse, et dotée d'un programme prédéterminé.

C'était ce à quoi travaillaient, dans le plus grand secret, quelques micro biologistes, dans un laboratoire souterrain, en Kafricentrie, sur l'un des hauts plateaux les plus difficiles d'accès... Ces " apprentis sorciers " étaient soutenus financièrement par quelques dirigeants des plus grandes puissances occidentales.



Au large des côtes d' Ibérie, durant la saison de pêche de 16996, de nombreux chalutiers et bâtiments usine, déchargeaient de leurs cales, sur les quais, de très faibles quantités de poisson. En haute mer, les filets en profondeur comme en surface ne retenaient au mieux que quelques centaines de kilos, alors qu'aux précédentes saisons, c'était par tonnes que les équipages emplissaient les cales.

De nombreuses espèces d'oiseaux étaient également en voie de disparition. Assurément, la quantité insuffisante d'insectes perturbait l'équilibre naturel, rompait la chaîne alimentaire.

Lorsque le programme d'extermination des insectes avait débuté, dès 16995, alors qu'on ne signalait encore, sur toute la planète, aucun cas de contamination d'autres espèces animales ; les aérosols, les bombes, les poudres, les gaz insecticides, produits et vendus en très grande quantité, finissaient par charger l'atmosphère de toutes sortes d'odeurs, dans les villes, les campagnes... De gros hélicoptères aux flancs arrondis survolaient les champs, les exploitations agricoles, les cultures céréalières et maraîchères, répandant à longueur de journée d'épais nuages bleutés qui se dissolvaient lentement. Dans la composition de la plupart des produits utilisés, entrait un certain nombre d'agents pathogènes, de virus, de germes. Ces solutions, concoctées en laboratoire, et expérimentées au préalable, accéléraient considérablement le processus d'extermination. Parfois, les effets inattendus sur d'autres populations animales, et même sur les humains, n'étaient pas vraiment pris en considération. Les Autorités prenaient ainsi en toute illégalité sans étude approfondie, des risques majeurs.

L'idée dominante, alors, dans le monde, était d'enrayer la progression du fléau à n'importe quel prix... Le résultat ne se fit pas très longtemps attendre. La "grande peur" s'installa dans les esprits... Et si le mal gagnait les populations humaines ?

De toute manière, au stade de la contamination des animaux domestiques, du bétail, entre autres, des volatiles d'élevage, des poissons, quel serait alors l'avenir de l'humanité ?

Serait-il possible de produire davantage de céréales ? De quoi se nourrirait-on? En 17001, à l'approche de conflits inévitables, dans un climat d'insécurité et de violence, avec la dégradation des structures sociales, familiales et économiques, la planète comptait près de trois milliards d'habitants répartis sur seulement un quart des terres...

Lorsque les premiers cas isolés de contamination apparurent, dans certains troupeaux d'animaux d'élevage ; la Commission Internationale de l'Hygiène et de la Santé, siégeant à Kafricoba, décida de ne pas déclencher la " seconde phase ". C'est à dire de ne pas procéder de nouveau à des exterminations massives d'espèces. Seules, quelques mesures " préventives " d'élimination par euthanasie, seraient localement appliquées, en fonction des situations particulières.

Six ans durant, au fil des observations et selon un processus d'évolution partiellement identifié ; des chercheurs et des biologistes, sur la base de données chiffrées parfaitement fiables, d'études et d'analyses, furent en mesure d'avancer le résultat de leurs travaux, de présenter des hypothèses, voire des conclusions.

Voici donc, pour l'essentiel, le fait dominant :

Les insectes, ainsi que les plus petits organismes vivants dont la durée de vie est généralement brève ont un taux de propagation et de contamination de l'ordre de 97 à 98 pour cent. Par contre, les animaux sauvages ou domestiques dont la durée de vie varie entre 10 et 20 ans ont un taux de contamination qui s'abaisse à 60 pour cent environ.

De plus, un autre facteur déterminant intervient dans les variations de taux d'une espèce à l'autre, ou bien entre les représentants d'une même espèce. Ainsi, les caricous, animaux robustes, au pelage court, à la peau plus exposée à la lumière, ne périssaient que pour 40 pour cent d'entre eux, alors que les laminas, en Enizolie, animaux à poils longs et à la peau moins exposée au rayonnement solaire, subissant en outre de fortes variations de température, mouraient, eux, pour plus de 50 pour cent d'entre eux.



Par conséquent, les chercheurs se mirent d'accord pour affirmer que le taux d'extension et de propagation de la maladie était directement fonction de deux données essentielles : la durée de vie d'une part, et l'exposition à des composantes diverses, naturelles ou artificielles, d'un environnement particulier.

Cependant, plus le fléau progressait, atteignant de nouvelles espèces, et moins les scientifiques disposaient du " recul " nécessaire pour avancer des chiffres fiables. Aussi assistait-on à une véritable bataille de prospectives, de débats scientifiques, de prévisions et de conclusions hâtives. L'on se livrait à des calculs très complexes dans lesquels on faisait intervenir fréquemment de nouveaux paramètres. Et dans les laboratoires, l'effervescence gagnait du terrain ; une certaine virulence, animée d'un esprit de compétition proche de l'état de guerre entre les écoles de recherche, se développait au dépens de toute idée de concertation ou de collaboration. Des polémiques acharnées, inutiles, épuisantes, se prolongeaient des heures durant, devant des écrans saturés de courbes analytiques, de bandes colorées, de colonnes de chiffres, de tableaux de données et d'études comparatives...

Et l'homme de la rue, lui, partout dans le monde, " cultivait " sa peur, en laquelle il laissait entrer la multitude des germes empoisonnés semés à profusion par les puissances médiatiques, l'information orientée de l'audiovisuel et de la presse écrite. Dans tous les pays du monde, en particulier sur le Grand Continent presque essentiellement, les Autorités, les puissants groupes financiers, les services de sécurité et de défense civile, les agents généraux de la propagande, auxquels s'associaient très souvent les Intellectuels ; mettaient tout en oeuvre pour semer la confusion la plus totale, afin que l'opinion publique soit tenue en permanence dans un climat de suspicion, de faux espoirs... et de certaines craintes.

" Nous réservons notre diagnostic "... " Nous ne pouvons pas nous prononcer ". Telles étaient les phrases, les allocutions les plus couramment débitées, martelées indéfiniment. Et les arguments ne manquaient pas afin de semer et d'entretenir le doute. L'on avançait toujours l'existence de ces très nombreuses maladies virales qui sévissaient depuis la Nuit des Temps... Mais, à dessein, l'on préparait un effroyable bouillon de culture qui tendait, selon un processus évolutif, à légitimer des comportements irresponsables et malsains.

Quelques études et travaux de prospective, encore non publiés ni présentés aux médias, laissaient entrevoir une disparité notoire entre plusieurs variations de taux de contamination dans les différentes populations humaines. De toute évidence, dans ces villages de Kafricentrie Orientale, l'épidémie avait immédiatement progressé. Cependant, en l'espace de quelques semaines, elle avait régressé de manière significative, de telle sorte que l'on avait pu déterminer un taux moyen d'extension de l'ordre de 10 pour cent seulement. Par contre, lorsque les premières victimes berbères, en bordure du Grand Bassin, avaient été signalées aux Autorités Médicales de Kafricoba, l'on observa une plus lente progression initiale, très sensiblement inférieure, mais un taux de pénétration de 5 pour cent environ plus élevé. Cette observation fut rapprochée d'une autre faisant état de l'exposition à la lumière solaire, mais aussi de l'alimentation et de différents modes de vie. Ainsi, les hommes et les femmes à la peau noire, répartis sur la bande équatoriale du Grand Continent, jouissant d'un climat de montagne particulièrement clément jusqu'à 4000 mètres d'altitude, fortement exposés aux rayons du soleil, mouraient-ils sans doute moins nombreux que les autres peuples... Cependant, porteurs du virus, ils transmettaient la maladie, alors même qu'ils n'en étaient pas atteints.

Les hommes et les femmes à la peau noire, suite à de nombreux flux migratoires à travers le continent, ainsi que les Berbères, d'ailleurs, avaient, depuis plusieurs siècles déjà, quitté en vagues successives le berceau originel de leur civilisation, exportant leur culture, leurs habitudes, leurs moeurs, leurs croyances, leur vision du monde, leur sensibilité et leur espace relationnel, au beau milieu des autres cultures et expériences différentes, non sans quelques difficultés parfois insurmontables. Tous ces gens-là, intégrés ou marginalisés dans des



systèmes et des civilisations en évolution constante, pouvaient-ils conserver les capacités de résistance acquises aux origines de leur civilisation ? Tout cela ne s'était-il pas dilué, à la longue, dans les multiples creusets de tant d'autres évolutions conditionnées ?

Et les experts n'en finissaient plus de se livrer à leurs statistiques. Noirs et Berbères représentaient respectivement 10, puis 15 pour cent de la population mondiale, soit environ le quart de l'humanité, peut-être bien sept cent cinquante millions d'êtres humains... La peste, car il fallait bien l'appeler par son nom décimerait probablement 80 millions de personnes... Et combien, alors, selon toute vraisemblance, dans le scénario le plus pessimiste, de Neurélabiens, d'Enizoliens, de Circadiens, de Turkmènes, d'Atalantes, et de tant d'autres populations ?

En 17001, les Atalantes, pour leur part, avaient organisé eux-mêmes l'isolement absolu de leur continent, dès la diffusion des premiers reportages sur l'épidémie en Kafricentrie. D'autant plus qu'ils ne souhaitaient à aucun prix participer à la grande conflagration qui précipiterait les peuples dans une épreuve historiquement sans précédent.

Sur leur continent, depuis 16995, année de l'extermination méthodique des insectes, aucun cas de propagation à une autre espèce ne s'était encore manifesté, alors que, en 17002, en Neurélabie Continentale, dans une bourgade, Uradus-sur-Done, située en bordure de la Grande Fracture, sur l'Altiplano, des gens commençaient à mourir, et que d'autre part, en Turkménie, les blindés, les chars de combat, l'artillerie lourde de trois puissantes armées de l'Ouest, de l'Est et du Sud convergeaient le long des flancs de la Montagne Noire, pour s'affronter dans une bataille décisive qui devait se solder par un véritable désastre, sans vainqueurs ni vaincus.

Le troisième mois de l'année 17002, la petite ville d'Uradus-sur Done, en Neurélabie Continentale, fut totalement isolée du reste du monde. La Brigade Sanitaire avait ordonné l'édification autour de la ville dans un périmètre englobant tout son territoire d'une double clôture de fils de fer barbelés, électrifiée, à haute tension. Plus rien n'entrait ni ne sortait, la ville devant compter sur ses propres réserves jusqu'à l'extinction naturelle du fléau.

Mais l'opinion publique semblait balayée par un vent de folie, et exigeait des mesures exceptionnelles... N'avait-on pas, en Enizolie, euthanasié, brûlé dans des fosses gigantesques, des milliers de lamas ? Et, en Neurélabie Hyperboréenne, n'en avait-on pas fait autant avec les moutons, puis les bovins, dans les territoires de l'Ouest océanique ? D'immenses bûchers à ciel ouvert répandant une fumée épaisse, nauséabonde, avaient été suractivés durant plusieurs semaines. Sans compter les centaines de milliers de poulets et autres volatiles d'élevage, électrocutés en masse sur les planchers métalliques de vastes structures grillagées.

L'on ne se nourrissait plus que de céréales, de légumes et de fruits dont les prix devenaient exorbitants. La famine gagnait des régions aux ressources limitées, et les convois de ravitaillement devaient se frayer un passage entre des armées en déroute, des bandes de pillards, franchir des obstacles insurmontables, contourner des éboulements de roches dans les montagnes, s'infiltrer entre les barrages militaires, rouler sur des pistes très endommagées par les bombardements intensifs.

En bordure du Désert Absolu cerné de monstrueuses structures rocheuses, de blocs gigantesques, de pics et d'aiguilles, de tours granitiques crénelées, et de véritables murailles naturelles aux crêtes déchiquetées, sur un haut plateau caillouteux ; le centre d'essais militaire de Neurélabie Continentale, avec ses laboratoires, ses usines d'armement et ses dépôts, avait acquis une réputation d'invulnérabilité, mais l'on savait également que ce qui s'y préparait était terrifiant.

La Convention Internationale des Armements et des Engins de guerre, informée de l'existence de ce site, avait demandé sa fermeture et l'arrêt de toutes ses productions. Mais sous la pression très forte des grandes puissances occidentales, les négociations avaient échoué, de



telle sorte qu'en toute illégalité, à l'intérieur du site, déjouant des contrôles de principe, quelques ingénieurs et spécialistes élaboraient des projets, fabriquaient des armes chimiques, ou nucléaires, au mépris des conventions les plus élémentaires de l'éthique et des droits de l'homme consignés dans les différentes chartes internationales.

Reno, un ancien mercenaire, autrefois à la solde de gros trafiquants, excellait en matière de fabrication de bombes incendiaires. Il officiait, tout comme d'autres aventuriers de son espèce, dans l'un de ces laboratoires clandestins du site, jamais contrôlés, en lesquels on se livrait à des manipulations génétiques, des expériences médicales sur des animaux, des travaux de chimie, à toutes sortes de "bricolages".

Ce Reno, donc, avait dans ses relations, le commandant en chef des Gardes Civiles de Neurélabie Continentale, Archibaldi Magakan, connu pour son respect de la Légalité, ses conceptions avant-gardistes de l'organisation sociale planifiée dans l'émergence d'une nouvelle forme de légalité, précisément.

Les deux hommes se fréquentaient, se recevaient, échangeaient leurs idées, et avaient des intérêts communs. Ils se connaissaient de longue date, se manifestaient l'un envers l'autre une grande familiarité.

Ce 8-7-17002, dans un but bien précis, celui de légaliser l'existence du site militaire, de faire reconnaître ce dernier par l'ensemble des autorités de son empire, accompagné d'ailleurs de quelques attachés de presse, d'une équipe de la principale chaîne de télévision publique, d'assistants, de biologistes, de chefs de la Brigade Sanitaire Impériale ; Archibaldi fit son entrée au Fort de Sri-Electra.

Reno, qui sortait de son laboratoire, vint à sa rencontre, et après les salutations d'usage, quelques échanges anodins de nouvelles, prit la parole :

-- Je viens de mettre au point une "vacherie" que la Convention Internationale n'aurait jamais imaginé possible ni réalisable.

Et Reno se mit à rire, très heureux de son effet. Il poursuivit :

-- Cela, c'est le résultat de mes travaux, une nouvelle arme de destruction, ou plutôt d'extermination. Sans souffrance. D'une brutalité, d'une efficacité, d'une rentabilité phénoménale, parce que, après son utilisation, il n'y a pas de cadavres à ramasser. Il ne reste, à la place d'une ville, qu'une gigantesque plaque noire, ou grise, recouverte de tout ce qui a fondu dessus ; et, au bout de quelques années, peut-être même quelques mois seulement, on peut reconstruire. Cela ne pollue pas l'atmosphère, pas de retombées aux alentours... C'est propre, sans bavures. Viens voir, Archibaldi, suis-moi, je vais te faire une démonstration.

Les deux hommes se dirigèrent alors vers un espace aménagé en une sorte de ville miniature, en fait une "maquette vivante", un ensemble de toutes petites constructions en différents matériaux, compartimentées, avec des "rues", et des "places". Dans cette véritable cité de taille proportionnée à la dimension de ses habitants, circulaient là des centaines de souris, prisonnières sous un ciel grillagé, évoluant en tous sens, courant dans les "rues", ou nichant, avec leurs portées dans les petites cases. Les matériaux constitutifs avaient été judicieusement répartis ; certains alliages très résistants paraissant inaltérables.

Au préalable, Reno introduisit son ami dans son laboratoire personnel et lui présenta divers tubes de solutions et autres "bricolages" de son invention. Puis, dans un creuset métallique, il lui montra "quelques grains de sable".

-- Ce ne sont pas, comme tu pourrais le croire, de simples particules de poussière de roche... si tu veux bien, examinons l'une de ces particules au microscope électronique.

Tu vois, là, ce noyau entouré d'électrons ? Et bien, ce noyau, mon vieux, j'ai réussi à le rendre explosif. Je t'explique pas, ça serait trop compliqué. Sache seulement qu'en explosant, il déclenche une réaction en chaîne, libérant une énergie phénoménale. Il transforme l'oxygène contenu dans l'air en une lumière incandescente, d'une puissance comparable à celle d'un petit soleil. Un feu aveuglant, d'une violence inouïe se propage à très grande vitesse.



Tant que ces " poussières " demeurent immobiles, même agglutinées entre elles, et qu'elles ne subissent pas de choc important, rien ne se passe. Mais poses le bout de ton doigt à l'intérieur du creuset, et appuie fortement, alors la base de Sri-Electra n'existe plus, à la seconde même... Je vais devant toi, effectuer une opération très délicate : j'isole l'une de ces "poussières", ou plutôt, " grain de sable ", à l'aide de ce minuscule capteur, et nous allons assister à l' "expérience ".

Comme tu peux le constater, cette " tête d'épingle " est très dure. Cela tient à sa densité. En fait, c'est une bombe incendiaire. Et j'en ai d'autres, beaucoup plus grosses, comme des balles de ping pong ou des boules de pétanque. Vas-y, tu ne risques rien, tu peux la rouler doucement entre tes doigts sans la serrer. Elle est lisse, mais surtout, ne la presses pas trop fort...

A cent mètres environ de la cité des souris, Reno immobilisa le " grain de poussière " au fond d'un tout petit tube dont l'une des deux extrémités possédait un clapet, et l'autre était reliée à un disque téléguidé. Ce disque ressemblait étrangement à l'une de ces cibles volantes pour les nostalgiques de la chasse au gibier à plumes qui se réunissaient, hors saison, pour des exercices de tir, manifestations récréatives dont le but était de gagner des lots, de prouver ses capacités de bon tireur, et de s'asseoir à l'issue de la séance, autour d'une bonne table garnie de victuailles et de bons vins.

Lancé par Reno, le disque décrivit une courbe, survola la " cité ", et largua son minuscule projectile... Presque sans bruit, une gerbe de lumière blanche, vive, explosa en un instant très bref... Juste le temps d'un éclair, d'une foudre muette plus puissante que l'éclat d'un soleil... En explosant, cette gerbe émit un léger chuintement comme le sifflement de ces jets de vapeurs brûlantes, toxiques, jaillissant de la lance des fantassins en première ligne de combat. -- Et maintenant, Archibaldi, le champion de la Légalité, l'Avant-gardiste de la nouvelle Ethique Sociale, regarde un peu ce qui reste de la Cité des souris... Et dire que je les soignais, ces petites bêtes ! Oh, si ça peut te tranquilliser, elles ne se sont pas contorsionnées dans les flammes... Dans la lumière, tu as vu des flammes, toi ? Tu sais ce que je disais, quand j'étais petit à l'un de mes camarades qui perçait les limaces d'un coup de canif au bord des chemins ? Qu'il n'y avait aucune différence entre un génocide perpétré par un peuple contre un autre peuple, et le fait de percer une limace par jeu. Oui, Archibaldi, explique-moi la différence, si t'en vois une...

Tu crois vraiment qu'on va pouvoir attendre que les gens cessent de crever dans ce putain de bled pourri sur l'Altiplano... Comment c'est, son nom, déjà ? Ah oui, Uradus-sur-Done. Et y'a combien d'habitants ?

Les prévisions des experts, les analyses des statisticiens, au fil des évènements, rejoignaient la réalité. Le taux de contamination semblait se stabiliser à Uradus-sur-Done, autour de 20 pour cent, soit le double de celui qui avait été observé dans les villages de Kafricentrie Orientale.

L'on racontait que des biologistes Berbères travaillaient à l'élaboration d'un vaccin, mais ce n'était là qu'une rumeur comme tant d'autres...

Archibaldi, impressionné par l'expérience réalisée sur le site de Sri-Electra par son ami Reno, prit la décision de convoquer en une assemblée extraordinaire les états majors des principales structures administratives, sociales, géopolitiques, économiques, ainsi que ceux des départements de la Santé Publique, de la Sécurité Civile, des Brigades Sanitaires, sans oublier les représentants, ou les élus de la Commission des Droits de l'Homme et de l'Ethique Sociale. Toutefois, afin de faire reconnaître les pouvoirs de cette assemblée extraordinaire, le Commandant en chef des Gardes Civiles de Neurélabie Continentale, demanda à tous les gouverneurs des états et des provinces de l' Alliance Continentale, d'organiser un vote



populaire. Chaque citoyen de droits reconnus, c'est à dire non répertorié au fichier central de l' Intelligence Service, devrait répondre par oui ou par non à la question suivante :

" Dans l'épreuve que traverse actuellement notre civilisation, devant l'urgence d'interrompre l'évolution d'un fléau planétaire sans précédent dans l'histoire des hommes depuis la fin de la Nuit des Temps, en face d'une situation réelle, dramatique, imprévisible dans son développement ; étant formellement établi l'existence d'une information largement diffusée par tous les moyens de communication dont dispose l'ensemble des réseaux, et sous réserve que cette information soit unanimement soutenue par les milieux scientifiques ; reconnaissez-vous le principe d'une Assemblée Constituante Extraordinaire et opérationnelle, et acceptez vous que ladite assemblée, par vous mandatée, soit investie des pleins pouvoirs, et l'autorisez-vous à prendre des décisions exceptionnelles ? "

Il fallait agir très rapidement. Aussi, dès la fin du septième mois de cette année 17002, l'on organisa et prépara la consultation populaire, dont la date fut arrêtée au 30-8-17002.

Entre temps, l'on signalait une stabilisation dans la progression du fléau, et lorsque, effectivement, 20 pour cent de la population d'Uradus-sur-Done eût péri, aucun cas de contamination ne fut observé, ni dans les villages aux alentours, sur l' Altiplano, ni en aucun autre endroit sur les territoires de l'Ouest, du Centre et de l'Est.

Il n'en était cependant pas de même en Berbérie et en Turkménie où le fléau prenait de l'extension, en avançant comme un incendie de forêt attisé par les vents dominants.

D'ailleurs, un " rideau de fer " sanitaire avait été matérialisé par des cordons de blindés, d'engins militaires, de barrages mobiles, d'hélicoptères de surveillance et de troupes. Tout cela dans la plus grande confusion, car les combats acharnés des belligérants sur la plupart des fronts faisaient rage.

En dépit de ces événements dramatiques, d'une insécurité permanente, de la flambée des prix des produits alimentaires, de l'endommagement des grands réseaux de communication, de la difficulté accrue à se procurer les batteries d'accumulateurs d'énergie ; les Neurélabiens, dont le niveau de vie restait encore relativement élevé, dépensaient cependant beaucoup d'argent pour leurs vacances, et n'hésitaient pas à envisager des voyages coûteux et lointains, notamment vers les plages de la côte Enizolienne. Nombre d'entre eux y possédaient des résidences secondaires.

On allait donc voter en pleine saison touristique. Les projets de vacances, les démarches interminables auprès des agences de location, occupaient les esprits.

Un mois durant, la vaste campagne d'information des pouvoirs publics battit son plein, naturellement orientée en faveur d'un "oui " que l'on espérait franc et massif. Cette campagne, visiblement, sous-tendait les sensibilités individuelles, insistait sur la nécessité éventuelle d'un choix difficile, engageant une responsabilité collective, et dans ce but, s'appuyait sur des séries de reportages et des images d'une réalité saisissante.

Toutefois, une opposition se manifestait, de la part non négligeable d'associations culturelles, de mouvements libéraux, d'organisations humanitaires, de scientifiques, et plus généralement, de groupes minoritaires s'appuyant sur des idéologies avant-gardistes...

La question fondamentale s'articulait autour de l'idée selon laquelle, en définitive, ces décisions exceptionnelles, ces choix difficiles engageant une responsabilité collective, pouvaient s'avérer réellement efficaces ; et surtout, si elles n'allaient pas créer un précédent qui dans l'avenir justifierait d'autres décisions... Il existait donc une opposition active et passionnée en faveur du " non ".

Le 30-8-17002, après la fermeture des bureaux de vote, les dépouillements, le comptage des voix, tout cela dans une rapidité et une précision inexorables ; les résultats tombèrent, immédiatement transmis aux Autorités Centrales. Mais ils ne furent officiellement communiqués que le lendemain.



-- 5,26 pour cent de suffrages exprimés et considérés comme nuls en raison de leur caractère fantaisiste ou injurieux.

-- 27,42 pour cent d'abstentions ; 43, 95 pour cent de " oui " et 23,37 pour cent de " non ".

Ainsi le " oui " franc et massif, attendu par les pouvoirs publics, n'avait-il pas fait l'unanimité. En vertu des dispositions prévues pour ce type de consultation, le " oui " fut proclamé officiellement majorité relative, et l'Assemblée Extraordinaire, en conséquence, reçut les pleins pouvoirs, limités cependant par des clauses restrictives dont la principale était la subordination de ses décisions au Comité d'Ethique Humanitaire.

A Uradus-sur-Done, au tout début de ce 9 ème mois de l'année, les gens se demandaient bien pour quelles raisons les Autorités ne levaient pas le blocus. Les réserves de nourriture, sous forme d'algues comestibles séchées, de céréales, de biscuits et galettes végétales, ainsi que l'eau potable, en citernes, n'avaient pas été prévues pour une durée aussi longue. Les informations générales faisaient état d'une situation en laquelle plus rien ne justifiait le maintien d'un blocus de la ville, isolée depuis maintenant six mois. Le fait que les citoyens d'Uradus-sur-Done s'étaient vus évincés de la grande consultation populaire du 30-8, passait, aux yeux de la plupart d'entre eux pour une décision discriminatoire, de la part des Autorités. N'étaient-ils pas, eux-mêmes, en effet, les premiers concernés par la question de leur destin ?

Les citoyens d'Uradus-sur-Done, en ces premiers jours de ce 9 ème mois, irradiés de ce bleu si incandescent de l'été continental sur l'Altiplano, bercés par le souffle régulier d'une brise rafraichissante venue du Nord, n'eurent pas le loisir de se poser cette question pendant très longtemps...

Au matin du quatrième jour, un point noir apparut dans le ciel, un point qui grandissait et s'avavançait jusqu'à devenir la silhouette fuselée d'un gros cigare gris argenté : un turbomodule aérien, du genre de ceux utilisés par les militaires et les brigades d'exploration planétaire en des zones sans turbulences atmosphériques.

Igou, un petit garçon de onze ans, avalait la dernière gorgée de son bol de chocolat, dehors, assis sur l'une des marches de la terrasse de sa maison, en compagnie de sa grande soeur, Taïga, étudiante en climatologie à l'université de Borakal.

-- Taïga, c'est vrai que nos ancêtres, les Gochos, sur l'Altiplano, au tout début de l'histoire du monde, ne craignaient qu'une chose, c'était que la terre s'effondre sous leurs pieds, et qu'ils soient précipités dans un abîme sans fond ?

-- Oui, Igou, en ce temps-là, au dessous de la muraille de la Grande Fracture, naissaient des légendes, des peurs, des histoires de fin du monde... Dans le couloir d'effondrement, se formaient des tempêtes effroyables, et les " tentacules " de ces monstres bouillonnants, mugissants, surgissaient, escaladant la corniche, s'infiltraient entre les blessures béantes de la roche tailladée. Alors, les bras du monstre venaient balayer l'Altiplano, étreindre les huttes de pierre et de cailloux, dans les villages. De nos jours, comme par le passé, apparaissent, brusquement, par les lucarnes déchiquetées de la corniche, ces embryons d'ouragan. Mais, si cela peut te rassurer, Igou, avec ce vent venu du Nord, par ce ciel tout bleu, l'Altiplano tout entier résonne d'une musique de l'air annonciatrice des flamboiements de l'été, sans la fracture de l'orage. C'est pour cela que le sol ne se dérobera pas, que tu le sentiras sous tes pieds aussi stable que l'alliance qu'il fit, jadis, avec les forces de l'intérieur de la Terre, pour que les hommes enfin puissent s'y établir sans être engloutis à tout instant. Le vent du Nord, pour nous, signifie : pas d'orages et la terre toute sage...

-- Penses-tu, Taïga, qu'il existe un lien entre les phénomènes atmosphériques et la stabilité du sol ?

-- Peut-être. Mais la Science n'a pas toutes les réponses.



Alors, Taïga et Igou levèrent les yeux vers le ciel tout bleu, comme si rien ne devait arriver de ce côté là...

Ce fut leur dernier regard...

Reno l'avait bien dit : pas de cadavres à ramasser. Rien qu'une tache noire, sur un sol écorché, un film tout brillant ondulant sous le soleil du matin, une épouvantable flaque de bave solidifiée, hérissée de crachats lumineux piqués de pointes écrasées.

Les bulletins d'information sur les différents réseaux de communication audiovisuelle annoncèrent laconiquement, sans images, sans commentaires, en quelques mots : " Notre Assemblée Extraordinaire, investie des pleins pouvoirs, vient tout juste, ce matin même, le 4-9-17002, de mettre un terme à la progression du fléau qui menaçait de ravager le monde civilisé. Par une décision douloureuse et difficile qui se solda à 7 heures 40 précises par la disparition d'une petite ville de Neurélabie Continentale, sur l' Altiplano, Uradus-sur-Done. " Trois jours plus tard, dans un joli pavillon d'une banlieue résidentielle d' Enolabay, une petite fille âgée de six ans se plaignit en se levant le matin de fulgurantes douleurs dans la tête. Elle se prénomma Persépolia. En l'espace d'une heure, une fièvre intense lui fit perdre connaissance, alors que ses deux jambes semblaient se raidir d'un seul coup. Elle n'eut pas même le temps de prendre conscience que ses jambes ne pouvaient plus la porter.

Le même jour, à Tankara, sur la côte méridionale de Neurélabie Océanique, dans un immeuble cossu en bordure de l' océan, une autre petite fille âgée de huit ans, Iliane, se plaignit de douleurs abdominales et fut très rapidement consumée par la fièvre. Les deux enfants moururent au bout de deux jours dans de terrifiantes convulsions.

Cependant, au sujet de ces deux enfants, les Autorités médicales ne purent se prononcer sur la nature exacte de la maladie, car chaque jour, partout dans le monde, depuis des temps immémoriaux, des gens mouraient habituellement de diverses affections virales, dont les plus sévères affectaient le système nerveux, la moelle épinière ou l'appareil digestif. L'évolution était invariable : une incubation silencieuse, sans aucun signal d'alarme, puis, très subitement, une forte poussée de fièvre, de violents maux de tête, une perte totale ou partielle de la mémoire et de la conscience, ou bien, des troubles digestifs particulièrement graves. Dans les affections du système nerveux, toutefois, l'on recensait quelques cas de survie, ou même de guérison au bout de plusieurs années durant les quelles le malade demeurait amnésique.

Ces maladies, ces calamités ; habituelles, contre lesquelles la médecine n'avait aucun pouvoir du fait de l'évolution imprévisible et de la diversité des virus ; ne faisaient guère l'objet, dans la presse, d'informations particulièrement détaillées. En ces temps troublés, il n'en était pas de même : l'information concernant ces deux enfants avait été largement diffusée. La fin du 9 ème mois arriva, et nulle part, d'un bout à l'autre du continent, à l'exception de la Berbérie et de la Turkménie où le fléau ne cessait de progresser, l'on ne signala d'autres cas suspects.

Les puissances occidentales, avec leurs économies développées, leur richesse relative, le niveau de vie de leurs populations, admettaient assez mal la perspective d'un avenir compromis par le fléau.

L' Assemblée Extraordinaire, une nouvelle fois, sous la pression de l'opinion publique et des pouvoirs politiques se réunit et nomma une commission spéciale chargée d'étudier une proposition. Alors, les membres de cette commission présentèrent devant l'assemblée, le "**Plan de Sauvegarde**". A l' énoncé des dispositions à prendre et des procédures d'exécution de ce plan, un jeune élu, Trayan, qui venait tout juste d'obtenir sa licence de biologie à la faculté des Sciences de Borakal ; s'écria, visiblement troublé, incrédule, à propos de ce que prévoyait le Plan :

-- Et vous pensez sérieusement que la Commission des Droits de l'Homme et de l' Ethique Sociale avalisera ce projet ? Vous rendez-vous compte, un génocide à si grande échelle ?

Un autre élu, Finectras, directeur de recherche et d'études de marchés d'une entreprise de composants électroniques, apostropha vivement Trayan :



-- Je vous fais remarquer, tout d'abord, cher monsieur, que cette assemblée n'a pas à tenir compte de l'avis de près de 30 pour cent de gens qui ne se sont même pas dérangés pour aller voter... Si tant est que ces gens-là aient pu être capables d'émettre un avis. Bon sang, c'est clair, ils s'en fichent complètement. Et puis, je vous le demande, monsieur : acceptez vous une chance sur cinq de crever de cette saloperie ? Vous savez ce que cela signifie, un sur cinq ? C'est vous, votre femme, ou l'un de vos enfants si vous êtes cinq dans la famille. Un à coup sûr. Merde, on va pas laisser faire ça ! Quant à la Commission des Droits de l'Homme et de l'Ethique Sociale, sachez, aussi, cher monsieur, que la question a déjà été débattue, et que, bien avant que ce plan de sauvegarde ne soit proposé, au sein même de la dite commission, des experts et des analystes, des spécialistes de la démographie avaient fait quelques calculs...

Et pour finir, Finectras, le directeur de recherche, l'homme des négociations délicates, l'homme du monde qui côtoyait régulièrement les plus éminents personnages de la planète, s'emporta dans son costume trois pièces, bava sur sa cravate et regagna sa place.

Il y eut un silence... Puis les débats reprirent.

Après trois jours et quatre nuits de débats, de séances parfois houleuses entre les différentes parties ; le " **Plan de Sauvegarde** " fut reconnu de " nécessité et d'état d'urgence ". Des onze magistrats supérieurs de la Commission des Droits de l'Homme et de l'Ethique Sociale, par six voix contre cinq, la proposition énoncée par la commission spéciale mandatée par l'Assemblée Extraordinaire fut donc adoptée.

Le poids des 44 pour cent de citoyens favorables aux décisions de l'assemblée fut déterminant, dans l'esprit de l'un des magistrats de la commission suprême, qui avait hésité au moment du vote décisif.

Auparavant, des rumeurs avaient couru au sujet de ce " plan de sauvegarde " . Quelques informations, transmises par des réseaux d'infiltration, influencèrent des ingénieurs spécialisés en constructions militaires et camps de regroupement.

C'est ainsi que, sur le vaste plateau de Kafricoba, près du centre d'essais des forces terrestres de Zébraska ; puis, en Berbérie Orientale, sur le site de Bordj el Aïa, champ de manoeuvres d'engins blindés ; et enfin sur l'Altiplano de Neurélabie Continentale, furent aménagées des « constructions effaçables ». Plusieurs centaines d'ouvriers embauchés pour l'occasion et transportés sur les sites, sous la direction des ingénieurs techniques des différents corps d'armée, commençaient à édifier avec de tout nouveaux matériaux des constructions qui ressemblaient à des hangars de l'aviation civile d'exploration planétaire. Ces hangars rectangulaires, sans ouvertures autres que des portes étanches à deux battants, étaient constitués de panneaux métalliques très épais. Les plaques préfabriquées arrivaient directement sur les chantiers, acheminées par des convois de turboliners, camions spécialisés pour le transport de matériaux lourds et volumineux.

Il paraissait inconcevable que de telles structures et un tel matériel aient pu ainsi surgir des ateliers de fabrication en si peu de temps, puis être acheminés avec autant de rapidité sur les sites de construction.

L'Assemblée Extraordinaire s'étant réunie le 10^{ème} jour du 10^{ème} mois de cette année 17002, soit environ un mois après l' " effacement " d'Uradus-sur-Done, il était impensable que le " Plan de Sauvegarde " n'ait pas été, au préalable, envisagé en haut lieu, et en définitive, " suggéré " aux représentants de l'Assemblée. Ces préparatifs étaient demeurés totalement inconnus de la grande majorité des gens.

Reno, dans son laboratoire de Sri-Electra, quelques jours après la visite d'Archibaldi, avait mis au point une autre " vacherie ", selon ses dires... dans le même style, avec des effets identiques.

Un jet d'eau chaude à la température du corps humain au contact d'un gaz de son invention, le zikilon, parfaitement inoffensif en milieu ambiant sec ou peu humidifié, devenait un effroyable mélange explosif. Par une réaction en chaîne, l'air s'embrasait d'une fulgurante



lumière blanche, aveuglante, et, en un instant, tout disparaissait, ne laissant sur le sol que cette tache noirâtre, brillante, criblée de déjections immondes, livides et achevant de se consumer. " Là non plus ", avait-il dit, " il n'y a pas de cadavres à ramasser. "

Sur le site de l' Altiplano de Neurélabie Continentale, l'un des ouvriers, Riko, demanda un jour au chef de chantier :

-- Monsieur, s'il vous plaît, dites-moi pour quelle raison on en construit autant de ces hangars ? Et pourquoi aussi espacés entre eux ?

-- Riko, si ça peut satisfaire ta curiosité, sache que chacun de ces hangars ne servira qu'une fois, qu'ils vont tous disparaître par groupes de vingt. Tu peux remarquer qu'au bout de deux rangées de 10, il y a un espace beaucoup plus grand.

-- Tiens, c'est curieux, ça... Construire de tels bâtiments pour les détruire ensuite. Oui, nous vivons dans un drôle de monde...

L'on édifiait également tout autour du site d'étranges " casernes " qui semblaient plantées là, sans doute pour servir de " décor ".

Un autre ouvrier, surnommé Tiko-la-soif, qui travaillait à la construction de ces drôles de " casernes ", dit à son camarade, alors qu'ils procédaient ensemble au levage d'un panneau :

-- C'est vraiment dingue ce qu'ils nous font faire. Regarde-moi ça... C'est du vrai carton pâte, et à l'intérieur, c'est tout du " toc ", pour faire croire je sais pas quoi...

Et l'autre lui répondit :

-- T 'as qu'à demander au grand chef, tu verras bien.

Tiko s'approcha alors du chef...

-- Dis-moi, chef, tu crois pas qu'ils se foutent de la gueule du monde... Regarde un peu ce travail, ça rime à quoi vraiment ?

Et le chef, contrevenant aux instructions qu'il avait reçues, expliqua :

-- Tiko, lorsque les gens vont arriver par milliers et milliers dans les grands hangars, pour la douche qui va les sauver, quand ils sortiront, ils seront endormis pendant plusieurs jours. Leurs familles, leurs amis, les gens de leur village, au pays, avant d'arriver à leur tour dans les hangars, ne les voyant pas revenir, vont forcément s'inquiéter. Alors, les Autorités ont inventé de quoi les rassurer. Des caméramens, des équipes de la Télévision, vont filmer les " casernes ", avec tout plein de monde à l'intérieur. Les personnages seront virtuels... Les effets spéciaux, tu en as entendu parler, n'est-ce pas, Tiko?

Et l'on dira aux gens : " ils sont en traitement spécial, on contrôle les effets de l'anti-virus ".

-- Mais pourquoi ne va-t-on pas montrer les gens endormis par terre, à la sortie des hangars ?

-- Si on fait cela, ils vont croire qu'ils sont morts. Ils auront peur et ils ne voudront pas venir à leur tour se faire soigner.

-- Au lieu de construire ces hangars et ces fausses casernes et de rassembler tant de gens en un seul endroit, pourquoi ne les soignerait-on pas sur place, chez eux ?

-- Parce qu'il faut les doucher tous ensemble, par milliers et milliers à la fois, pour que ce soit efficace.

-- Qu'y a-t-il dans l'eau de la douche ?

-- Une sorte de " vaccin ", un anti-virus préventif. Des savants Berbères, dans un laboratoire, ont enfin trouvé...

-- Est-ce que nous aussi, et le monde entier, après, on passera sous la douche ?

-- Non, pas nous. Pas les Neurélabiens, ni les Circadiens, ni les Enizoliens... Nous sommes immunisés naturellement. Seuls, les Noirs, les Berbères, les Turkmènes, sont touchés... Et ce sont eux que l'on va soigner !

-- Combien sont-ils en tout dans le monde ?

-- Six cent millions, dont deux cent cinquante millions répartis ailleurs que dans leurs pays d'origine, c'est à dire qu'ils sont partout dans le monde.



-- Eh bien, cela en fait, des hangars pour la douche ! Combien peut-on mettre de gens dans un hangar ?

--Quinze mille personnes environ. Sur le site, l'on compte 800 hangars... Cela fait donc douze millions de personnes pour la douche. Mais il y a encore deux autres sites beaucoup plus vastes : un sur le plateau de Kafricoba, en bordure de la chaîne centrale de l'Atlas Méridional, et un autre en Berbérie Orientale. Sans compter deux sites supplémentaires dont l'aménagement est prévu , en bordure du Désert Absolu, en Circadie Occidentale et en Circadie Centrale, dans les steppes infinies de ces pays sans habitants.

T'en fais pas, Tiko, on arrivera bien à les doucher tous... Il parait que cela va se faire en quatre ou cinq grandes vagues successives, et que tout est prévu : le transport, l'organisation, les infrastructures, la nourriture, tout quoi !

Une très vaste campagne d'information, amplement médiatisée, avec l'utilisation de moyens de communication de masse tels ces reportages télévisés se succédant d'heure en heure, en continu, jour et nuit ; d'interminables colonnes dans les journaux surmontées de titres particulièrement percutants ; la réquisition de toutes les salles de spectacle ; des conférences publiques soutenues par des projections, des séquences filmées sur écran géant ; débuta vers le milieu du 10 ème mois, et devait par la suite mobiliser les esprits, sensibiliser l'opinion publique pendant plusieurs semaines.

En gros, l'on expliquait aux gens que depuis la disparition dramatique de la cité d'Uradus-sur-Done, le virus de la pièvre ne sévissait plus que dans les pays Berbères, la Turkménie et la Kafricentrie, et que dans ces pays, les populations à la peau blanche n'étaient pas atteintes par le fléau. On leur disait également que dans les montagnes de Berbérie Orientale, des savants venaient de créer, au bout de nombreuses manipulations très complexes au sein des micro-organismes, une forme d'antivirus qui peut-être serait suffisamment efficace pour lutter contre d'autres affections virales.

Des " montages ", à l'aide de procédés nouveaux, totalement virtuels, envahissaient les écrans de télévision, se diversifiaient d'images paraissant réelles, convaincantes... Puis venaient d'autres explications... Il était temps d'enrayer ce fléau, car la progression lente mais inexorable allait anéantir environ 80 millions de personnes, Noirs, Berbères, Turkmènes... Si l'on ne pratiquait pas à très grande échelle la " vaccination ". Déjà, à l'heure actuelle, les statistiques annonçaient le chiffre, effrayant de 11 millions de décès de par le monde. D'où la nécessité de sauver près de 70 millions d'êtres humains, précisément, par une action de prévention sans précédent, devant toucher six cent millions de personnes.

" Participez, volontairement, à cette grande opération de nettoyage, et vous supprimez une chance sur cinq d'être vous-même atteint ou l'un de vos proches parents. " Tel était le mot d'ordre des Autorités.

Pendant tout le temps que dura cette campagne de sensibilisation, les opérations militaires sur l'ensemble des lignes de front ne cessaient de s'intensifier. Les combats faisaient rage dans l'engloutissement de colonnes de blindés, l'éclatement de centaines d'obus, la fourniture des bombes incendiaires, le choc des armées sur des terrains vitrifiés par la puissance de feu des engins de guerre, le labyrinthe des tranchées... L'issue de tous ces combats demeurant toujours incertaine, et les fronts ne cessant d'avancer ou de reculer au gré de l'occupation des principales zones stratégiques par les uns ou les autres des belligérants. En ces premières années de guerre, aucune action ne s'avérait déterminante. Aussi les populations civiles, éloignées de toutes ces lignes de combat, dans leurs habitudes et préoccupations quotidiennes, ne se sentaient-elles que fort peu concernées par l'évolution de la situation mondiale...



Les produits alimentaires, et, d'une manière générale, tous les produits de consommation ou d'utilisation courants, du fait de leur rareté, de leur inaccessibilité, atteignaient des prix exorbitants. Il n'y avait tout simplement plus assez de tout pour tout le monde, et c'était ce qui inquiétait le plus les gens.

Certains, même, osaient dire : " Si l'on était moins nombreux sur Terre, peut-être qu'on arriverait à s'en sortir... "

Le bétail, décimé à plus de 50 pour cent, n'était plus élevé pour la viande de boucherie, et l'on continuait à euhtanasier, à brûler des milliers de bêtes qu'il devenait très difficile de nourrir, car des quantités énormes de plantes fourragères, de céréales autres que le blé, le riz ou le maïs, ainsi que de nombreux végétaux ou plantes relativement comestibles servaient avant tout à l'alimentation des humains. Les prix au détail pour le blé, le riz, le maïs, le seigle et l'orge, entre autres, étant beaucoup trop élevés pour les familles aux revenus modestes.

Les animaux domestiques, tels les chiens et les chats, avaient presque complètement disparu ; les petits rongeurs, rats, souris, écureuils, mulots, musaraignes, les petits mammifères, en général, commençaient à peine à rétablir leurs cycles de reproduction ; les oiseaux, les poissons, les insectes, enfin, qui avaient été les êtres les plus touchés par le fléau, insensiblement, augmentaient en nombre.

L'on se hasardait bien, cependant, à élever des animaux pour la boucherie, mais cela n'était possible qu'au prix d'un très gros investissement en dépenses d'entretien, de contrôles sanitaires, d'analyses et d'un suivi très rigoureux de ces bêtes qui, pour la plupart, passaient le plus clair de leur existence dans les enclos et les salles des laboratoires, ou bien, dans des structures spécialement aménagées en vue de traitements divers.

La fin du 10 ème mois passa, et l'on ne signala encore aucun cas suspect parmi les populations à la peau blanche, en Neurélabie, en Circadie, en Kafricentrie, et même dans les pays du Sud, en lesquels ces populations, diversement réparties, cohabitaient avec les Noirs, les Berbères, les métis.

D'ailleurs, Kafricoba, avec ses cinq millions d'habitants en 17002, la plus grande ville du monde, était une cité cosmopolite, un carrefour de toutes les civilisations et de toutes les cultures. Le brassage des ethnies, les métissages y étaient tels, que, d'un bout à l'autre de la ville, ainsi que dans ses banlieues hétéroclites, démesurément étendues sur le haut plateau central de l' Atlas, l'on n'y retrouvait presque rien de ce qui faisait l'originalité et l'atmosphère de n'importe quelle autre région ou ville du monde. A Kafricoba, on entraît d'un seul coup, sans état d'âme particulier, dans la réalité brute d'un immense kaléidoscope des peuples et des architectures.

A l'autre bout du plateau, à quelque 150 kilomètres de Kafricoba, sur le site expérimental de Zébraska, deux mille hangars défiaient, de toute l'étendue de leurs alignements, le bleu alourdi d'épais nuages du ciel équatorial, profilant sous la lumière solaire, les éclairs blancs, étincelants, de leurs toitures plates.

Chaque citoyen à la peau noire, chaque Berbère, Turkmène, et d'une manière générale, chaque individu plus ou moins métissé ; répertorié au Fichier Informatique Central de l' Identité et de la Statistique Démographique, reçut, chez lui, pour ceux qui avaient un domicile fixe, ou, par le réseau Intramonde, sur les terminaux publics des Maisons du Peuple, en tout endroit en lequel l'information était non seulement accessible mais rendue obligatoire sous peine d'une forte amende, reçut le message ainsi conçu :

-- " Mademoiselle, Madame, Monsieur...

Vous êtes invité, de toute urgence, à vous rendre dans les centres d'accueil dont la liste figure, en annexe, à la fin de ce présent courrier. Vous y trouverez l'indication exacte du lieu de rassemblement, choisi en fonction de la ville ou de la région en laquelle vous demeurez.

Nous vous demandons de prévoir quelques effets personnels, nécessaire de toilette, entre autres, que vous rassemblerez en un seul bagage, sac à dos par exemple. Inutile de vous munir



de petits terminaux portables, car vos familles, vos amis et vos connaissances, avant de vous rejoindre par le convoi suivant, recevront de vos nouvelles par les réseaux d'information des Autorités.

Nous prenons à notre charge tous les frais de transport, d'hébergement et de restauration. En outre, vous serez assistés, et, éventuellement, rapatriés en cas d'accident ou de maladie pendant la durée du voyage.

Depuis les lieux de rassemblement qui vous sont indiqués, par décret de réquisition de tout véhicule utilitaire, train, camion, nous nous chargeons d'assurer votre transport jusque sur les sites en lesquels vous serez tous soumis collectivement au Traitement Spécial qui garantira, d'une manière définitive, votre immunité.

Voici en quoi consiste ce traitement :

Vous serez rassemblés, debout, nus, à raison de 10 personnes par mètre carré, dans un hangar au plafond criblé de trous comme une écumoire. Ces trous sont au préalable obturés, et, au-dessus du plafond, il y a une réserve d'eau chaude, à la température du corps humain. Nous avons dilué dans l'eau une substance immunisante qui sera d'autant plus efficace en présence de la vapeur, dans un local hermétiquement clos.

Durant quelques minutes, une douche vous sera administrée après laquelle vous devrez encore demeurer à l'intérieur du hangar, imbibés de vapeur d'eau. Puis, en sortant, vous récupèrerez vos vêtements et vos effets personnels dans le local situé juste à côté du hangar.

Avant de rentrer chez vous, sur le site même où sont aménagées des structures d'hébergement, vous serez, trois jours durant, quatre au plus, soumis à des examens de contrôle et à des analyses diverses, ceci afin de mettre en évidence l'immunité définitive, et d'essayer de savoir de quelles maladies, éventuellement, vous serez protégés.

Nous insistons tout particulièrement sur la nécessité, pour vous et pour vos familles, vos enfants, de vous soumettre à ce traitement, et de vous conformer aux dispositions que nous avons prises à cet effet.

D'avance, nous vous remercions de votre collaboration à cette entreprise de sauvegarde.

Vu, la Commission Exécutive du Plan de Sauvegarde, ce 9-11-17002-ER-3... "

Suivi de onze signatures...

A partir du 15-11, la première vague des convois de transport amena 12 millions de personnes sur les trois sites initiaux.

Déjà, en bordure du Désert Absolu, à l'extrémité méridionale des deux Circadies, Occidentale et Centrale, deux nouveaux sites allaient bientôt être opérationnels. Et leur capacité était cinq fois supérieure à celle des trois premiers.

Toutes les grandes entreprises industrielles de constructions métalliques, les fonderies et les centres sidérurgiques s'étaient temporairement convertis à 100 pour cent dans la fabrication des panneaux et pièces détachées nécessaires à l'édification de ces milliers de hangars. Une organisation particulièrement impressionnante accompagnait le déroulement du Plan de Sauvegarde, avec une rapidité étonnante et une efficacité redoutable... Notamment pour l'approvisionnement en eau, en batteries d'accumulateurs d'énergie, en chaudières, structures d'intendance, de chacun des cinq sites. Il fallait concevoir des circuits de remplissage pour alimenter les réservoirs au dessus des plafonds des hangars, afin de répartir progressivement le poids de l'eau sur une surface de 1500 mètres carrés.

Les vagues suivantes de convois seraient espacées chacune de 48 heures. Lorsque les deux nouveaux sites de Circadie seraient opérationnels, on accélérerait le nombre de convois.

Toutefois, les Etats Majors de la Commission Exécutive commençaient à prendre conscience d'un problème auquel ils n'avaient pas songé : en effet, au bout de trois ou quatre " départs ", lorsque les familles, les amis, les connaissances, entre-temps " informés ", ne verraient pas revenir ceux qui étaient partis les premiers, que se passerait-il ?



C'était là une interrogation majeure pour les Etats Majors de la Commission. Et personne n'entrevoit de solution.

Nécessairement, il apparaîtrait urgent d'accélérer immédiatement le mouvement des convois, d'augmenter les capacités de transport, et, " là-bas", peut-être, prévoir, non pas dix, mais quinze personnes au mètre carré !

Ce " Plan de Sauvegarde ", dimensionné à une telle échelle, dans une aussi grande complexité, mobilisant autant d'intervenants pour l'intendance, la construction des hangars, le transport, comme toute grande entreprise humaine, verrait nécessairement apparaître un certain nombre de " failles " dans son fonctionnement.

Les milliers de gens dont les activités, l'emploi, se trouvaient directement induits par cette entreprise gigantesque, avaient été cependant, soigneusement sélectionnés en fonction de leur profil de personnalité. Il fallait en l'occurrence, pour toutes ces activités, des personnes motivées, sans " états d'âme " particuliers, malléables et surtout parfaitement conditionnées, sur lesquelles on pouvait compter. Il fallait éviter ces indiscretions qui risquaient de faire échouer le Plan de Sauvegarde. D'autre part, les Autorités devaient également veiller au " musellement " de tout réseau d'information pouvant se mettre en place clandestinement.

Et dans ce but, le " quadrillage social ", en ce début du 18 ème millénaire, avait atteint le maximum de son efficacité par de nouvelles techniques, procédures, réseaux de surveillance et moyens d'intervention des différents corps de garde et de sécurité civile. Les fichiers informatiques de l'Identité constituaient de véritables banques de données en matière de profil de personnalité, renseignements précis sur les comportements et les habitudes des gens, leurs antécédents médicaux, familiaux, judiciaires ainsi que leur fiche génétique.

Ayant donc assuré par une sélection rigoureuse la fiabilité de tous les personnels affectés aux différentes structures d'édification, d'entretien et de fonctionnement des sites, la Commission Exécutive avait pris soin de faire voter un budget relativement conséquent pour le paiement des salaires, d'autant plus que les personnels affectés sur les sites, devaient pour la durée de l'exécution du Plan de Sauvegarde, résider sur place continuellement.

Dans un périmètre qui englobait un espace d'une centaine de kilomètres de rayon autour de chaque site, les Aéroportiers de la Garde Mobile, à basse altitude, jour et nuit, effectuaient des rondes de surveillance, décrivant sans cesse le même cercle autour du site. A part les convois de populations, de ravitaillement, et d'acheminement des matériaux, rien ne passait, à l'exception de quelques personnages importants ou attachés de presse conventionnels dûment mandatés par les Autorités.

Sur le site de Zébraska, Alstom, un agent d'intendance originaire de Circadien du Nord, comme beaucoup de ses concitoyens attirés par les primes très élevées offertes par la Commission Exécutive, s'interrogeait au sujet de l' " effacement " des constructions lors des opérations d'extermination.

-- D'ici 48 heures, je me demande bien ce que les gens du second convoi vont dire, lorsqu'ils apercevront ces énormes flaques miroitantes constellées de saletés blanchâtres ? Après l'opération, toutes ces traces ne passeront pas inaperçues, d'autant plus qu'elles sont tout de même de forme rectangulaire.

L'un des ingénieurs de maintenance, Tiriex, au moment du déjeuner, répondit à Alstom qui servait le vin à sa table :

-- Ils ne verront absolument rien de ces traces. Tout simplement, le site aura rétréci de la superficie de 400 hangars. De gros camions chargés de gravats vont déverser leur chargement sur les traces, et des rouleaux compresseurs vont passer derrière afin de tout niveler.

-- Tout de même, ça va finir par m' écoeurer, toute cette comédie... Et c'est pas sûr, en réalité, qu'au bout du compte, on va pas tomber malades à notre tour...



-- Eh,là, fais gaffe, Alstom ! T'as pas intérêt à causer comme ça. Si tu bronches, on te cloue le bec ! De toute façon, lorsque tout sera terminé, tout le monde saura... Ils verront bien que personne n'en revient, du Traitement Spécial.

Azimaïna, une jeune Berbère mariée à un Enizolien, habitant Oyatola, sur la côte orientale, se rendit avec sa fille Zéralda, au centre d'accueil le plus proche.

Elle savait que durant son absence, son mari, Elbiari, allait tourner en rond comme un animal prisonnier dans une cage, à l'intérieur de leur appartement exigu d'un immeuble du centre ville.

Elbiari n'aimait pas du tout le monde dans lequel il vivait, parce qu'on s'y sentait très seul, et l'extrême fragilité de chaque être humain venait de cette solitude en lui, bien plus que des épreuves subies.

Dans la présence, au quotidien, en toutes situations vécues, de ces deux visages féminins, celui de sa femme et celui de sa fille, qui le ravissaient à chaque instant de leur vie commune ; le monde en lequel il vivait lui paraissait moins violent et plus supportable, et Elbiari ne sentait plus sa solitude intérieure, parce que la conscience très forte, très réelle, très subjective de l'existence de Zéralda et d'Azimaïna emplissait sa vie sans qu'il se sente exister lui-même, viscéralement et intellectuellement. Confusément, il pensait en effet qu'il était effrayant de se " sentir exister "...

Dès lors qu'il se retrouvait seul, il " perdait pied ", s'ennuyait à mourir, plus rien ne l'intéressait ni le motivait. Et c'était vrai que ces deux êtres, de toute leur présence, de toute la musique de leur langue natale, improvisaient ensemble un espace relationnel qui n'avait pas d'équivalent dans le monde, du moins jamais à ce point-là. Elles étaient drôles, tendres, discrètes, elles s'habillaient à ravir, elles avaient une façon bien à elles, chacune, de le prendre par la main, comme un enfant entre les panneaux vitrés d'un de ces labyrinthes de foire où l'on n'arrête pas de se cogner la tête...

A la réception de la lettre, Azimaïna avait hésité pour partir ainsi, rejoindre les autres gens au centre d'accueil.

Cela avait l'air sérieux, cependant. Si elle ne s'y rendait pas, le fléau progressant, elle ou sa fille, peut-être toutes les deux, avaient bien une chance sur cinq de tomber malade. Les statistiques terrifiantes, et leur réalité se passait de commentaires...

En Enizolie, les Berbères, très nombreux, vivaient là depuis plusieurs générations, pour certains d'entre eux . Occupant tous les emplois, exerçant toutes les activités, on les retrouvait dans l'agriculture, l'industrie, les emplois administratifs, l'enseignement, les professions médicales. En sciences et en littérature, ils excellaient, rivalisant avec les plus grands mathématiciens et philosophes Enizoliens.

Au fil des derniers siècles, après s'être démarqués progressivement, pour beaucoup d'entre eux, des idéologies " Slaminiantes " qui menacèrent à plusieurs reprises d'imposer leur domination d'un bout à l'autre du continent ; d'importantes colonies et groupes ethniques, par migrations successives, remontèrent, les uns, le long de la Taïgarika, jusqu'en Circadie Occidentale, puis de là, gagnèrent les pays du Nord, avant de poursuivre leur migration vers la Circadie Orientale, et enfin, descendre sur la côte Enizolienne. D'autres populations Berbères ou Turkmènes empruntèrent la route du Sud par le Kalaharidji, le golfe de Berbérie, puis, devant l'impossibilité de traverser la partie la plus accidentée du Désert Absolu, qui s'écroulait dans l'océan, ils construisirent, grâce aux immenses forêts de cèdres et autres arbres de cette région limitrophe du désert, tout le long du golfe, de solides embarcations à bord desquelles ils longèrent la côte Sud Orientale jusqu'à la péninsule de Coricabi, à l'extrémité méridionale de l'Enizolie.

Par contre, les Berbères, et cela jusqu'à une époque assez récente, soit le milieu du 17^{ème} millénaire, avaient peu émigré vers les pays de l'Ouest et du Nord-Ouest, dont le climat, les



paysages et les structures sociales s'opposaient à leur culture traditionnellement relationnelle, spiritualiste, et surtout très mouvante. Les paysages de ces pays, en général, ne semblaient pas s'ouvrir à leurs yeux dans un espace en lequel ils eussent pu projeter leur regard et leurs aspirations vers des horizons qu'ils souhaitaient élargis et porteurs d'espérance en l'avenir de leur culture.

Par contre, les pays orientaux, aux paysages plus conformes à leurs rêves, devaient, logiquement et cela en dépit de conflits inévitables, leur apporter en quelques générations, des caractéristiques complémentaires dont ils sentaient inconsciemment, le besoin.

Et les pays du Grand Nord qu'ils ne firent que traverser dans leurs migrations successives apportèrent aux Berbères une alternance nettement plus marquée des saisons, du jour et de la nuit polaire, dans les villes prisonnières des glaces et étranglées par le vent, en des conditions naturelles de séjour totalement étrangères à celles de leurs pays d'origine. Un espace relationnel d'une extrême convivialité, en lequel la capacité d'accueil des habitants, même de la part des plus démunis et des plus pauvres, leur permettait d'entrevoir la possibilité, du moins pour une minorité d'entre eux, de s'y sédentariser.

Au centre d'accueil d' Oyatola, Azimaïna et Zéralda attendaient donc noyées dans la foule des premiers " candidats " à l'immunisation définitive. Ils étaient là des milliers, venus de toute l'Enizolie Méridionale, car Oyatola était le centre principal de regroupement de cette région.

Azimaïna dit à sa fille :

-- Papa va s'occuper de Bicou, il va lui acheter un grattoir, lui donner ses croquettes préférées et lui changer sa litière. Le soir, il le prendra dans le lit, et il pensera à nous. Ce chat est vraiment extraordinaire : chaque fois qu'on est séparés pour plusieurs jours, il ne s'en va jamais dehors, il se tient tout près de la porte et nous observe longuement, l'un ou l'autre selon le cas, et, par son regard, on dirait qu'il dessine le visage de l'absent, comme sur les chemins d'Intramonde...

-- Maman, s'il mourrait, Bicou, on aurait bien du mal à le remplacer... Les chats sont devenus si rares, et même depuis que le fléau ne les extermine plus, ils n'arrivent pas à se reproduire. Est-ce qu'il y a aussi des vaccins pour eux ?

D'interminables colonnes de turbobus acheminèrent les gens par la route reliant Oyatola à Enizola. Les véhicules, climatisés, étaient pourvus de sanitaire, de distributeurs de boissons fraîches. De charmantes hôtesses, habillées de chemisiers blancs et de jupes noires, offraient aux gens les galettes de céréales et de légumes indispensables pour le voyage, assez long tout de même. Quelques enceintes acoustiques réparties tout le long de l'habitacle diffusaient toutes les musiques du monde, et, par moments, les informations récentes, les séquences de publicité, les nouvelles du jour...

Zéralda et Azimaïna, assises derrière le chauffeur, contemplaient le paysage. D'un côté, le rivage de sable fin et doré, l'océan, l'effondrement de longues crêtes toutes blanches d'écume, l'explosion de gerbes étincelantes sur la plage en cette saison déserte ; et de l'autre côté, vers l'Ouest, ces immenses étendues aussi désertiques, parsemées de broussailles, constellées de petites perruques ébouriffées, jonchées de cailloux et de roches éclatées.

Parfois surgissaient, comme soulevées au dessus de la surface ondulante d'un miroir géant, des palmeraies, des habitations très basses, en terre durcie et séchée, rondes ou carrées ; des groupes d'enfants et de femmes voilés de tissus vaporeux et vivement colorés. Quelques instants plus tard, tous ces visages, toutes ces silhouettes, avec les palmeraies et les cubes de terre percés d'ouvertures étroites, s'évanouissaient dans l'ondulation de ce miroir mouvant... Et les voix puissantes, multiples, bruissantes de murmures, parfumées d'haleines au goût salé de l'océan tout proche, recouvraient parfois ces musiques du monde, entrant par les fenêtres ouvertes du turbobus.



Au bout d'un de ses silences dont elle était coutumière, Zéralda, saisie d'émerveillement, s'écria :

-- Maman, tu sais à quoi je pense, quand je vois ces vagues blanches qui se jettent sur le sable ?

A des milliers de visages, connus ou inconnus, une seule fois rencontrés, ou même, encore attendus, qui me racontent, en un instant suspendu dans un voile d'éternité, tout ce qu'ils n'ont jamais osé dire à personne... Et je les écoute très longtemps sans les interrompre, jusqu'à ce qu'ils se vident de tous leurs souvenirs, de tous leurs rêves, de tous leurs secrets... Parce qu'ils savent bien qu'ils peuvent tout me dire ! Et j'ai envie de les toucher du bout de mes doigts, sur les ailes de leur nez, de me jeter dans la violence de leurs rêves jusqu'au bout de leur souffle...

Zéralda venait de crier toutes ces paroles, d'un seul jet, dans une même respiration chargée de vibrations issues du plus profond de son être et projetées dans la lumière du regard de sa mère, un regard interrogatif, suspendu, que l'essence de ce souffle atteignait. Tout autour de Zéralda et d' Azimaïna, d'autres regards convergèrent, qui, auparavant, veillaient comme de toutes petites lampes sur les paysages intérieurs et ensommeillés des gens, au dessous des chevelures et des coiffures.

Un homme âgé assis à l'arrière du turbobus s'écria alors de sa voix grêle et musicale :

-- Cela fait du bien d'entendre ça ! De tout ce qu'un enfant peut exprimer, du plus profond de lui-même, rien ne sera jamais perdu ; je suis sûr qu'il y a quelque part une mémoire qui se souvient, une mémoire qui n'est pas comme la mémoire des hommes, ne retenant que ce dont elle se sert pour entretenir l'orgueil démesuré des habitants de cette Terre.

A Enizola, sur les plages de sable fin, s'étendaient les structures d'accueil et de regroupement général des populations à " traiter ".

Tous attendaient là, dans cet immense campement à ciel ouvert, depuis plusieurs jours pour certains d'entre eux, que les camions militaires habituellement affectés au transport des troupes d'infanterie, viennent les charger, 50 personnes par véhicule, pour les conduire à la gare centrale. Le long des voies surélevées, une trentaine en tout, rigoureusement parallèles, hâtivement disposées pour le besoin, en supplément des cinq voies déjà existantes, stationnaient les Métro-jet, en trente colonnes de cinquante rames, prêts à s'élancer.

Tout le parc planétaire, en rames au fuselage gris argenté, avait été réquisitionné afin d'assurer le transport échelonné, depuis Enizola, Enolabay, et la base spatiale du Désert Absolu, jusqu'à Kafricoba. A partir de la base spatiale, point de convergence des lignes de turbotrains venues du Nord, du Sud et de l' Ouest, des navettes de convois militaires assuraient le transport des populations vers les centres de regroupement les plus proches des différents sites. Tibergo pour les zones de Circadie, Oklazona pour le site de l'Altiplano de Neurélabie Continentale, et Bordj el Ménia pour celui de Berbérie Orientale. Les Berbères, les Noirs et les Turkmènes vivant en Enizolie étaient regroupés d'une part à Kafricoba, pour être " traités " sur le site de Zébraska, avec les populations de Kafricentrie ; ou d'autre part, à Tibergo. Les populations des Etats de l' Ouest et du Nord-Ouest, à Oklazona, et enfin, les populations Berbères et Turkmènes, à Bordj el Ménia.

Dans ces quatre grands centres de regroupement, les Autorités attendaient qu'un nombre déterminé de gens soit suffisant pour engager la première phase opérationnelle. Aussi, lors du dernier transfert, entre le camp de regroupement et le site de traitement, les conditions de transport n'étaient-elles pas les meilleures, bien que le trajet n'excédât point trois heures de temps. Les gens, alors, se tenaient vraiment serrés dans les camions, au point d'étouffer, et les véhicules, évidemment très nombreux, circulant à grande vitesse en d'interminables convois,



sautaient sur les bosses, s'enfonçaient brutalement dans les ornières, car les pistes n'étaient pas en bon état.

Ces quatre centres de regroupement, en chapiteaux de toile, tentes militaires, dotés d'une infrastructure élémentaire en matière de sanitaire, d'hygiène et de confort, à cette saison de l'année, notamment sur l'Altiplano continental et dans les régions méridionales de Circadie, en bordure du Désert Absolu, n'offraient guère aux populations regroupées, des conditions idéales d'hébergement, même pour une durée relativement brève de quatre à cinq jours en moyenne. Seul, celui de Kafricoba, sur l'Equateur, s'avérait viable. Mais dans ce dernier, cependant, le séjour était un peu plus long, car le Métro-jet, pour rejoindre Kafricoba depuis Enizola, mettait onze heures, et vingt quatre heures étaient nécessaires entre chaque départ d'Enizola puisqu'il n'y avait qu'un seul rail aérien.

Encore une fois, Zéralda et Azimaïna bénéficièrent de places bien situées, dans l'une des rames du Métro-jet, juste à côté de la grande vitre. Elles auraient donc tout le loisir, onze heures durant, de contempler les paysages. Elles n'avaient jamais encore quitté l'Enizolie. A côté d'elles, sur le troisième siège en partant de la fenêtre, se tenait une ravissante jeune femme à la peau noire, aussi noire qu'un ciel sans étoiles ; coiffée à l' " Enizolienne ", avec des cheveux souples, coupés ras du cou en une ligne parfaite. Son élégance, sa simplicité, sa gentillesse et son langage spontané émurent profondément Azimaïna et Zéralda.

-- Cela fait des années que je ne suis pas revenue à Kafricoba, que j'ai quitté toute petite pour suivre mes parents qui devaient s'installer à Enizola. Je me rappelle que ma promenade préférée à Kafricoba, au Jardin d' Altitude situé au centre de la ville. Au milieu du parc, la ligne blanche de la latitude zéro traverse une immense mosaïque symbolisant la diversité des peuples et des cultures de notre monde. Et je me tenais debout à l'heure de midi, aux jours d'équinoxe, le soleil tout juste au dessus de ma tête, en plein centre du ciel ; un pied dans l'hémisphère Nord, un pied dans l'hémisphère Sud. A ce moment-là, j'éprouvais un sentiment de sécurité et de bien-être absolus, et je savais que le ciel, alors, ne pouvait pas me tomber sur la tête.

A Enizola, ou ailleurs, je n'ai jamais rien éprouvé de semblable.

Par 40 degrés de latitude, il y a trop d'inégalité entre le jour et la nuit. En hiver, j'y trouvais les rayons du soleil trop obliques. Et puis, en Enizolie, quelle fournaise pendant les mois d'été, sans pluie, et quel froid l'hiver, avec la bise glacée de Circadie soufflant jusque sur le rivage océanique. Il n'y avait qu'un seul endroit en lequel je ne me sentais pas trop dépaysée, en Enizolie : la péninsule de Coricabi pendant la mousson.

Et la jeune femme à la peau noire offrit à Zéralda l'une de ses barrettes de cheveux, celle qui permet de se coiffer comme les garçons aiment, lorsqu'ils ont envie de faire une " sortie chic " avec la fille dont ils rêvent... Mais le plus proche garçon de l'âge de Zéralda se trouvait assis dix sièges plus loin, en arrière, et il était bien difficile à Zéralda de se retourner pour le regarder.

Au bout de vingt minutes après le départ, le Métro-jet acquit le maximum de sa vitesse de croisière. Alors, les paysages commencèrent à défiler. Tout d'abord, ce furent des steppes poussiéreuses, puis l'entrée dans le Désert Absolu, les premières forteresses rocheuses, déchiquetées, et l'immensité d'un ciel tout bleu, flamboyant, les mirages ondulant autour de l'horizon, les blocs erratiques, parfois un tourbillon de poussière en forme d'entonnoir, des plaques miroitantes, comme le dessus des cuisinières, l'évanouissement de silhouettes pâles de montagnes fantômes dans une brume de lumière vive.

Puis, environ trois heures plus tard, apparut, sur la ligne de l'horizon, en direction du Sud-Ouest, une gigantesque muraille rocheuse hérissée de cimes pointues, acérées, telles des aiguilles géantes accolées les unes aux autres, et ce barrage semblait précédé de rampes abruptes, creusées de rides profondes, parcourues de serpents de roche ou de bras de pieuvre criblés de ventouses. Déjà, à cette distance, alors que sur des dizaines de kilomètres, se



profilait, rectiligne, le rail du Métro-jet, ce monstrueux ensemble, surgi des entrailles de la terre depuis des centaines de milliers d'années, exerçait toute la puissance évocatrice du plus effroyable bouleversement du sol de la planète, au plus profond des sensibilités émues et silencieuses, de tous les voyageurs de passage en ce lieu.

Et le long convoi articulé, après avoir fendu le désert de ses flèches argentées, s'engagea dans le défilé transversal qui de l'autre côté des murailles et des forteresses chaotiques, allait s'ouvrir sur le golfe de Berbérie. Il ralentit considérablement sa course, afin de négocier les lacets du défilé.

Azimaïna et Zéralda, maintenant, n'apercevaient plus le ciel, qui, à ce moment-là, dessinait une étroite bande bleue au dessus du défilé à une hauteur vertigineuse. Les parois striées d'écorchures béantes et de toutes les cicatrices de l'écorce terrestre se profilaient, comme dans le puits d'un ascenseur qui, en dessous de la terre, avançait non plus verticalement, mais poursuivait sa descente horizontalement vers une hypothétique destination située quelque part, très loin, dans l'oesophage d'un monstre préhistorique... peut-être jusqu'à l'entrée d'un organe de digestion.

Figés d'effroi, les passagers se demandaient s'il y avait effectivement une sortie, au bout de cet interminable boyau. Zéralda serrait entre ses doigts la petite barrette offerte par la jeune dame noire qui lui dit alors :

-- Autrefois, j'ai effectué ce trajet en sens inverse et je peux te dire, Zéralda, que dans l'autre sens, c'est totalement différent, car, à la sortie, on a l'impression d'entrer sur la terrasse de l'enfer. Tu vas voir, tu auras une grosse surprise, tout à l'heure...

En effet, lorsque le défilé s'ouvrit brusquement, c'est toute la lumière du monde qui éclata dans un ciel immense, avec une vue splendide sur le Golfe de Berbérie, et tout le long du rivage, des montagnes aux formes tellement plus douces, recouvertes de forêts de cèdres.

Le Métro-jet reprit sa vitesse de croisière, contourna sur près de 1000 kilomètres, le golfe, baigné par les eaux profondes de l'océan, puis entra en Berbérie Orientale après avoir franchi la ligne du Tropique. Tout ce pays de savanes, de forêts, de steppes, de palmeraies, au relief irrégulier, bosselé, plissé de collines, avec ses nombreux villages de huttes, enchantait Azimaïna et Zéralda, qui semblaient retrouver là des souvenirs plus anciens encore que les jours de leur petite enfance.

Puis, vers le Sud profond, au relief déjà très tourmenté, à la végétation luxuriante, épaisse comme un poumon vert chargé de ramifications étagées, ce fut le passage sur le grand viaduc enjambant la Taïgarika, et la montée régulière, par les hautes et larges vallées du Kalaharidji jusqu'au coeur des plus hautes montagnes de la Terre.

Le rail du Métro-jet serpentait dans les défilés, traversait des plateaux élevés et encaissés entre des chaînes de très hautes montagnes couronnées de neiges éternelles, passait sur des viaducs longs de plusieurs kilomètres, et tout cela à plus de 6000 mètres d'altitude parfois. Les pompes à oxygène fonctionnaient à plein rendement, dans les rames aux vitres hermétiquement closes, car tous ces gens des plaines et des régions à peine ondulées n'étaient guère habitués, comme les Kalaharidjiens, à respirer l'air de ces altitudes.

Enfin, vers l'ouest, on quittait progressivement le Kalaharidji pour redescendre, à 4000 mètres, sur les hauts plateaux centraux, bordés de chaînes plus modestes, et pour finir, le vaste plateau de Kafricoba s'étendait, depuis Zébraska, sur deux cent kilomètres, jusqu'à la cordillère littorale.

Au large de Zébraska, sur la ligne Nord de l'horizon, d'étranges structures métalliques, rectangulaires, régulièrement espacées, apparurent. Azimaïna et Zéralda, de leurs sièges situés à gauche, avec la fenêtre donnant sur le Sud, aperçurent ces structures, signalées par les passagers de droite.

Et Zéralda s'écria :



-- Tiens, c'est drôle, on dirait des boîtes d'allumettes qui vont s'embraser dans la brume de lumière qui inonde l' horizon...

Elle ne savait pas que là-bas, précisément, ce serait, dans quelques jours, son dernier domicile connu, l'extrémité foudroyée de sa si petite existence...

A la gare centrale de Kafricoba, la plus grande gare du monde, la foule immense de tous les peuples de la Terre s'ajoutait à celle des " regroupés ", venue d' Enizolie, de Kafricentrie, et des régions tropicales de l'extrême Sud du continent. Tous ces gens se mêlaient en tous sens, s'interpellaient, s'informaient, lisaient les messages qui défilaient sur d'immenses tableaux ; des groupes de voyageurs à la peau blanche, habitants de Kafricoba et d'autres villes, apprenaient que tous les trains, les Métro-jet en partance vers Enizola ou Enolabay, que tous les camions, ainsi que les turbobus étaient réquisitionnés. Ils se voyaient dans l'obligation de retarder leur départ.

Six jours durant, alors que le camp de regroupement, érigé sur un immense terrain vague aménagé au Nord de la ville, ne cessait de se remplir, Azimaïna, Zéralda et leurs compatriotes d' Oyatola qui s'étaient autant que possible, attachés à ne pas se perdre de vue ; séjournèrent là dans des conditions d'hygiène plus que rudimentaires, allongés pour la nuit à même le sol, nourris de galettes de céréales, désaltérés par des bidons emplis d'une eau saumâtre et tiède que l'on faisait circuler de groupe en groupe...

Afin de parcourir la distance entre Kafricoba et Zébraska, soit 150 kilomètres, 3200 camions spécialisés pour le transport de personnes, d'une capacité, pour chacun d'entre eux, de cent personnes environ, effectuèrent douze voyages en 24 heures, soit douze aller-retour. Zéralda et Azimaïna partirent par le 9 ème convoi, celui de 21 heures, ce 23-11-17002, le tout premier s'étant élancé sur la piste à 5 heures, ce matin-là...

Vers 3 heures de la nuit, le 24-11, à l'arrivée du dernier convoi, les gens furent alors rassemblés devant les 192 hangars qui devaient, lors de cette première phase, disparaître en une seconde à peine.

Une heure plus tard, après le retour à vide des 3200 camions du dernier convoi, un " périmètre de sécurité ", matérialisé par une ronde tournoyante d' Aéroporters de la Garde Mobile, assura le bouclage absolu d'une zone circulaire dont le site de Zébraska était le centre.

Devant l'ampleur des moyens mis en oeuvre, la complexité et la diversité des infrastructures, l'organisation à mettre en place pour atteindre les objectifs du **Plan de Sauvegarde**, les Autorités, lors de la réalisation de cette première phase, prirent alors conscience du décalage, devenu évident, entre la théorie et la réalité. Douze millions de personnes, dans un premier temps, à " traiter " sur trois sites... L'on savait déjà ce que cela mobilisait d'énergie, de déploiements, d'hommes et de matériel... La gestion des centres de regroupement, en un temps imparti en fonction de l'évolution probable de l'opinion publique que l'on ne pourrait pas durablement abuser ; l'accueil, au final, de ces millions de personnes sur les sites même d'extermination, la capacité limitée des moyens de transport, notamment en nombre de rames de Métro-jet ; tout cela et tant d'autres problèmes ou situations imprévisibles, au cours des phases suivantes d'exécution, se révélerait en définitive insurmontable, d'autant plus que l'hiver, au delà des latitudes médianes, dans les régions continentales, avançait à grands pas, et constituerait l'obstacle majeur au séjour des personnes, très précisément durant les dernières heures d'attente devant les hangars.

Sur l'Altiplano de Neurélabie Continentale, entre 1000 et 1200 mètres d'altitude, sur le site d' Oklazona, vers la fin du 11 ème mois, la température atteignait 15 degrés en dessous de zéro, en plein jour.

Jamais, comme on le prétendait à l'origine, on ne " traiterait " six cent millions de personnes en tout...

La seconde phase, en principe, ne poserait qu'à peine plus de difficultés de logistique et d'organisation que la première ; les deux sites de Circadie seraient opérationnels. Les plus



importantes de ces difficultés viendraient du transport, par Métro-jet, depuis Enolabay jusqu'à la Base Spatiale, car le nombre insuffisant de rames imposerait trois fois plus d'aller-retour. Sans compter le nombre impressionnant de camions devant emprunter des pistes qui n'étaient ni aussi bien entretenues que celles de Kafricentrie, d' Enizolie ou de Neurélabie Continentale. De l'avis des experts de la Commission Exécutive, cela " coïncerait " sérieusement lors de la troisième phase. Jusque là, entre vingt huit et trente deux millions de personnes auraient été " traitées ". Pas même 10 pour cent de l'objectif.

En haut lieu, l'on en arrivait à souhaiter vivement que ces savants Berbères, dans leurs laboratoires, finissent par " piéger " le virus... Des rumeurs circulaient à ce sujet : ils étaient en bonne voie...

Alors, pour convaincre les esprits de toutes les personnes engagées et immobilisées dans l'entreprise du **Plan de Sauvegarde**, l'on se mit à tenir un langage différent, à proposer une autre " philosophie ".

On leur disait, en gros : " C'est de l'épuration démographique, la planète a trop d'habitants. Il y va du destin de l'humanité. Notre technologie n'est pas indéfiniment perfectible et les deux tiers des terres de la planète sont inhabitables. "

A six heures précises, dans une échancrure située tout juste à l' Est du site de Zébraska, entre deux escarpements de roches disposés en terrasse, et qui semblaient se rejoindre, à l'extrémité orientale du plateau de Kafricoba, ceinturé de ce côté-là par la " Barrière du Lézard à plumes ", le disque flamboyant du soleil surgirait d'un seul coup. Il serait expulsé du ventre de la terre en une boule de feu, immédiatement prisonnière d'un écrin de roches, puis s'élèverait verticalement au dessus de la barrière, deviendrait en quelques secondes ce puissant luminaire à l'éclat insoutenable déversant son incandescence sur la totalité du plateau.

Mais, à ce moment-là déjà, les bennes d'un gigantesque bataillon de camions déchargeraient sur 192 cicatrices rectangulaires encore fumantes, des milliers de tonnes de gravats qui seraient ensuite concassés par un aussi gigantesque bataillon de rouleaux compresseurs.

Dés 3 heures 30, ce matin du 24-11-17002, Azimaïna et Zéralda se déshabillèrent, ainsi que tous les autres, dans le local jouxtant le hangar.

Cette opération se réalisa par groupes de 1000 personnes, et les agents d'accompagnement invitèrent les gens à entasser, à partir du fond, leurs effets ficelés en paquets avec une étiquette indiquant leur nom et prénom, " afin qu'ils puissent les récupérer en sortant de la douche ". Zéralda prit soin de placer la petite barrette de sa compagne de voyage juste au-dessus du paquet, avec l'étiquette.

-- Ainsi, je la retrouverai tout de suite et je la mettrai dans mes cheveux.

A cinq heures 10, très exactement, sous un ciel tout noir, une couverture nuageuse obscurcissait l'atmosphère de ses brumes épaisses. Zéralda et Azimaïna pénétrèrent à l'intérieur du hangar, nues, serrées dans la foule compacte qui se répartissait au dessous d'un plafond criblé de trous encore obturés. Les portes se refermèrent brutalement.

Puis les conduites extérieures amenèrent progressivement l'eau dans l'immense réservoir compartimenté situé au-dessus du plancher métallique.

Cependant, plusieurs personnes avaient remarqué, tout le long des tuyauteries de fort calibre, d'autres conduites beaucoup plus petites, qui, elles aussi, pénétraient dans le hangar, mais tout juste au dessous du niveau du plancher métallique.

Alors, de véritables cataractes inondèrent les corps agglutinés, dispensèrent leur agréable chaleur, et ce déluge, purificateur, si bienfaisant après toutes ces journées passées dans la sueur, la poussière et l'inconfort du camp de regroupement, semblait n'avoir pas de fin, tant la sensation de bien-être était intense.



Zéralda s'agitait, se contorsionnait sous la pluie épaisse qui tombait verticalement du plafond, et s'exclama :

-- C'est dommage qu'il n'y ait pas de savon !

Ce furent là ses derniers mots...

En un clin d'oeil, par de très petits orifices, tout autour du plancher métallique, le gaz terrifiant, inventé par Reno, se répandit, et, immédiatement au contact de l'eau, se transforma en un mélange explosif : il y eut un éclair blanc, fulgurant, une gerbe aussi incandescente qu'un soleil explosant, et, une seconde plus tard, une cicatrice noire, brillante, constellée de crachats fumants...

A Oyatola, ce 24-11-17002, juste au moment où 192 points lumineux explosaient dans la nuit épaisse et moite de l'Equateur, à cent cinquante kilomètres de la plus grande ville du monde, à onze heures de Métro-jet de l'Enizolie, dans un petit appartement d'un immeuble du centre ville, les yeux de Bicou, le chat de Zéralda, s'éteignirent et se fermèrent. L'animal, un magnifique mâle tigré à poils longs, âgé de six ans, trois jours auparavant, avait cessé de s'alimenter, délaissant ses croquettes, s'était pelotonné sur un coin de tapis et n'avait plus bougé. Un silence incommensurable déchiré par un éclair blanc venait d'éteindre son regard...

La seconde phase du **Plan de Sauvegarde** fit vingt deux millions de victimes, dont quelques milliers, sur les 3 sites continentaux de Neurélabie et de Circadie, moururent pour la plupart d'entre eux, de froid, dans les camps de regroupement, ainsi qu'aux abords des hangars durant les dernières heures d'attente. Ceux-là furent brûlés, et leurs cendres se confondirent avec les gravats concassés sous les rouleaux compresseurs.

Alors que s'organisait la troisième phase, par les premiers regroupements locaux, la grande nouvelle tant attendue tomba dans toutes les agences régionales de communication audiovisuelle : **les savants Berbères avaient réussi à piéger le virus.**

Un biologiste, Aïn-Sebra, un tout jeune homme, eût l'idée de reconstituer artificiellement, par manipulation génétique, en une série d'expériences, selon un enchaînement logique, **L'envers** du virus, sa reproduction exacte, mais inverse, et symétriquement structurée dans le sens opposé. Après la réussite de l'opération, il suffisait d'inoculer aux êtres vivants les deux virus en même temps.

Aïn-Sebra avait déclaré, en accord avec ses compatriotes et coéquipiers, lorsque les travaux furent achevés :

-- Je vous livre le secret, j'accepte de le divulguer, et que vous diffusiez à très grande échelle, ce " vaccin ", mais, à une seule et unique condition : arrêtez la douche! En mon nom et au nom de mes compatriotes, je ne demande rien d'autre...

La troisième phase fut donc immédiatement suspendue.
Mais la première grande conflagration mondiale entra dans sa troisième année.

La vignette pour le droit d'exister .

En 17009, à l'issue de la première grande conflagration mondiale, la planète comptait sur ses trois continents deux milliards trois cent cinquante millions d'habitants, répartis, pour plus de 80 pour cent d'entre eux sur le Grand Continent.

Durant les huit années du conflit, les populations civiles, éloignées des lignes et de front sur lesquelles se déroulaient les combats, ne furent pas directement touchées, parce que les armées, les mouvements de troupes, avec leurs engins de guerre, n'envahirent jamais et ne dévastèrent donc pas les régions situées à l'ouest ou au centre du continent.



Le nombre des victimes durant ces huit années, qui s'éleva à trois cent millions d'habitants environ fut la conséquence directe de l'ensemble des retombées du conflit, et tout particulièrement de la privation de nourriture, de l'insuffisance et de la difficulté des moyens et des circuits d'approvisionnement.

L'insécurité dans les zones urbaines, l'absence d'organisation et de règlements cohérents, le manque d'hygiène, les épidémies, la violence et l'affrontement de bandes rivales qui avaient à leur tête des aventuriers, des pirates, des trafiquants ou des meneurs occasionnels ; la désolation des campagnes dont on ne cultivait plus les sols, l'abandon ou le morcellement des grandes exploitations agricoles, les colonies itinérantes de pillards et de vagabonds sillonnant en permanence la plupart des voies de communication, tout cela n'avait cessé d'entretenir, pendant ces huit années, une grande précarité, de telle sorte que les populations les plus démunies, les plus fragilisées socialement et économiquement eurent un taux de mortalité très élevé.

D'autre part, la peste, dans les deux premières années du 18^{ème} millénaire, en grande partie responsable de la famine et des dysfonctionnements économiques, avait tout naturellement dans son évolution décimé onze millions de personnes ; puis, avec l'exécution du " Plan de sauvegarde ", 32 millions de personnes avaient été exterminées par " effacement ".

Dès le début du conflit, en 17001, une " Solution Radicale " avait été envisagée dans des conférences internationales, mais le projet alors ne s'inscrivait pas dans l'environnement qui aurait favorisé son développement. La " légitimité d'exister " à cette époque, n'apparaissait pas, pour la plupart des gens, d'un bout à l'autre du continent, comme une nécessité devant être clairement définie en fonction de critères particuliers.

A l'issue du conflit, par contre, les interrogations et les craintes de la plupart des gens au sujet de la conservation de leurs acquis, la traversée de huit années d'insécurité et de privations, le creusement des sensibilités, le rétrécissement de l'espace culturel et relationnel, tout cela avait évidemment contribué à l'émergence d'un concept qui au départ était embryonnaire.

Aussi l'opinion publique, selon les Autorités, telle une corbeille de fruits mûrs, allait-elle macérer afin que l'on en pût tirer de son fond la substance " purificatrice ".

De toute évidence, lors des derniers affrontements sur les lignes de front, le bilan global de cette première grande conflagration planétaire était désastreux, sans vainqueurs ni vaincus. Sur d'immenses territoires dont les frontières n'avaient été définies qu'en fonction d'alliances ou d'intérêts économiques, cohabitaient des peuples, des cultures et des traditions qui ne pouvaient absolument pas s'accorder et encore moins être gérés dans un même système.

En 17009, dans la montée en puissance des réflexes de survie et d'un individualisme forcené qui s'insinuait dans l'esprit des gens, une nouvelle conception de la légitimité d'exister s'affirmait peu à peu.

Les marginaux et les indigents, les individus peu ou mal intégrés dans les systèmes économiques, atteignaient des proportions importantes, partout, sur l'ensemble des territoires, mais peut-être plus encore dans les pays de l'ouest du Grand Continent. A la périphérie des zones urbaines, des campements de nomades, des véhicules hors d'usage, des centaines de cabanes en planches et en tôles, parfois même des bâches déchirées tendues sur des piquets, s'étiraient à l'infini, jusqu'à l'horizon. Là vivaient des milliers de gens, sans autres ressources que celles qui leur venaient de divers trafics ou commerce illicite, de récupération dans les décharges, petits boulots à la journée...

Ces populations inquiétaient les Autorités, à tel point d'ailleurs, que des personnages éminents dans les milieux d'affaires, des gouverneurs de provinces ou de pays très urbanisés, soutenus par des associations culturelles, même, s'appuyant sur des idéologies tendancieuses et orientées, sur tout un arsenal de lois et de structures administratives complexes, usaient de l'importance de leur fonction sociale ou économique, de leur puissance médiatique afin d'argumenter en faveur de la mise en place du Système imaginé huit ans plus tôt.



Et les industriels, les géants du commerce mondial, les financiers, la grande et moyenne bourgeoisie des villes et des campagnes, et par extension, les centaines de milliers de gens qui, sans être particulièrement favorisés par le système économique, en étaient cependant les adeptes, sinon les servants dociles et convaincus de sa légitimité, contribuaient à tout ce qui préparait, inéluctablement, à l'idée du **droit d'exister**. D'autant plus que ce " droit " allait également créer de la richesse économique, puisqu'il reposerait sur la perception d'une taxe, ou d'un impôt directement perçu. Les fondateurs du Système avaient tout d'abord laissé entendre en haut lieu, que, par les retombées financières induites par la perception de cette taxe, tout le monde y trouverait son compte, et qu'une élévation significative du niveau de vie surviendrait très rapidement.

Dans l'esprit des citoyens de ce monde éprouvé par huit années de guerres, d'épidémies, cette conception nouvelle du " droit d'exister " commençait à s'implanter tout naturellement, de telle sorte qu'un individu même démuné de ressources et n'ayant pas accès aux services publics de base, en arrivait à se demander si la nécessité de justifier son existence par le paiement d'un impôt ou d'une taxe, n'allait pas, dans l'avenir, lui permettre d'améliorer sa condition. Si les plus défavorisés des citoyens parvenaient à réunir la somme d'argent nécessaire pour " acheter " leur existence, alors pourraient-ils peut-être revendiquer des droits qu'ils n'avaient pas dans l'environnement présent.

Quant aux individus relativement plus favorisés, ils pensaient, tout aussi naturellement que le fait de devoir " acheter " leur existence, leur conférerait plus de légitimité, leur apporterait davantage de bien-être, de sécurité, et que leur sentiment d'appartenance à la collectivité dont ils faisaient partie, s'en trouverait renforcé. Les perspectives énoncées par les agents de propagande des Autorités civiles et militaires séduisaient donc tous ces gens-là, parce qu'elles présentaient des garanties et des promesses pour l'avenir des générations futures. Nombreux, parmi ces gens-là, étaient ceux qui, ouvertement ou tacitement, souhaitaient l'élimination des indigents et des " indésirables ". Qu'advierait-il si ce " droit d'exister " ne pouvait être acquitté ? D'autant plus que son montant à régler serait très certainement proportionnel à la nécessité de devoir justifier son existence.

Les gouverneurs des différents états de l'ouest, du centre et du sud, les états majors des armées et des brigades sanitaires, les partenaires des Alliances, les associations culturelles, les commissions chargées du contrôle des flux migratoires, les principaux représentants et élus de tous les corps administratifs et législatifs, parmi lesquels figurait, en très bonne place, Archibaldi Magakan, le commandant en chef des Gardes Civiles de Neurélabie Continentale, le " champion de la Légalité ", se réunirent, à Two, le 21-10-17009.

L' on examina tout d'abord les dispositions et les propositions qui avaient été consignées en 17001, dans un gigantesque dossier, tenu secret à l' époque, répertorié sous l' appellation : Solution Radicale.

Archibaldi Magakan prit la parole :

-- Ce projet doit nécessairement être accepté par une majorité de citoyens, s'inscrire naturellement dans l'esprit des gens. Il ne doit être entravé par aucune objection, et dans ce but nous devons orienter l'information, conditionner nos agents de propagande, exacerber les réflexes de survie...

J'ai deux propositions à formuler : la première, et sans doute la plus démocratique, nous l'avons déjà expérimentée en 17001, lorsque la pièvre menaçait de s'étendre dans les pays de l'ouest et du centre du continent. Nous consulterions donc de nouveau les électeurs de chaque pays, afin de légaliser par une majorité relative toute mesure conjoncturelle concernant le " droit d'exister ". La seconde, à mon avis, serait plus conforme à l'esprit de notre temps. Nous demanderions à tous nos élus, d'étudier un ensemble de dispositions pratiques et de promulguer des textes de lois adaptés à chaque région. Le montant, les modalités de paiement



et le recouvrement des taxes serait alors défini par les élus selon les particularités locales. Et pour que toutes ces mesures et ces dispositions puissent être réellement appliquées, il est absolument nécessaire de les rendre **obligatoires**. Il faut donc instaurer un système de contrôle efficace et bien organisé, doté des moyens les plus performants, tels que des véhicules d'intervention, des caméras, des radars, des relais d'informations. Il faut également mettre en place de petites unités de brigades territoriales, très mobiles et très entraînées. J'ajouterai même, que, pour renforcer ce système, il me paraîtrait assez judicieux de s'appuyer sur la " bonne volonté " des citoyens, en offrant, par exemple une prime à toute personne fournissant aux Autorités les renseignements permettant d'appréhender les personnes qui chercheraient à se soustraire au paiement de la taxe.

Le gouverneur de Neurélabie Méridionale, Ilio Craspi, donna son avis, suite à la déclaration d' Archibaldi Magakan :

-- Une consultation des citoyens, identique à celle déjà expérimentée en 17001, dans le contexte actuel, me paraît peu appropriée, parce que les gens, aujourd'hui, sont beaucoup plus conditionnés par leur environnement socio-économique. Certes, une large majorité de " oui " l'emporterait, mais c'est dans l'organisation de la consultation, au niveau des polémiques qui ne manqueraient pas de s'éterniser, de l'influence des oppositions minoritaires, que les difficultés apparaîtraient inévitablement.

Les gens, de nos jours, ne se déplaceraient pas forcément en masse pour répondre à la question qui leur serait posée. Vous avez pour référence le résultat de la consultation de 17001. Il vaut mieux faire l'économie de tout ce que mobilise l'organisation d'un scrutin populaire, éviter des débats interminables et inutiles, une campagne orchestrée sur des thèmes déjà sur exploités. Il faut que des décisions et des directives soient très rapidement énoncées, puis appliquées, car notre civilisation est malade des conséquences de ses dérives, ainsi que de ses excès en matière de développement scientifique. Nous n'arrivons plus à maîtriser ces bandes inorganisées, ces groupes de terroristes qui s'évanouissent dans la nature, échappant aux contrôles et aux recherches, ces brigands et ces pirates de tous les chemins du monde, dotés de véhicules, d'engins de guerre, de bombes, de décoctions maléfiques, dirigés par des chefs assoiffés de pouvoir. Et ces " Nouveaux Princes Spirituels ", ces " Pères Célestes " qui galvanisent des populations entières, capables de vociférer pendant des heures toute une liturgie, une conception du monde et de l'univers !

Tous ces gens qui se combattent entre eux, s'ignorent ou se surpassent les uns les autres en technologies, en exploits guerriers, qui survivent dans un environnement hostile, savent se regrouper occasionnellement en réseaux bien structurés, bénéficiant de l'appui ou de l'entente tacite de milliers et de milliers d' autres gens qui, eux, hypocritement, jouissent de meilleures conditions d'existence, continuent de s'asseoir sur les mêmes sièges, de se bâfrer, de se congratuler, et, une larme dans leur tête, déversent en " petit comité " toute leur haine de cette société, de cette civilisation, excusant presque, à leur insu, les actes les plus fous.

C'est ainsi que naissent et se développent, sur l'épiderme d'un grand corps, l'humanité, toutes les " verrues volcan " prêtes à exploser, les unes après les autres. Car chaque cellule de la verrue se nourrit directement de tout ce qu'elle trouve autour d'elle.

Je propose donc, comme le suggère Archibaldi Magakan, la constitution d'une législation spéciale, élaborée par chaque assemblée municipale, et valable pour le territoire de sa juridiction. Bien entendu, les modalités essentielles, les bases même de cette législation doivent être universelles et coordonnées.

Espéranto Ilaïa, secrétaire général de l'association culturelle AGORA implantée sur les deux continents, et qui avait pour membres honoraires quelques personnalités éminentes, prit à son tour la parole :

-- Certes, notre monde actuel traverse une période d'instabilité. C'est en effet la première fois dans l'histoire, depuis le début de la Nuit des Temps, qu'une civilisation développée envisage,



par la décision de ses élus, de freiner son essor démographique. Mais le " **droit d'exister** " appartient à chaque être venu au monde pour vivre l'expérience de sa vie. Assujettir la personne humaine au paiement d'une redevance directement liée à son existence, c'est nier le droit d'existence de cette personne. Pour toutes les raisons évidentes de son insolvabilité selon une prescription arbitraire uniquement fondée sur la **valeur sociale** de l' Etre, le Système va donc lui **refuser** son droit à l'existence. Il est évident que dans le monde d'aujourd'hui, la valeur sociale de l'individu prime sur la réalité vraie de cet individu. Or, qu'est-ce que la valeur sociale, sinon la capacité de l'individu à se définir lui-même et à se faire reconnaître selon ses pouvoirs ? L' Etre vrai n'est rien de tout cela : il existe, tout simplement. Il existe indépendamment de ce qu'il est ou de ce qu'il représente. Il voit, il ressent, en marge de tous les repères qui lui viennent du cadre référentiel dont il fait partie depuis qu'il est né. Mais il est effacé en grande partie par sa valeur sociale.

Le **droit d'exister** que vous envisagez d'instaurer légalement par la perception d'une taxe ne justifie que la valeur sociale de l' Etre. Mais vous aurez dans ce monde-là, des êtres sans valeur sociale qui, pour une durée provisoire, auront pu payer pour exister, à n'importe quel prix. Et vous aurez aussi des gens tels que vous ou moi, intégrés dans les systèmes, qui pour une raison indéterminée, par un concours de circonstances, l'absurdité d'une situation particulière et fortuite, ne seront pas en mesure, lors d'un contrôle, d'apporter la preuve de leur dernier paiement...

D'autre part, l'élimination d'un grand nombre d'individus n'aura strictement aucun impact sur l'évolution de notre civilisation dans le sens que vous souhaitez : les clivages et les inégalités demeureront, le décalage entre le progrès scientifique d'une part, et le développement de l'esprit humain, d'autre part, sera toujours plus important encore. Nous serions alors moins nombreux sur Terre, mais aussi divisés par nos aspirations, nos conditions d'existence et nos intérêts.

Sur cette planète, en ce début du 18^{ème} millénaire, une personne seulement sur sept accède à l'éducation, l'information, l'eau potable, une nourriture abondante et diversifiée, ainsi qu'à tous les produits et services issus de nos entreprises industrielles et commerciales.

La géographie n'est pas un obstacle majeur, même si de nos jours encore, près de la moitié du Grand Continent est occupée par les déserts, la toundra, les montagnes arides du centre et du sud-est. D'immenses territoires peuvent être mis en valeur, irrigués, industrialisés, cultivés, au delà de l' Atlas médian, par exemple, jusqu' à la Taïgarika, puis encore plus loin, vers la Forêt Pétrifiée, la côte septentrionale d' Enizolie...

La plupart des associations culturelles et humanitaires s'opposèrent à l'application de la " Solution Radicale ". Mais le projet, à l'issue de la conférence de Two, dans les derniers jours du 10^{ème} mois de cette année 17009, fut adopté par les Autorités civiles et militaires de tous les états du continent.

Afin de régler le problème de la surpopulation, d'enrayer la déstabilisation de la société, et surtout, d'instaurer un nouvel ordre économique fondé sur le contrôle des individus et l'utilisation directe des ressources financières tirées de chacun, les Autorités Municipales, les parlements régionaux, les assemblées constituantes, rendirent obligatoire, par décret, **la vignette pour le droit d'exister**.

Désormais, tout individu devait justifier son existence en s'acquittant du **droit d'exister**. Le prix de la vignette dépendait de ce que l'on représentait. Un chômeur, un inactif, une personne âgée, de revenus modestes, devait, au même titre qu'un personnage éminent, un homme ou une femme dans la force de l'âge et bien positionné dans la hiérarchie sociale, présenter à chaque contrôle, cette vignette obligatoire, renouvelée tous les ans. Sous la forme d'une petite carte plastifiée, comme une carte de crédit, elle était donc la clef essentielle, mais une clef qui n'ouvrait que la porte d'entrée du monde...



Avec sa piste de lecture sur laquelle se trouvaient enregistrées toutes les informations recherchées : la dernière activité exercée, le domicile, le profil psychologique, les antécédents médicaux, en fait, de très nombreux renseignements précis, accumulés occasionnellement lors de divers contrôles ou vérifications et enquêtes.

Combien coûtait donc la **vignette** ? A titre d'exemple, un vieil indigent unijambiste devait payer dix fois le revenu minimum social, soit l'équivalent en monnaie locale de 3000 parsécus. Une femme seule, en chômage, avec trois jeunes enfants, 2000 parsécus. Un capitaine de Brigade Sanitaire, lui, personnage évidemment plus " représentatif ", 800 parsécus. Un gouverneur de province, 300 parsécus...

Plus on était inutile, handicapé, démuné de tout, plus le prix à payer était élevé. Et si l'on était de surcroît, rebelle aux règlements, sans origine clairement établie, le prix de la vignette pouvait atteindre 4000 parsécus. Obtenir cette petite carte plastifiée était alors presque impossible pour des milliers de gens vivant dans des conditions d'existence et des difficultés insurmontables. En outre, la possession de la vignette n'assurait qu'un an d'existence puisqu'il fallait la renouveler. Et elle ne garantissait aucune liberté réelle, car les renseignements inscrits, exploitables à tout moment par les Autorités, justifiaient un emprisonnement immédiat, sans procès, sans recours, et pour finir, à l'expiration du délai de validité de la carte, l'individu était éliminé physiquement.

Une fois le prix payé, la vignette glissée dans son porte-carte, l'on était libre de circuler. Aucune autorité, ne pouvait contester votre présence en un lieu public. Certains la portaient même jour et nuit sur eux, attachée autour de leur cou, au bout d'un collier, d'un anneau, d'une simple cordelette. Les contrôles, très fréquents, conditionnaient un réflexe immédiat : celui de saisir, le plus rapidement possible, cette petite carte plastifiée si essentielle...

Avec la vignette, on **existait**, c'était tout... On existait avant tout autre droit. Et pour beaucoup de gens, tous ces autres droits leur étaient inaccessibles puisqu' une fois le prix payé, pour la vignette, ils n'avaient plus d'argent, plus de ressources...

Les énormes sommes ainsi récoltées par les Autorités sur le droit d'existence de chacun, profitaient pour l'essentiel aux Elus de la planète, aux minorités possédantes et dirigeantes. De puissantes maffias locales ou régionales, des réseaux internationaux de trafiquants, bénéficiant de l'appui de personnalités, imposaient un **ordre du monde** en lequel rien n'était laissé au hasard, sans contrôle. De telle sorte qu'il n'existait plus nulle part aucune liberté individuelle, puisque tous les mouvements, toutes les activités, personnelles ou collectives étaient systématiquement enregistrés et soumis à de fréquentes vérifications.

Une grande partie des sommes collectées annuellement allait en priorité à la construction des centrales d'accumulateurs d'énergie, mais aussi à l'édification de gigantesques structures métalliques entourées de clôtures électrifiées et de câbles hérissés de pointes tranchantes. Nul ne savait ce qui se réalisait à l'intérieur de ces énigmatiques structures.

Nombreux étaient ceux qui, sans ressources et privés de toute aide, ne pouvaient régler le prix de leur existence. Ces gens-là, par milliers, errant dans les campagnes, à travers champs et bois, se cachant dans les vallées étroites du Massif Epargné, les forêts de l'Altiplano de Neurélabie Océanique, essayant même de rejoindre le Grand Bassin Dépressionnaire, arrivaient parfois, au prix de ruses et de complicités, à se soustraire aux contrôles. D'autres encore, regroupés dans les banlieues périphériques des mégapoles, constituaient de véritables bandes armées, fondues dans les inextricables ghettos des bidonvilles, freinant ainsi l'incursion des brigades de sécurité civile, envoyant des commandos pour anéantir, en embuscades, les " Contrôleurs " et leurs milices.

Mais, sur d'immenses zones géographiques, dans tous les pays du Grand Continent, les Brigades d' Intervention Spéciales de la Garde Planétaire, constituées de milliers de mercenaires, omniprésentes, dotées d'un matériel très sophistiqué, sillonnaient les villes et les campagnes, avec de petits véhicules très mobiles. Le quadrillage était parfaitement structuré,



comme une gigantesque toile d'araignée, et n'avait réellement de points faibles que dans des zones telles que le Massif Epargné, les Montagnes Centrales, les marais Nordiques, le long des deux murailles de la Grande Fracture.

Les individus pris en flagrant délit de " non - existence " étaient immédiatement interpellés et dépouillés de leurs effets personnels, entraînés et liés par des chaînes. Ils étaient ensuite réunis par petits groupes et pris en charge par des unités de regroupement, en des lieux délimités. Puis ils étaient ensuite parqués, tels des animaux à abattre, sous d'immenses coupoles.

Appréhendé sans vignette, il n'y avait aucune justification possible. Les contrôleurs recevaient des ordres précis et devaient eux-mêmes se soumettre aux vérifications. Un capitaine de brigade spéciale, de son pistolet silencieux, pouvait loger dans la tête du contrôleur hésitant, un projectile " effaçant ", et ce dernier, foudroyé, tombait en cendres sur le sol.

Les brigades d'intervention, équipées de robots électroniques, multipliaient et perfectionnaient les techniques de neutralisation. Happés et brutalement projetés dans des véhicules cylindriques, les " non-existants " étaient conditionnés, traités par des injections cutanées, ou même gazés, déconnectés de leur environnement immédiat, coupés du monde, vidés de toute leur mémoire, de tous leurs souvenirs et de leur conscience, puis conduits sous les immenses " coupoles " de rassemblement.

Aux diverses échéances pour le renouvellement de la vignette, et en particulier lors de la grande échéance annuelle, devant les guichets spécialement aménagés, véritables petites forteresses agglutinées et constituant une muraille infranchissable, se formaient, depuis le milieu de la nuit, des queues interminables : les gens se bousculaient, se pressaient, prisonniers dans un dédale de barrières métalliques amovibles, comme à l'entrée du Grand Manège, au Luna-Parc international, mais ici, l'attente pouvait durer plus de vingt quatre heures.

Malaises, étouffements, piétinements, émeutes, éclaircissaient les rangs.

Sous les coupoles, les gens étaient de plus en plus nombreux, serrés, souvent debout, les uns sur les autres, sans hygiène, sans nourriture, sans soins, avec toute la pestilence des déjections. Bien que les indigents soient légion en ces lieux de rassemblement, l'on y rencontrait cependant des personnes qui avaient été conduites là, tout à fait fortuitement, par un absurde concours de circonstances. Un directeur de recherche génétique, par exemple, une charmante présentatrice de télévision, et même un capitaine de brigade d'intervention, qui, lors d'un contrôle, alors qu'ils marchaient dans les allées du jardin public de la ville, ne possédaient pas sur eux dans leur portefeuille, la précieuse et indispensable carte plastifiée...

Qu'allaient donc devenir tous ces gens, entassés par milliers sous les coupoles?

Tous les dix jours environ, des douzaines de très gros véhicules de transport ressemblant à d'énormes camions de déménagement tels qu'on en pouvait voir rouler sur les autoroutes transcontinentales, mais beaucoup plus monstrueux encore, s'arrêtaient et se plaçaient en cercle tout autour des coupoles.

Par des portes à ouverture automatique disposées à intervalles de deux à trois mètres, tout le long de la base de la coupole, les flots humains s'écoulaient vers l'intérieur des camions, empruntant d'étroits boyaux annelés, très souples et très résistants. Sous la forte pression des malheureuses créatures réduites à l'état de larves fébriles et avançant comme des noeuds de chenilles propulsés par le souffle pestilentiel jailli de l'intérieur de la coupole, les boyaux tunnels se tordaient, se boursouflaient, ondulaient, agités de soubresauts convulsifs, aussi dérisoires que grotesques...

En rangs serrés, une foule prisonnière, constituée d'êtres au cerveau vidé, de substrats humains fondus dans une épouvantable vomissure de civilisation dévoyée, inéluctablement, s'acheminait vers son destin tragique...



Lorsque les camions étaient pleins, un effroyable mugissement de moteur faisait trembler les parois de la coupole, le sol, les bâtiments les plus proches, et ces monstrueux véhicules s'élançaient d'un seul coup, tous ensemble, rejoignaient la très large piste périphérique de la ville, puis convergeaient vers l'entrée de la grande piste régionale.

De toutes les contrées de Neurélabie, depuis les pays de Kafricentrie, les lointaines contrées d'Enizolie, par les axes principaux de circulation naturelle, les vallées, les grandes plaines, les steppes, les flancs des montagnes, les cols, les hauts plateaux continentaux, à l'exception, bien entendu, du Désert Absolu, du Grand Bassin Dépressionnaire, et des enchevêtrements déchiquetés de la barrière de l' Atlas médian, toutes les grandes pistes continentales aboutissaient au " macadamroye ", immense ruban d'asphalte gris argenté, voie de communication rectiligne s'étendant sur des milliers de kilomètres depuis l' altiplano de Neurélabie Continentale jusqu' à la Base Spatiale située en plein milieu du Désert Absolu.

En quelques heures, cette terrifiante procession de mastodontes atteignait la Base. Des astronefs spécialement conçus pour le transport de troupes et d'équipements lourds, stationnaient là, nez pointé vers le ciel. Dans les différents bâtiments et tours de contrôle, tout autour de l'aire d'envol, des dizaines de techniciens et d'ingénieurs observaient le ciel. Sur les écrans des terminaux, ils programmaient les trajectoires, actionnaient les commandes électroniques, vérifiaient, analysaient, géraient la succession des départs échelonnés.

Les astronefs, aux flancs largement ouverts, recevaient leur cargaison humaine, rapidement transférée depuis les camions, et concassée dans des alvéoles par grappes de plusieurs dizaines de personnes solidement liées entre elles. Les corps étaient recroquevillés, pressés les uns contre les autres, ne pouvant se mouvoir d'aucune façon.

Le " chargement " terminé, les portes étanches se refermaient brutalement, et les appareils, alors, étincelaient de leur fuselage gris, dans la brûlure du désert, la poussière tourbillonnante et le ciel délavé d'un brouillard bleu teinté d'eau de vaisselle. Alors, les camions repartaient, vides, et le fracas des bennes retentissait jusqu'à l'horizon.

Ces opérations de " chargement " s'accomplissaient essentiellement en milieu d'après-midi, deux ou trois heures avant la tombée de la nuit. Dans le crépuscule constellé d'étoiles, une carte du ciel s'ouvrait ainsi pour les techniciens chargés de l'opération de lancement des astronefs, et les repères, soigneusement répertoriés sur les atlas célestes, apparaissaient sur les écrans.

Depuis la salle principale de contrôle, le signal était donné aux opérateurs.

Une formidable explosion retentissait, suivie d'un nuage de feu accompagné d'une clarté vive, un énorme champignon noir et blanc bourgeonnait tel un de ces gros nuages d'orage défigurant le ciel ; les astronefs s'élevaient, violemment projetés vers l'espace, puis disparaissaient...

Leurs trajectoires étaient suivies sur les écrans de contrôle, jusqu'au moment où les techniciens, sur un ordre précis communiqué par les Autorités, les dirigeaient vers une région inconnue de l'espace où ne brillait aucune étoile, peut-être à la périphérie de la Galaxie, ou bien encore, à proximité d'un trou noir.

Alors, les opérateurs pressaient des touches sur une console, les flancs des astronefs se fendaient, s'ouvraient, déversant dans le vide interstellaire de longues grappes humaines...

Dans toute la Confédération des satellites artificiels dont les colonies implantées dans l'espace s'étaient désolidarisées de la civilisation de la Terre, l'on évoquait cette planète mère, cette planète scélérate, qui vomissait ses enfants aux abords des trous noirs. On l'observait, la craignait, s'interrogeait sur la présence insolite de ces constructions métalliques, sans signification apparente, gigantesques chantiers défiant les regards...



La Révolution Culturelle...

En cet été de l'année 336 – ER 4, l'idée qui soufflait avec force dans toutes les têtes " bien pensantes " des régions développées du monde, était assurément celle qui motivait les gens dans le sens, la finalité et le " devenir " de leur propre existence : " **construire sa vie...** ", telle était donc cette idée dominante.

Aussi les gens " construisaient-ils leur vie ", et par la même occasion, autant que cela leur était possible, celle de leurs enfants.

Mais ils construisaient leur vie, avant tout pour leur propre compte, au détriment, le plus souvent de la vie des autres gens.

La " pyramide sociale ", depuis la disparition des frontières entre les états, n'était, somme toute, que peu différente de ce qu'elle avait été au temps du monde désuni.

En Neurélabie Océanique, en Enizolie littorale, à Kafricoba sur les hauts plateaux de la latitude zéro, au Pays des Atalantes tout le long des plaines côtières, s'étendaient à perte de vue, autour des villes, des îlots de maisons individuelles, agrémentés d'espaces verts, de terrains de jeux et de sport. " Faire son nid " était, pour la plupart des jeunes gens entrant dans la vie active, le " Grand Projet ". Avoir sa petite maison à soi, bien entourée de haies ou de palissades, autant que possible coquette, fonctionnelle, agrémentée d'une petite touche personnalisée. En fait, ces ensembles pavillonnaires, très différents de ceux des faubourgs populaires des cités industrielles de Neurélabie Continentale et de Circadie Occidentale, étaient tous des " cités-dortoirs ", pauvres en espaces culturels et de loisirs.

Dans ces cités pavillonnaires, sans autres murs que ceux des maisons, cloisonnées en îlots géométriques, coupées de rues étroites, il n'existait aucun lieu de rencontre, aucun espace public. Seuls, quelques abris de bus, qui, entre leurs panneaux de verre et de métal, n'encourageaient pas la convivialité, ni ces " étincelles de contact " pouvant se produire entre des existences muselées d'habitudes et d'automatismes, mais peut-être porteuses en elles de rêves ou de projets.

Comment, dans un tel environnement, exprimer une identité de groupe, de clan, de " bande " ?... Comment transcrire et afficher des marques sur des murs qui n'existent pas ? Comment pourraient surgir, de toutes ces maisons individuelles, de tous ces jardinets clôturés, de ces îlots de verdure artificielle, de l'absence de perspectives et de projets, de l'arrangement de ces vies " joliment construites "; le souffle créateur d'initiatives et d'activité sociale, culturelle ou sportive ? Comment l'éclosion d'une communication spontanée et d'un espace relationnel reliant les gens entre eux pourrait-elle se faire ?

C'était au contraire dans cet environnement l'implosion des égoïsmes, des " univers refuge ", des repères traditionnels, des familles recomposées et des associations de personnes que rien ne reliait vraiment, autre que l'intérêt ou la nécessité d'être ensemble pour un temps donné. Une implosion, comme à l'intérieur d'une batterie d'accumulateurs lorsque les éléments constitutifs, au lieu de s'associer pour produire de l'énergie, parasitent leurs propres ressources, aspirent leurs réserves, pour devenir en définitive une source inerte.

L'univers relationnel était très différent autour des villes du centre et de l'est du continent parce que là-bas, la nature du sol, la rareté des arbres, l'absence d'espaces verts, les problèmes liés à l'irrigation, à l'arrivée de l'eau, imposaient nécessairement la concentration de l'habitat en de vastes ensembles résidentiels. Ne pouvant jamais gagner en superficie, l'on gagnait en hauteur. Et dans de tels ensembles, les coursives extérieures tout le long des façades des immeubles, les tours d'escaliers, les terrasses à ciel ouvert, étaient des lieux de passage, des espaces de communication particulièrement propices aux échanges, aux trafics, au commerce illégal, à toutes les formes d'expression orale ou scripturale. Ces cités constituaient, en marge du centre ville et des immeubles cossus de certains quartiers, un " état dans l'état ", des zones franches sans autres réglementations, sans autres repères que ceux



d'une économie parallèle libre, soumise à la loi du marché, à la nature des besoins des habitants.

Cependant, depuis la disparition des frontières, le monde semblait évoluer parce que la paix des armes d'une part offrait aux gens une sécurité relative, et que, d'autre part, l'émergence des nouvelles technologies, des procédés et des applications dans le domaine de la vie quotidienne et pratique, y compris dans les milieux défavorisés, tendaient progressivement à l'élévation du niveau de vie, libérant ainsi beaucoup de gens de contraintes matérielles ou physiques.

La littérature, les arts et les sciences s'affranchissaient peu à peu de la tutelle millénaire des principaux courants et contre-courants qui par le passé avaient imposé des modes, puis s'étaient intégré dans l'ordre du monde, irréconciliables dans la stabilité de leurs différences et de leurs écoles de pensée. Désormais, il n'y avait plus de certitudes acquises, de modèles ou de courants prépondérants ; et le monde s'ouvrait à la diversité. La diversité même s'appropriait... Elle se gérait et faisait éclater tous les creusets.

La langue commune coexistait avec les dialectes locaux. Les mots et les expressions, tout en conservant leur force et leur « atmosphère » dépassaient très largement le cadre originel de leur existence, s'exportaient d'une région à l'autre, s'intégraient dans différents contextes relationnels, reliant ainsi les peuples dans une manière de communiquer beaucoup plus indépendante des identités culturelles et des clivages sociaux.

En ce début de l'été 336, la grande Révolution Culturelle au terme de sa période de gestation dans ce monde qui, pour la première fois peut-être de son histoire, s'interrogeait en profondeur sur le sens de son évolution et de son destin, allait amplifier, lors de son " accouchement ", de façon considérable et durable l'ensemble de ces mouvements d'idées, de pensées, de courants ; faire exploser littéralement tout ce qui subsiste encore d'archaïsmes et de concepts millénaires.

L'idée, toujours si fortement ancrée dans les esprits, de " construire sa vie ", se doublait maintenant d'une autre idée : celle de l'édification d'un nouvel espace relationnel en lequel chaque être humain de cette planète quelle que soit son origine, son environnement, sa sensibilité, pouvait se sentir intimement relié à l'existence des autres personnes, connues ou inconnues, rencontrées dans sa vie de tous les jours. Non pas, à priori, directement relié par les mots échangés ou le contact physique, la relation de cause à effet ou la nécessité du rapport de communication, mais, par ce " quelque chose en soi " - et en l'autre d'impalpable, aussi réel que l'air qu'on respire , ce courant de communication invisible mais chargé d'une " essence émotionnelle ", d'une intuition de ce qui participe à la découverte et à la **reconnaissance** au delà de l'écran des apparences.

Et cette idée de l'édification d'un espace relationnel, progressivement, évoluait à travers le monde.

Concrètement, dans les lieux publics, dans les transports en commun, dans la rue, à l'atelier, au bureau, aux terrasses des cafés, partout, les gens, de plus en plus, s'observaient, se souriaient, et, visiblement, ils avaient envie de se connaître, de se parler, de s'échanger toutes sortes de réflexions et d'idées, de sympathiser, de se rendre agréables les uns envers les autres. Alors, l'imagination aidant, l'inspiration venant, et parce que cela commençait vraiment à être dans " l'air du temps ", l'on exploitait en l'occurrence toutes les situations drôles, imprévisibles, tous les prétextes possibles ou rendus possibles qui pouvaient favoriser un contact, et sait-on jamais, établir des liens durables...

Au temps du monde désuni, presque partout dans le monde, à l'exception des contrées de l'extrême Nord et de la côte orientale du Grand Continent, qui avaient depuis toujours été des pays de communication et de convivialité ; dans les villes et même dans les campagnes, les gens se croisaient, indifférents les uns des autres, et il ne serait jamais venu à l'idée de quiconque de manifester le moindre intérêt pour une personne anonyme qui eût quelque chose



à exprimer d'elle même. Tout était médiatisé à l'excès, structuré selon des modes ou des types de comportement qui nivelait l'esprit des gens, cloisonnait les cultures, les idéologies et les habitudes dans une conformité stricte, et surtout dans un conditionnement des valeurs, de tous les produits et services de grande distribution.

A la fin du 18^{ème} millénaire, dans les deux derniers siècles, après l'achèvement de la Reconstruction du monde, dans la paix des armes, en dépit de la violence des idéologies, la culture et les arts avaient connu une renaissance assez remarquable. Toutefois, les écrivains, les artistes, les intellectuels, presque tous représentatifs de l'évolution des différents courants, affiliés pour la plupart à des écoles de pensée plus ou moins " avant-gardistes ", n'avaient jamais apporté au monde que la richesse de leurs oeuvres, sans l'impact réel dans la vie des gens, de cette richesse. Aussi le Beau, le Vrai, le Grand, tant de fois exalté, surdimensionné, transposé dans une réalité re-imaginée, demeurait-il désespérément impuissant, comme ces tableaux de maître dans les musées, le nombre de ces prix littéraires générateurs de chiffre d'affaire pour les éditeurs.

L'écriture ou l'image ne change pas le coeur des gens. L'écriture et l'image concourent par contre à l'émergence de pouvoirs qui désunissent le monde, séduisent les gens et les isolent finalement au fond de leur quotidien en des rêves inaccessibles, des égoïsmes forcenés, et il faut le dire, dans un orgueil, une suffisance et une exaltation de soi démesurés.

Ce que les intellectuels n'avaient pas encore réussi à faire, durant tous ces millénaires, et certainement depuis l'origine des civilisations, la nature, elle, et elle seule, allait le réaliser. Parce que la nature n'est pas seulement constituée de matière, de particules, d'atomes et de molécules ; elle est aussi constituée d' " essence ", d'énergie, d'intelligence, et sa composition réelle échappe encore à l'entendement humain. Seuls, certains peuples ayant vécu dans le passé, en ER-1 sur des continents appelés Amérique, Australie ou Asie ; en ER-3 sur le Petit Continent ou en Circadie, parce qu'ils ne dissociaient pas l'essence de la matière, parce qu'ils pensaient que le Visible et l'Invisible étaient **indissociables** l'un de l'autre, pouvaient réellement communier avec la nature. Pour ces gens-là, un simple brin d'herbe avait une âme. Les pierres, les arbres, le feu, l'air, l'eau, la terre, étaient, tout comme les animaux ou les humains, des Êtres vivants, des Êtres avec lesquels s'établissait une **relation**, la relation étant elle même un Être.

Ce qui caractérise les civilisations du monde d' ER-4, issues sur le Grand Continent du berceau originel, c'est cette habitude inscrite dans les générations comme dans un livre aux lignes indélébiles, de dissocier l'esprit de la matière. D'où la contradiction entre l'idée, l'essence, la volonté, d'une part ; et le vécu, la réalisation concrète, d'autre part. La **relation**, non vécue, non identifiée comme une personne vivante, n'est plus, pour les civilisations à dominante matérialiste, qu'un agent de liaison sans pouvoir réel, très fortement dépendant des apparences et des systèmes. C'est ainsi que se trouve dimensionné, avant la révolution culturelle, l'espace relationnel.

Depuis le début des civilisations, le regard de l'être humain s'est toujours porté vers le ciel, sous toutes les latitudes. La nuit, criblée de tous ces petits points brillants, en éveillant la curiosité des hommes, a suscité dans leur coeur toutes les interrogations relatives à leur identité et leur destin, dans une dimension temporelle qu'ils pressentaient sans commune mesure avec la dimension de leur vie... Et la première question fut sans doute celle-ci, liée à l'environnement immédiat qui était le leur, dans quelque clairière ou forêt ou emplacement : " De l'autre côté de ce qui limite ma vue, qu'y a-t-il ? Est-ce que d'autres hommes vivent, là-bas ? Et à quoi ressemblent-ils ? "

Alors par extension, lorsque les hommes levèrent les yeux vers le ciel de la nuit, durent-ils se demander si dans les étoiles il n'y avait pas d'autres hommes...



L'on savait que, pendant la nuit des temps, la période ER-2, une planète, venue d'une autre partie de l'univers s'était fixée dans le Système Solaire en orbite entre la Terre et la planète rouge. Et que cette planète, au vu des résultats de l'analyse de son atmosphère, pouvait recevoir sur son sol des hommes de la Terre, sans équipements respiratoires.

L'origine de cette planète demeurait une énigme. Dans son atmosphère, il y avait, outre de l'oxygène, de l'azote et de l'hydrogène, un composé de gaz carbonique associé à un autre gaz d'une structure moléculaire totalement inconnue dans la galaxie ou dans l'univers connu. Le gaz carbonique présent dans l'atmosphère y était en quantité beaucoup plus importante que sur la Terre, assurant un puissant effet de serre. Le gaz inconnu, à l'étrange structure moléculaire, donnait au ciel de la planète cette coloration bleu nuit, phosphorescente, aux reflets mauves et pourpres, de telle sorte que dans sa rotation sur elle-même en 24 heures comme la Terre, il n'y avait pas de différence entre le jour et la nuit, autre que, douze heures durant, la présence d'une grosse étoile blanche, le Soleil.

Au début, lors des premières analyses, les scientifiques pensaient que le taux de gaz carbonique trop élevé s'opposerait à une exploration humaine sans équipements spéciaux. Par la suite, d'autres analyses, sans résoudre l'énigme de la composition moléculaire du gaz associé au CO₂, avaient révélé que par cette association, les effets nocifs du gaz carbonique disparaissaient en grande partie.

Des sondes spatiales, précédées de satellites d'exploration, avaient donné les premiers résultats. C'était en effet à partir du 16^{ème} millénaire que l'évolution de la technologie avait ouvert la voie de la grande aventure spatiale, mais les progrès de la science, interrompus par les grandes conflagrations des deux derniers millénaires, n'avaient repris leur cours que très récemment.

L'inclinaison de la planète par rapport au plan de l'écliptique était de trois degrés seulement. Donc, à tout moment de l'année, le soleil " rasait " l'horizon dans les zones polaires, et le " jour ", la " nuit ", de même durée, se succédaient immuablement dans cette fluorescence permanente du ciel. La température y était vraisemblablement sans grandes variations entre la bande équatoriale et les pôles, peut-être d'une vingtaine de degrés.

Jusqu'au début du 4^{ème} siècle ER-4, on ne savait encore presque rien du sol de cette planète : y avait-il de l'eau, des terres, des montagnes, de la végétation, de la vie ? Et puis les dernières sondes spatiales, avec leurs équipements de haute technologie, avaient révélé qu'une expédition humaine pouvait être parfaitement envisageable.

On l'appelait déjà la " Planète Morte ". Parce que, selon toute évidence, d'après les dernières observations, ce monde venu des confins de l'univers, sans doute d'une autre galaxie, avait autrefois abrité la vie sur son sol. Il y avait de l'eau, de la végétation... et d'étranges structures constituées apparemment de gros blocs pierreux, géométriques, alignés comme des murs gigantesques, des entassements de dalles et de piliers cylindriques évoquant les ruines des anciennes cités légendaires du début d'ER-1.

Dans les milieux scientifiques, on avançait l'hypothèse, hardie et controversée, qu'une civilisation très évoluée, dans une lointaine galaxie en voie de disparition par rétrécissement ou condensation sur elle-même, avait trouvé le moyen de " téléporter " leur planète au voisinage du Soleil, en orbite depuis quelque centaines de milliers d'années autour de lui.

Dans le ciel de la Terre, depuis le milieu de la nuit des temps, sur le plan orbital, apparaissait matin et soir au-dessus de l'horizon ce petit disque bleuté, lumineux mais sans éclat. Située à une distance d'environ vingt millions de kilomètres de la Terre au moment de son rapprochement maximal, trois mois durant, à intervalles réguliers, on la distinguait assez nettement, son diamètre étant les deux tiers de celui de la Terre.

Toute vie autre que végétale semblait avoir complètement disparu et la planète morte, d'après les observations effectuées par les robots, les images transmises, les nombreux films et documents dont disposaient les chercheurs, était entièrement occupée par des steppes, des



étendues semi-désertiques, des terres de couleur rougeâtre striées de vallées peu profondes, d'anciens lits de rivières, de cours d'eau assez sinueux, des fractures du sol. Dans les zones de latitude médiane, quelques massifs et chaînes de montagne, peu élevés, avec des sommets aplatis, mais un relief très accidenté cependant, formaient des plis concentriques, accentuant la rugosité du sol, le chevauchement de plusieurs niveaux de plaines et de plateaux. D'immenses lacs ou mers intérieures, en apparence très profonds, nombreux et disséminés un peu partout sur la planète, constellaient ce vaste ensemble continental sans contours définis, de gigantesques taches bleu marine.

Outre la question sans réponse au sujet de la composition de l'atmosphère, il subsistait également une autre interrogation, du fait, précisément, de cette fluorescence permanente du ciel, qui, tout en excluant la notion de "jour" ou de "nuit", empêchait d'apercevoir les étoiles. Trois astres seulement paraissaient dans le ciel : la Géante Rouge, avec sa tache équatoriale, la Terre, petite boule bleue et blanche, et le Soleil, comme une grosse ampoule émettant une lumière blanche, translucide, à travers l'atmosphère opaque.

La question fondamentale était celle-ci : " Comment des êtres vivants, des êtres civilisés, évolués, organisés et pensants, tel que cela semblait avoir été le cas jadis, avaient-ils pu vivre et se développer sur une planète dont le ciel était sans étoiles ? "

Comment, privés de ces lumières qui s'inscrivent telles des hiéroglyphes sur le grand livre ouvert de l'espace infini, ont-ils pu envisager un avenir, un destin, connaître leur place dans l'univers ; acquérir au fil des observations, des interrogations et d'une recherche de la connaissance, une expérience comparable ou différente de celle des humains de la Terre ? Sans les étoiles...

De toute manière, selon les avis de certains chercheurs, la composition de l'atmosphère de la planète morte n'était pas l'oeuvre de la nature : l'environnement avait été peut-être artificiellement conçu par des " apprentis sorciers " créateurs de Mondes. Investis d'une mission visant à atteindre la perfection, la connaissance universelle et absolue, les filles et les fils de ces créateurs seraient descendus sur ces Mondes pour " ouvrir la voie ", en quelque sorte... Mais le nombre d'expériences avortées devait être infini à cause de l'opposition naturelle existant entre des forces contraires. Était-ce tout de même ainsi que l' Univers fonctionnait vraiment ? Selon ce principe d'opposition ?

Le 14-8-336-ER-4, de la Base Spatiale, un astronef s'éleva au dessus du Désert Absolu, sa destination étant un site sélectionné sur le sol de la Planète Morte : près de l'équateur, au bord de l'un de ces lacs si nombreux, dans une région modestement boisée, une sorte de savane d'herbes sèches, grises et hautes, parsemée de clairières.

Sur tous les écrans du monde, dans les maisons, les cafés, les lieux publics, dans les salles de sport et sur les terrains de jeux, les gens suivirent la retransmission de cet événement historique, car, pour la première fois, c'était un vol habité, une expérience à haut risque, méticuleusement préparée. Un projet, enfin devenu réalisable sur lequel toutes les énergies, toutes les connaissances, toutes les volontés s'étaient mobilisées, organisées, réunies, associant les moyens, le partage des responsabilités, dans un immense enthousiasme universel. L'espérance des résultats de cette entreprise était, il est vrai, à la hauteur des investissements engagés.

Les vols spatiaux alors étaient beaucoup plus rapides que ceux du 16^{ème} millénaire, et surtout moins onéreux. Il fallut tout de même dépenser en tout et pour tout quelques milliards de parsécus pour ce projet, mais cette dépense s'était révélée envisageable en regard du budget de la planète, la collectivisation et le mode de gestion des entreprises, les nouvelles structures économiques permettant la réalisation du projet.

Le parsécus n'avait encore qu'un cours théorique, par rapport aux principales monnaies, et cela faisait bien une vingtaine d'années que, progressivement, les états sans frontières ajustaient leurs économies et leurs systèmes de gestion afin de parvenir à l'instauration officielle de la



monnaie mondiale. Encore quelques semaines, au delà de ce jour historique, le 14-8-336-ER-4, date anniversaire du Traité ayant mis fin à l'existence des frontières, date choisie pour le lancement de l'astronef ; et le parsécu, enfin, deviendrait une réalité.

En fait, l'origine du parsécu se situait vers le début du 18^{ème} millénaire, du temps de la première guerre mondiale et des conflits entre plusieurs grandes puissances de l'Ouest du continent, lorsque la Berbérie, la Kafricentrie et les pays de l'Est s'étaient à leur tour engagés dans la bataille pour obtenir le monopole de l'exploitation des centrales énergétiques.

Etymologiquement, " parsécu " venait de " parsec ", unité de longueur astronomique, et de " écu ", ancienne monnaie d'une civilisation d'ER-1, en "Europe Occidentale ". La longueur astronomique symbolisait une dimension universelle, et l'écu représentait la monnaie d'échange dans sa matière et son utilisation. En ce temps-là, le monde, au début de ce dernier millénaire, avait déjà une technologie très avancée ainsi que des réseaux informatiques. Les transactions commerciales, les flux monétaires générés par tous ces échanges devaient s'aligner sur une " monnaie étalon " .

C'est ainsi que fut créé le Parsécu, au début du 18^{ème} millénaire, monnaie fictive de référence pour les transactions commerciales, les échanges mondiaux, l'importation et l'exportation des produits, biens de consommation, offres de services...

La diversité des ressources de chaque état accentuait l'inégalité d'un tel système. Aussi la construction de centrales énergétiques devenait-elle une priorité, et de nombreux pays s'endettaient, hypothéquant leur avenir, au risque d'avoir à se soumettre aux décisions impitoyables des grandes concentrations internationales.

L'équipage de l'astronef en partance pour la planète morte avait été sélectionné en fonction de l'idée autour de laquelle, durant les préparatifs, l'ensemble des peuples s'était rallié. Cette idée de coopération technique et culturelle commençait à prédominer dans le monde. Dans l'extrême diversité des compétences, des innovations, de besoins en informations, le réseau Intramonde était devenu un puissant lien véhiculaire de communication. Sur les petits écrans de terminaux personnels légers, mobiles, d'une capacité de stockage pratiquement infinie, multifonctionnels, devenus indispensables, tout pouvait se voir, se lire, se traduire, avec une grande facilité d'utilisation et de connexion. Ainsi les gens correspondaient et se parlaient, s'écrivaient, se transmettaient des images, des musiques, des films, de nombreux petits messages. Ils se " faisaient la tête ", se souriaient, s'engueulaient, s'aimaient, se " balançaient leurs états d'âme", en direct, d'un bout à l'autre de la planète... A condition toutefois qu'ils soient deux ou plusieurs à se connecter en même temps , ou que l'un des acteurs de cette télécommunication se fasse reconnaître par son signal visuel personnel et indéformable.

Pour la plupart inconnus du grand public, les membres de l'équipage furent salués le jour du lancement par des millions de silences émus, de regards embués et émerveillés, soutenus du poids énorme de toutes les émotions reliées entre elles.

Yug Cibmès, le Turkmène de la Montagne Noire ; Azil, l'Atalante des Hautes Plaines Centrales ; Cédrikarik, le Circadien du Grand Nord ; Azalée, la Neurélabienne de la côte rocheuse d'Hyperboréa ; Beltitane et Azora, les deux Berbères des palmeraies du cours inférieur de la Taïgarika ; Astarté, l'Enizolienne des plages du sud ; Végalyre, la Circadienne des faubourgs de Bremda ; Sémillantino, dit " l'Acrobate ", l'Ibère des Hauts Plateaux littoraux ; et enfin Habibah, la Kalahiridjienne des Neiges Equatoriales ; telle se tenait, au pied des rampes de lancement, sur la plate forme vitrifiée de l'Astroport, l'équipe au complet des tous premiers Aventuriers de l'espace.

Le " voyage " devait durer trois semaines environ. Afin de préserver l'intimité et la cohésion du groupe, toutes les assemblées populaires d'élus avaient décidé que rien ne serait retransmis de la vie, des mouvements et des occupations des membres de l'équipage à l'intérieur de l'



astronef. Les informations scientifiques, les observations sur les problèmes rencontrés dans l'espace, et, ensuite, après l' " atterrissage ", les données climatiques et topographiques, seules, seraient effectivement renvoyées vers la Terre.

Chacun des membres de l'équipage vivait son expérience personnelle, confronté d'une part à la réalité physique et métaphysique de son être en particulier, réalité indivisible ; et d'autre part, à la réalité d'un environnement différent, réalité aussi indivisible que la réalité de l' Etre. Et la relation qui s'établissait entre l'un ou l'autre des équipiers, entre ces derniers et les enfants de la Terre à travers l'espace, la relation imprévisible parfois qui existait en un moment donné entre les étrangers à cet environnement et les manifestations de celui-ci se révélait plus forte qu'un simple lien, devenait une interlocutrice, une messagère aux visages, aux voix et aux regards multiples.

A leur retour sur la Terre, et seulement là, les premiers voyageurs de l'espace, les tous premiers ayant posé leurs pieds sur le sol d'une autre planète, communiqueraient chacun à leur manière ce qu'ils avaient intimement vécu durant cette expérience.

L'un des faits marquants du début de la Révolution Culturelle était que les Médias, en règle générale, utilisaient leur immense pouvoir plutôt pour soutenir et entretenir l'impact des tendances et des aspirations économiques, culturelles et sociales, plutôt que de s'attacher à la représentation très imagée et relayée par les rumeurs, ou au caractère " sensationnel " des personnages les plus éminents et les plus connus.

En perspective de ces moments de la phase d'approche et de l'atterrissage, prévus vers le début du 9 ème mois, les assemblées avaient voté des budgets colossaux pour organiser la Fête Universelle, partout dans le monde. L'effervescence était telle, que dans tous les secteurs d' activité, des horaires spéciaux avaient été aménagés. De nombreux jours de congé avaient été accordés. De telle sorte que chaque habitant de la Terre pouvait en toute facilité participer activement et émotionnellement à cet évènement historique, cette fête grandiose, se laisser emporter dans la traîne et dans les retombées de l'évènement.

Car les retombées justement, les conséquences immédiates et directes dans la vie quotidienne des gens, dans un nouvel " espace relationnel ", allaient se révéler au delà des prévisions ou des hypothèses les plus optimistes des sociologues.

Les toutes premières images furent bouleversantes. La Planète Morte apparaissait en gros plan, avec tous les détails de sa surface, enveloppée de son atmosphère profonde, bleu nuit. Une fluorescence aussi translucide que la facette d'un prisme de verre illuminée, enveloppait une écorce rugueuse et craquelée, ridée plis crénelés. D'immenses lacs aussi vastes que des mers, des rivages découpés, des paysages d'une beauté sauvage et violente, des terres brunes, jaune orangé, ocres, feu et or, violettes, des savanes d'herbes grises aux reflets vert eau, des arbustes aux branches basses démesurément tordues défilaient sous un ciel strié de nuages pourpres. Et ces forteresses d'écume et de gerbes blanches s'étiraient en longues chevelures noyées dans ce bleu si profond et si limpide.

Effectivement comme l'on s'y attendait, des vestiges de constructions anciennes apparurent par places le long de l'Equateur. De très grandes dalles rectangulaires creusées par l'érosion, des colonnes brisées, renversées, des blocs ouvragés, sculptés, quoiqu'en grande partie altérés et dont les dessins n'étaient pas identifiables. Cela ressemblait quelque peu aux ruines des cités légendaires d' ER-1. D'ailleurs, à ce sujet, Beltitane et Azora, le couple de Berbères, spécialistes en civilisations anciennes, évoquèrent les écrits d'un philosophe de l'antiquité d' ER-1, Platon. Azora rappela, durant les moments décisifs de l'approche, à la foule attentive des gens massés devant les écrans géants, que ce " Platon " avait vécu, autrefois, en Neurélabie Méridionale, près de l'actuelle Turkménie, dans un pays qui s'appelait " La Grèce "; et que, dans ses écrits, Platon avait fait la description d'un continent, d'une civilisation, de villes, et de peuples évolués.



Yug Cibmès, le Turkmène, lui, avait un aperçu quelque peu " romantique "... et assez drôle de ces moments de la phase d'approche. Collectionneur passionné de toutes les musiques de la Terre, en particulier des musiques actuelles, ou postérieures à la fin du 18 ème millénaire, il avait emporté dans ses effets personnels un enregistrement qui, selon lui, méritait d'être diffusé comme fonds musical d'accompagnement, dans ce moment solennel. Il s'agissait d'une chanson très belle, d'une mélodie empreinte d'un enthousiasme et d'un bonheur de vivre délirants, d' Ervino Vila, un chanteur Ibère des années vingt, donc d'une époque récente. Cette chanson avait été reprise, traduite dans la langue de Neurélabie Nordique, et chantée avec une voix féminine très agréable, puis réorchestrée pour lui donner une dimension nouvelle.

En pleine retransmission, lorsque l'un des reporters, depuis Enolabay, posa une question à Yug, celui-ci s'écria, sans autre commentaire : " Ecoutez-moi ça, les enfants de la Terre..." Puis, se tournant résolument vers Azora et Beltitane, les deux Berbères, après avoir enclenché la commande du Digital... " ça, au moins, ça vous remue les tripes ! Une musique pareille, ça ferait bander un Ayatola Berbère du temps de la Slamisation d'une partie du continent ! "

Les réflexions de chacun des membres de l'équipage durant cette phase d'approche, étaient assez inattendues et semblaient sans rapport avec l'importance de l'évènement. Comme si l'atmosphère, dans cette petite bulle d'humanité reliée à la planète qu'elle n'avait jamais quitté et constituée de " particules " indivisibles d'êtres de chair et d'esprit, se libérait, éclatait puis éclaboussait, à vingt millions de kilomètres, un milliard de visages...

Azil, l' Atalante, apercevant selon son expression à lui une " bombure " évoquant la coquille d'un oeuf, et cernée de broussailles épaisses ; fit entendre sa voix chantante. De toute la vigueur émouvante et drôle de son accent des Hautes Plaines, il s'exprima haut et fort, devant l'écran qui lui renvoyait, depuis son pays, le visage ravissant d'une jeune attachée de presse : " Eh, vous voyez, là-bas, près de l' Equateur, cette bombure. Cela me fait penser au crâne de Matuzanème, le découvreur de particules dans les rayons lumineux, le vénérable ancêtre de l' Accumulateur d' énergie... Il paraît que ces mecs-là ont un cerveau dix fois comme un terminal mobile... et pour compenser une énergie capillaire déficiente, une vitalité, disons... très subjective. D'ailleurs, c'est pour cela qu'on voit autant de " crâne d'oeuf " avec de belles filles ! Evidemment, l'idéal, c'est d'avoir la vitalité et les cheveux bien noirs en même temps, parce que dans la vie, il faut toujours " voir grand ". Oui, très grand. Et ça fait du bien de voir grand. L'ambition, ça n'a rien à voir avec la fierté ou l'humilité : ce sont des notions totalement différentes qu'on ne peut pas mélanger. Tu peux très bien être humble, c'est à dire pas fier du tout, et avoir de l'ambition, voir grand. Et tu peux aussi être très fier, avoir la " grosse tête " et le laisser voir et n'avoir pourtant aucune ambition, ne voir que tout petit, c'est à dire uniquement ce qui va te caresser bien dans le sens du poil... Moi, les mecs, j'ai envie de vous dire que pas très loin de cette « bombure », on va trouver quelque chose de décisif ! D'ailleurs, c'est pas très éloigné du site d'atterrissage et on pourra aller voir, pour vérifier..."

Habibah, la kalaharidjienne, de sa silhouette grêle, de sa peau toute noire et de son visage d'enfant, serrée dans une robe étroite, très bien coupée, toute simple, accentuant la délicatesse naturelle émanant de sa personne, s'imposait à tous les regards ; et, de tous les membres de l'équipage, elle était la plus émouvante, l'une de ces figures de légende des Neiges Equatoriales, descendue, disait-on, de la Chevelure de Bérénice pour faire naître dans l'esprit des Hommes l'intuition d'un souvenir très ancien auréolé de lumière vive, lorsque pour la cent milliardième, la infinimième origine, la poussière stellaire en suspension dans un univers vierge s'était associée à la lumière pour former un visage de femme, le premier de tous les visages...

Habibah avait été choisie pour symboliser la Légende des Origines, pour son humilité qui forçait le respect, pour sa fragilité et sa grâce dont le pouvoir était si différent du pouvoir des Hommes et des systèmes.



Elle avait attendu, assise à l'extrémité de la salle de contrôle, discrète et observatrice, l'esprit préoccupé par ce qu'elle allait écrire et enregistrer sur l'une de ses disquettes, que les visages presque superposés des attachés de presse disparaissent enfin, un court moment. Mais un enfant parut qui demanda à parler à Habibah, la " petite fée ".

-- Le plus beau de ce que tu vois, Habibah, c'est quoi ?

-- Comment t'appelles-tu, petit ?

-- " Debout-Avec-Les-Yeux-Tout-Droit-Devant " .

-- Comment, c'est un nom, ça ?

Et le petit garçon répéta son nom...

-- Oui, Habibah, c'est mon nom. Dans mon pays, on appelle les gens, non pas comme ailleurs dans le monde, avec un ou deux noms, mais on les appelle par quelque chose qui leur ressemble à eux et à personne d'autre, quelque chose par quoi on est vraiment sûr de les reconnaître. Alors, dis-moi, le plus beau que tu vois, c'est quoi ?

-- En effet, je connais ton pays, même si je n'y suis jamais allée. C'est dans le Grand Bassin, quelque part entre la Turkménie et la Berbérie. Tu vis donc là, au milieu des marécages, des sables mouvants, des plantes carnivores, des arbres qui ne sont pas des arbres mais des pieuvres géantes au ventre de chenille enfoncé dans la vase bouillonnante. Et comment fais-tu pour aller d'une " île " à l'autre au milieu de cette végétation effrayante ? Comment pouvez-vous vivre tout nu, toi et ceux de ton peuple, entourés jour et nuit par des myriades d'insectes féroces, et de si gros moustiques suceurs de sang ? Supporter cette chaleur épouvantable, humide comme un bain de vapeurs ?

-- Il y a des passages que nous sommes seuls à connaître, des sortes de ponts au tracé sinueux... Là où tu crois que tu vas t'enfoncer dans la vase brûlante, c'est dur et stable. Et au contraire, ce qui te paraît dur et sûr, se dérobe sous tes pieds, et tu tombes tout de suite dans une fange nauséabonde... C'est comme cela dans tout le Grand Bassin, et nous sommes un peuple sans aucun contact avec le reste du monde, comme les peuples du continent Austral. Nous sommes très peu nombreux, et même si nous connaissons tous les secrets du Grand Bassin, des bords de l' Ibérie jusqu' aux flancs des montagnes de Turkménie, nous nous regroupons toujours sur les mêmes " îles " où nous vivons.

Pour les insectes et les gros moustiques, nous ne les craignons pas, ils font partie de notre monde, ils vivent avec nous, ils se nourrissent, en fait, de tout ce qui cesse de vivre, et quand ils sucent le sang, nous ne sentons pas leurs piqûres. Ils assurent par leur nombre, leur variété, leur diversité, une partie de notre nourriture.

-- " Debout-Avec-Les-Yeux-Tout-Droit-Devant " , si je parle de ton pays aux gens de notre monde, y vois-tu un inconvénient ? Depuis mon enfance, depuis que j'ai appris à lire et à écrire, je raconte, ou plus exactement je traduis ce que je sens et ce que je vois ; et je l'enregistre, avec ma voix, qui est faite de toutes les musiques des mots que je dessine dans ma tête, je sculpte des paysages, des rêves et des secrets dans ces blocs de mémoire vive que sont les êtres que je rencontre. J'aimerais tellement être eux, dans l'intimité de leurs atomes. Alors, ce que je vois et ce que je sens de ton pays et des gens qui y vivent, je voudrais le traduire... Me permets-tu ?

-- Oui, Habibah, je te le permets. A toi seulement... Alors, dis-moi ce que tu as vu de plus beau, sur la Planète Morte !

-- J'ai vu ce que vous avez tous vu... Rien de plus. Mais j'ai surtout vu et su à quel point je vous aimais tous, chacun d'entre vous, et je ne sais pas vraiment pourquoi je vous aime autant. Il me semble que si je le savais, ce ne serait plus tout à fait de l'amour, mais quelque chose qui ressemble à l'amour... et qui n'en est pas. Oui, j'ai vu ce qu'était la différence entre vivre et exister. Et je vivais, puisque j'aimais.

Pendant toute cette conversation, ni Habibah, ni le petit garçon ne se rendirent compte que toute la Terre était connectée à eux. Au lieu de se rencontrer, quelque part, dans un pays de la



Terre, en un lieu où ils ne fussent que deux, ils s'étaient rencontrés, elle, dans la salle de commandes d'un astronef, et lui, ayant fait le voyage jusqu'à Enizola, parlant dans un micro et apparaissant sur un écran. Son rêve à lui, avait toujours été d'aller un jour à Enizola, la cité des Arts et de la Culture... et de rencontrer une vraie fée, aussi.

Dès que parurent, sur les écrans, les premières images très nettes de ces dalles rectangulaires et de ces colonnes, à proximité de la « coquille » entourée de broussailles, signalée par Azil ; à cet instant précis en lequel les habitants de la Terre contemplaient, saisis d'émerveillement et d'étonnement, ces vestiges, ces preuves irréfutables de l'existence d'une civilisation sur la Planète Morte ; même si une telle existence devait être recherchée dans un passé très lointain ; il s'éleva alors dans l'esprit et le cœur des gens un souffle qui balaya dix-huit millénaires d'interrogations, d'immobilisme et de certitudes culturelles autour de l'idée selon laquelle l'Homme, cet être exceptionnel, ce " hasard " de l'histoire universelle, était seul de son espèce dans le Cosmos. Ce souffle-là, si intense, si révélateur d'une " autre conception de l'ordre du monde et des galaxies ", si novateur, bouleversa toutes les cultures, remit en place toutes les idéologies, tous les systèmes philosophiques, en leur assignant un rôle beaucoup plus modeste dans l'immensité et la diversité de l'évolution de la vie. D'un seul coup, les gens se sentirent confrontés à la fragilité de leur existence, au caractère dérisoire de tout ce qu'ils entreprenaient pour ne se préoccuper que d'un présent à l'horizon limité. Cependant, par cette extrême fragilité, ils découvraient aussi le caractère exceptionnel de l'expérience qu'ils traversaient, chacun, individuellement. La certitude qu'il existait " quelque chose " ailleurs, dans un environnement différent, leur donnait à penser que cette expérience, la leur, en particulier, pouvait être un " maillon " de la chaîne éternelle des commencements et des recommencements. L'idée selon laquelle tout se renouvelait , même avec des matériaux différents, que tout recommençait et se perpétuait ; semblait les concerner chacun d'entre eux personnellement.

Certaines images révélatrices, durant toutes les années d'études, de recherches, de préparation qui précéderent l'expédition, n'avaient pas été universellement diffusés partout dans le monde, les milieux scientifiques émettant alors des doutes sur la clarté de ces images reçues. Aussi l'onde de choc ne s'était-elle pas encore produite dans l'opinion publique.

Ce 3-9-336-ER-4, au milieu de la nuit pour les habitants d' Enizolie, dans les premiers rayons du soleil levant pour les Neurélabiens, le choc des images reçues fut semblable à celui de deux pierres vivement frottées, et le feu de la Révolution Culturelle prit tout de suite. Alors, les habitants de la Terre, comme les herbes sèches, déjà brûlantes, des savanes et des steppes, s'embrasèrent... Et les certitudes millénaires, les regards et les projets confinés dans un destin qui semblait connu à l'avance, furent emportés par les flammes, puis réduits en cendres. Mais dans les flammes cependant, les herbes se mirent à danser, à rire et à chanter.

La phase d'approche maintenant terminée, l'astronef amorça sa descente dans l'atmosphère, sembla s'immobiliser au dessus du sol, puis, en douceur et en silence, se posa...

Les membres de l'équipage empruntèrent l'un après l'autre l'échelle de sortie. Ce fut Habibah qui descendit la première et posa son pied gauche sur le sol de la Planète Morte, puis son pied droit, et fit les premiers pas.

D'un commun accord, ses compagnons le lui avaient expressément demandé, souhaitant que ce soit elle, une femme, leur " petite fée des neiges équatoriales", la toute première. Elle avait dit : " Je le fais parce que je vous aime »

Dans la fluorescence de ce ciel qui n'était ni un ciel de nuit ni un ciel de jour, l'atmosphère, en dépit de sa densité apparente, semblait légère. L'air, immobile, sans aucune sensation de froid ou de chaud, était agréable à respirer. Les astronautes établirent sur le site d'atterrissage leur campement, avec leurs caisses de vivres, montèrent des cubes d'habitation. Il était cependant difficile pour eux de s'habituer à ce ciel sans étoiles, opaque et fluorescent, d'un bleu violet, profond, traversé durant la moitié du jour par le soleil qui, d'est en ouest,



petite boule blanche et brillante au-dessus de l'équateur de la planète, décrivait un demi-cercle passant par le centre de la voûte céleste.

Le silence total, l'absence de toute vie autre que végétale, déroutèrent dès les premières heures les membres de l'expédition. La composition chimique des différents végétaux fut analysée dans tous les détails, ainsi que la structure moléculaire, les sucres, les essences, la texture, la coloration... Il s'avéra, au bout de plusieurs jours d'observations et de tests, qu'environ vingt pour cent de tout ce qui poussait sur cette planète était relativement comestible, assez riche en éléments nutritifs, assimilable pour l'organisme humain, quoi que d'un goût très neutre en général.

Azalée, Astarté et Cédrikarik effectuèrent quelques plongées dans les eaux profondes des rivages de la mer intérieure au voisinage du site, mais ne purent descendre qu'à une centaine de mètres, car au-delà, le gouffre paraissait insondable ; il n'y avait strictement rien, ni poissons, ni végétation. Et l'eau était terriblement froide. L'évaporation en surface se faisait au contact de l'air, tiède et humide. Des colonnes de vapeurs s'élevaient très vite en altitude. Dans les couches élevées de l'atmosphère s'établissait un courant qui circulait d'ouest en est. Il résultait de cette circulation, par condensation de la vapeur d'eau, des précipitations assez régulièrement espacées, de courte durée, sous forme de pluie verticale, abondante et toujours de la même intensité.

De nombreux cours d'eau, pour la plupart originaires des chaînes de montagnes des latitudes moyennes, sillonnaient les terres, mais d'une manière inégale, de telle sorte que certaines zones moins arrosées demeuraient arides.

Manifestement, l'effet de serre, dû à la présence d'un taux de gaz carbonique élevé, jouait sur la planète un rôle déterminant, d'autant plus que l'inclinaison n'étant que de trois degrés par rapport au plan de l'Ecliptique, la chaleur s'y trouvait équitablement répartie entre les deux hémisphères. Ainsi, sur une bande de 10 degrés dans la zone équatoriale, la température était de 25 °, puis, respectivement, de 12 à 15° aux latitudes moyennes, puis de 0 à -5° dans les zones polaires.

L'on savait que cette planète n'existait pas avant la Nuit des Temps, et l'on fixait approximativement sa venue dans le Système Solaire, à environ trois cent mille années avant ER-3. Par conséquent, les traces, ou ce qu'il en restait, d'une civilisation ancienne, ne pouvaient provenir que d'une autre planète de l'Univers.

L'analyse de l'air révéla toutefois la présence de quelques virus, de bactéries et de micro-organismes, inoffensifs en apparence, c'est à dire sans danger pour les Humains. Mais, chose curieuse, certaines de ces bactéries présentaient des caractéristiques en contradiction avec le principe d'une évolution naturelle. Elles paraissaient génétiquement modifiées, comme si des êtres évolués, ayant occupé la planète, avaient décidé de se servir d'elles dans un dessein bien particulier. En diverses phases de leur évolution, ces virus, ou micro-organismes, avaient progressivement **perdu** leurs propriétés avec le temps... Et à l'origine, ils avaient subi, dans les éléments les plus simples et les plus primitifs de leur structure cellulaire, l'intervention d'un élément isolé, différent des autres éléments de base, soit un élément " apporté " et " intégré ", déclenchant une réaction en chaîne. Alors, leurs propriétés initiales s'étaient renforcées, et ces organismes étaient devenus des " dévoreurs de vie ", en se multipliant à l'infini. De cette découverte, les astronautes en déduisirent qu'une civilisation évoluée, à la suite d'une erreur de manipulation, d'un " accident " de son histoire, d'un conflit généralisé, ou de toute autre cause indéterminée, avait très bien pu provoquer l'extinction de la vie. Ce qui expliquerait que ce monde soit devenu une planète morte.

L'érosion ayant presque tout effacé, il ne pouvait donc rester que quelques éléments des anciennes constructions, c'est à dire ces dalles et ces colonnes, ces blocs sculptés dans une matière très dure et très compacte, semblable à du marbre. Les métaux, en effet, au bout de quelques millénaires pour la plupart, plusieurs dizaines de milliers d'années pour les plus purs



et les plus résistants, s'altèrent et disparaissent à l'épreuve du temps, à l'exception peut-être de certains alliages.

Cette expédition, la toute première, puis, les autres expéditions qui lui succèderaient, contribueraient très certainement à d'autres découvertes.

Etant donné la diversité infinie des expériences d'évolution de la vie dans l'univers, personne ne pouvait imaginer, parmi les habitants de la Terre, l'expérience traversée par des êtres ayant vécu sur la Planète Morte.

Durant les premiers jours de l'exploration, l'effervescence, sur Terre, les élans passionnés d'une foule rassemblée sur les places publiques, les reportages largement commentés sur les travaux, les découvertes et les observations des astronautes, prirent une telle ampleur, que les actes les plus courants et les plus ordinaires de la vie quotidienne s'imprégnèrent comme par magie d'une atmosphère surnaturelle, quasiment féerique. Les gens communiquaient entre eux, à propos de tout et de rien, spontanément, libérés de la dérision et de la futilité d'un certain nombre de préoccupations personnelles de leur vie. Tout leur semblait nouveau, et dimensionné dans un espace en lequel s'effaçait leur solitude. Cette insoutenable illusion d'exister, parfois, si fortement axée sur la perspective de leur propre évolution, disparaissait. Les esprits se vidaient peu à peu de tout ce qui les rivait inexorablement à un mur d'immobilisme et à la chaîne des réflexes conditionnés. Les craintes les plus fondamentales perdaient de leur pesanteur.

Devant cette soif de connaissance et cette insatiable curiosité qui s'emparaient des gens, en face de la demande très forte en tout ce qui concernait l'histoire du monde, l'astronomie, la littérature, les sciences physiques, la médecine, la technologie ; les plus importantes maisons d'édition de la planète furent très vivement sollicitées pour produire des millions de reproductions, de nouvelles séries de tirages actualisés. Les centres culturels ouvrirent leurs portes, l'accès à leurs terminaux, jour et nuit, sans interruption.

De très nombreuses structures de restauration simple et rapide, des débits de boissons, furent aménagés tout autour des centres socio-éducatifs. A Enolabay, par exemple, la cantine populaire, située à la porte de Bérénice, avait doublé sa capacité d'accueil par l'installation, sur le vaste champ de foire, d'un chapiteau géant. Et des orchestres de toutes les musiques du monde, comme partout dans les villes, foisonnaient, hétéroclites, d'une dimension tonale, d'une instrumentation amplifiées à la mesure de l'espace dans lequel ils accompagnaient les voix des chanteurs, en particulier les plus belles voix féminines...

Et la fête populaire, démentielle, débridée, à tous les coins de rue, dans les maisons, dans les familles, entre gens du même quartier, en défilés ininterrompus d'acteurs et de comédiens improvisés arborant les déguisements les plus originaux ; éclatait de toute part, au rythme des compositions musicales, des combinaisons de sons et de nuances.

Les meilleurs compositeurs de la planète s'étaient associés pour élaborer une " symphonie cosmique ", nostalgique, vigoureuse, d'une étrange et émouvante beauté, telle qu'au commencement de l'Univers, si les particules d'énergie et les poussières en suspension avaient été des atomes de musique, cette symphonie initiale aurait assurément été l'oeuvre de quelque Créateur à visage de femme...

Astrik Sérial, le spécialiste Enizolien des grandes compositions orchestrales, le créateur de toutes les musiques des films les plus célèbres, avait particulièrement tenu, dans l'élaboration de cette symphonie, à cette touche émouvante et discrète d'exquise Féminité, à laquelle il avait tant travaillé.

Les nuits de la Terre entière, dans toutes les villes et les villages, sous les guirlandes électriques d'ampoules multicolores, sous les feux et les lampes de scène ; les nuits de la Terre striées de rayons laser dessinant des figures d'une beauté fulgurante, s'emplissaient de bals et d'orchestres, de liesse populaire et de fraternité, de toute la chaleur du coeur des gens, de



l'incommensurable soulèvement des enthousiasmes, et de cet embrasement absolu ressuscitait l'absence originelle de solitude, si belle, si peuplée de visages reconnus.

Sur la Planète Morte, ce 10-9-336-ER-4, le groupe des Terriens s'avança avec prudence dans l'épais fourré de broussailles brunes qui cernait entièrement la surface convexe signalée par Azil durant la phase d'approche. Cette surface apparaissait aux yeux des explorateurs comme la coquille d'un oeuf géant enfoncé dans le sol. Végalyre, la Circadienne, l'archéologue du groupe, dont les connaissances en matière de composition des métaux lui permettaient de se livrer à des analyses ou des conclusions déterminantes, s'approcha de la surface lisse, la toucha, en examina la texture, la densité, la couleur, et déclara :

-- Je n'ai jamais rien observé de semblable, ou même de comparable ; c'est d'une dureté extrême, ce n'est ni rocheux, ni métallique, cela s'apparente à du marbre, mais cela n'a rien à voir... Je ne serais pas surprise qu'il s'agisse là d'une sorte de " coquille ", en effet. Une coquille en dessous de laquelle un espace vide, creux, aurait été artificiellement aménagé...

Toute l'équipe, après avoir contourné, non sans difficulté, dans un enchevêtrement de ronces et de broussailles épaisses, la totalité de la "coque ", fit halte, tout à coup, devant une petite ouverture en arc de cercle, très basse, et permettant à peine le passage d'un homme rampant.

Sémillantino l' Acrobat, le plus " casse-cou " de la bande, s'introduisit dans l'ouverture, muni d'une puissante lampe frontale.

Et ce qu'il découvrit alors le stupéfia, à tel point que, pendant quelques minutes qui parurent très longues à ses camarades, il ne donna pas le plus petit signe de vie. Sur toute la surface du sol, en dessous de cette voûte si épaisse, si dure, d'une matière inconnue ; s'étendait un amoncellement de squelettes... **humains!** Des dizaines, peut-être des centaines de squelettes, intacts pour la plupart, identiques à ceux des humains de la Terre. La blancheur éclatante, immaculée, profonde, presque insoutenable au regard de l'homme venu de la Terre, cet homme à l'esprit simple qui avait cependant de la réalité des êtres et des choses une vision très indépendante, très libre et très personnelle ; s'inscrivit au dedans de lui-même, comme l'une de ces images en " trompe l'oeil " dépassant le cadre dimensionnel des meilleures photographies. Au delà des tons dégradés des ombres de ces ossements, des contrastes de lumière animant leur blancheur, y avait-il une réalité tactile, une réalité concevable, une réalité nouvelle ?

L' Acrobat éteignit sa lampe frontale, car une clarté diffuse semblait inonder l'intérieur de la " caverne ". Et ce qu'il perçut alors le stupéfia davantage encore, que l'amoncellement des os. La même fluorescence que celle de l'atmosphère, au dehors, les mêmes tons violets, bleu nuit, régnaient sous la voûte, et de l'enchevêtrement des squelettes blancs, jaillissait une étrange clarté qui n'était pas vraiment de la lumière...

Le plus curieux, c'était que l' Acrobat, venant de pénétrer, quelques minutes plus tôt, dans la " caverne " ; le " soupirail " en arc de cercle, s'ouvrait tout noir, telle l'obscurité profonde jaillie de l'intérieur d'une cave.

Au dehors, toute l'équipe rassemblée attendait avec une certaine impatience et surtout beaucoup d'inquiétude le retour de l' Acrobat. Ce dernier n'avait émis aucun message, rien manifesté de sa présence à l'intérieur. Et ce silence pétrifiait les compagnons de l' Acrobat dans l'incertitude devenue soudainement dominante d'une expédition qui, peut-être, finirait mal.

Enfin l' Acrobat s'extirpa de la " lucarne " en arc de cercle , rampant sur le sol, sa tête ayant émergé, mais les autres n'avaient pas encore reçu son regard... Il se redressa, se mit debout, regarda autour de lui, apparut aux autres, tel un petit enfant s'éveillant, abasourdi, étranger au monde, après un drôle de rêve... Visiblement, il paraissait bouleversé. Lui qui n'avait peur de rien, que tout pouvait étonner et ravir, qui reconnaissait, de tout son être, tout ce qu'il voyait, et l'intégrait d'emblée dans sa perception intime de la réalité, lui, l' Acrobat, l' Ibère des Hauts Plateaux dont les bords déchiquetés s'effondraient dans l'océan, L' Ibère des sauts aériens



dans la lumière vive et des plongées de l'impossible, était soudainement devenu comme un tout petit enfant effectuant ses premiers pas en se tenant aux barreaux de son parc.

Végalyre, Azalée, Azora, Astarté et Habibah, les jeunes femmes de l'expédition, l'entourèrent alors, et, à la mesure de cet immense bouleversement qui l'immobilisait dans une fragilité particulièrement émouvante ; elles l'embrassèrent toutes, très doucement, sur ses lèvres, les ailes de son nez, ses yeux, ses oreilles, et l'effleurèrent de leurs doigts...

Puis, l'Acrobate parla, enfin :

-- Je ne sais pas quoi vous dire... Je crois que le mieux, c'est que vous y alliez vous-mêmes, l'un après l'autre.

Alors tous, chacun à leur tour, pénétrèrent en dessous de la " coquille "... Ils en revinrent bientôt aussi bouleversés que l'Acrobate et aucun d'entre eux, en ressortant, ne trouva les mots pour exprimer ce qu'il venait de ressentir. Seul, Azil s'écria :

-- Je vous l'avais bien dit que sous la " bombure " on trouverait quelque chose d'extraordinaire ! Décidément, ces " crânes d'oeuf ", ils n'ont pas fini de nous étonner, avec leur contenu à faire fantasmer les fées de la Terre !

Toute l'équipe, le soir même, après la disparition verticale du soleil en dessous de l'horizon, dans la fluorescence voilée d'une ombre plus épaisse, sous le regard d'un ciel sans yeux ; tint une conférence. Car, avant de communiquer à la Terre leur découverte, ils désiraient vivement échanger entre eux leurs premières impressions, leurs avis, leurs différentes approches de cette réalité encore inconcevable le jour précédent.

Azalée, la physicienne et spécialiste en biologie extra-terrestre, fit part au groupe de ses premières constatations et avança sa théorie :

-- La composition cellulaire du tissu osseux ne peut pas être identique à celle de nos propres structures osseuses : il y a là une différence surprenante que l'analyse moléculaire confirmera vraisemblablement. Nous sommes en présence d'éléments chimiques ou atomiques très simples, des éléments basiques, en fait, organisés pour " construire la vie ", mais très différents des éléments que nous avons pu identifier sur la Terre et dans l'Univers connu. Toutefois, il est également évident, à mon avis, que ces éléments inconnus sont directement associés à des structures qui nous sont familières. Je pense que, dans une extrême diversité, et en dépit de combinaisons infinies, il y a dans la Nature, dans l'univers et dans l'évolution de la vie, un principe fondamental qui " gère " toutes les différences, les intègre chacune d'entre elles dans un même processus, un principe universel qui " reconnaît " toutes les évolutions, toutes les expériences, et qui, tout en perpétuant l'identité, l'existence, l'indépendance, la " solitude apparente " de chaque différence ; les **relie** ensemble. Cependant, la dimension de la relation, par son énergie, son intelligence, dépasse de très loin les autres relations, plus simples et plus spécifiques, entre tout ce qui existe, dans l'infiniment petit et dans l'infiniment grand. Il semblerait donc que l'Être Humain, et par conséquent les animaux, les organismes vivants, les minéraux, ainsi que tout ce qui existe d'ailleurs, se soient structurés et animés à partir de matériaux qui n'étaient pas communs à l'ensemble de l'univers. Un peu comme des poussières, à la fois semblables et différentes d'un environnement à l'autre, à partir des quelles tout ce qui existe et évolue dans une expérience unique, finit par se retrouver, se reconstituer partout.

A l'heure actuelle, sur notre seul globe, il existe des milliards d'espèces vivantes. Je pense donc qu'il ne s'agit là que d'un fragment de la diversité. Mais la diversité finit par constituer un " tout ", dont nous ne pouvons appréhender la dimension. Et " tout " est partout, devient partout, issu de tout.

Le lendemain matin, lorsque le soleil émergea et s'éleva verticalement au dessus de l'horizon, à l'heure de ces premières " ombres " diffuses, allongées, qui disparaîtraient totalement durant quelques minutes en plein milieu de jour, ce fut Azil, que d'un commun accord les astronautes désignèrent pour annoncer la nouvelle à la Terre. L'Atalante, de toute



la puissance et de la chaleur de sa voix, laissa couler ses mots comme l'eau des torrents qui, de la source à l'océan, emporte toutes les racines arrachées aux berges écorchées.

-- Debout ! les enfants de la Terre, nous venons de faire, tous ensemble, une découverte qui nous a bouleversé : nous ne sommes plus seuls dans l'univers, nous en avons la preuve... Azalée va vous montrer, et vous expliquer ce que nous avons vu. Mais sachez déjà que les " guignols " que vous allez voir, n'ont strictement aucun cheveu sur la tête... et qu'ils dorment pour l'éternité dans une drôle de sépulture.

Alors, les images défilèrent sur tous les écrans de la Terre. Et la Terre les but, de tous ses yeux. Des visages nouveaux dégringolèrent dans les mémoires, s'éparpillèrent dans les rêves, et animèrent la Révolution Culturelle d'un souffle si puissant que les gens connurent l'immensité de leur vrai pouvoir : celui qui était dans leur coeur depuis toujours, le coeur et l'esprit de chacun d'entre eux tous ; le pouvoir méconnu, inexploité, de leur nature et de l'authenticité de leur être profond, unique, irremplaçable. Ce pouvoir naturel, tellement plus fort que celui des Intellectuels, des philosophes et des scientifiques dont la stérilité était aussi éternelle que la grandeur et la puissance illusoire de leurs images sacrées. Ce pouvoir issu du coeur des gens, et qui seul, pouvait changer le sens du monde.

A compter de ce 11-9-336-ER-4, quoiqu'il pût arriver dans le monde, et même si, la fête terminée, la vie, telle qu'elle était vécue dans toute la diversité de ses situations depuis des temps immémoriaux, et telle qu'elle serait traversée dans l'avenir ; ne serait plus jamais tout à fait comme avant. Parce que de très nombreux visages imaginés étaient descendus ce jour-là d'une planète venue du fonds de l'univers. Tous ces visages venaient de traverser plusieurs centaines de milliers d'années... et, une distance qui, à l'échelle de l'univers, équivalait à la surface d'un écran de terminal terrestre.

Ni le jour, ni l'heure, loin de là, ce 9ème mois de l'année, à l'approche de l'Equinoxe, n'était encore venu d'interrompre la fête. Cela allait donc tourbillonner plus vite et plus fort.

La symphonie cosmique d'Asrik Sérial et des grands compositeurs mondiaux, par sa beauté, son originalité, le charme indéfinissable et l'extrême délicatesse de sa mélodie associée à des rythmes enivrants qui détendaient le corps et l'esprit, devenait, au fil des jours, une légende vivante. L'on racontait même, un peu partout dans les villes, les campagnes, que cette musique, entendue à longueur de jour et de nuit, dans toutes ses versions instrumentales, reprise parfois avec des paroles, des voix féminines, des chœurs et des chorales, accomplissait des miracles : des malades incurables guérissaient rapidement, des jeunes gens extrêmement timides, secrets et réservés, se révélaient des êtres doués d'initiative et d'imagination, vivaient une histoire d'amour avec la fille ou le garçon rencontré ; et que des gens qui " ne pouvaient pas se voir en peinture ", se mettaient à sympathiser, à s'accorder, à se reconnaître...

Enfin, le 17-9-336, fut conclu à Enolabay le traité qui instaurait la monnaie unique et qui surtout rendait effective la circulation de cette monnaie dans tous les pays du monde. Depuis plusieurs mois, les billets et les pièces étaient prêts ainsi que tous les terminaux de paiement, les distributeurs automatiques adaptés par avance au " Parsécu ".

Ce jour-là également, fut identifié dans l'histoire écrite et enregistrée, comme le jour qui inaugurerait chaque année, dans l'avenir, le début des festivités et des manifestations culturelles pour une période de dix jours dans les grandes villes, et de trois jours dans les villages et les petites agglomérations. Ceci afin d'assurer la continuité le souvenir, et l'esprit de la Révolution Culturelle.

Vers la fin du 10ème mois de cette année 336, lorsque les cosmonautes revinrent de leur fabuleux voyage, même si l'enthousiasme général et la joie des retrouvailles se manifestèrent par des ovations, des défilés, des conférences de presse, de nombreux reportages ; les personnages les plus éminents de la planète ainsi que les journalistes eurent à coeur de



respecter l'intimité, la vie privée de leurs " héros ". Ces derniers, d'ailleurs, dès leur retour, furent entourés par leurs familles.

Habibah rejoignit très vite ses neiges équatoriales dans le Kalaharidji, une bourgade située tout près du Col des Nuages Bleus à 6480 mètres d'altitude. Sémillantino l' Acrobate, s'offrit un équipement à la mesure de ses rêves, quelques " vols planés " au-dessus de l'océan depuis les crêtes déchiquetées des hautes falaises du Nord-Ouest de l' Ibérie.

Végalyre, la jeune Circadienne des faubourgs industriels de Bremda, la physicienne des particules, la micro biologiste, cette fille de la " zone " au visage ravissant qui ne se déplaçait habituellement qu'à pied, en turbolette ou sur un vieux vélo sans accumulateur d'énergie, et qui s'affublait toujours de robes vaporeuses et bariolées de bohémienne, retrouva sa bande de copains des rues, les " veillées historiques " de ces filles et garçons se passant de main en main, les bidons de " saraké " et les " joints " de Kafricentrie.

Azil, l'Atalante des Hautes Plaines Centrales du Petit continent, rencontra une petite troupe ambulante de " troubadours des temps modernes ", et grâce à son talent de conteur, avec sa voix qui donnait tant de vie aux mots, enchantait des foules de spectateurs, tout le long de la côte orientale, puis, de l'autre côté du continent, à l'ouest.

Yug, le Turkmène, collectionneur de musique, retourna dans sa Montagne Noire, à la limite de la Berbérie. Par ses compilations originales, et l'idée qu'il se faisait de l'environnement correspondant selon lui à l'espace relationnel ou émotionnel traversé, il inspira plusieurs grands compositeurs, Astrik Sérial entre autres.

Cédrikarik, le Circadien du Grand Nord qui ne voulait plus vivre dans la nuit polaire, organisa sa vie dans le jour polaire, émigrant à chaque équinoxe vers le Continent Austral, au Pays des Hommes Primitifs et retournant, lors du 4 ème mois de l'année, dans son pays. Il avait trouvé la Planète Morte beaucoup trop sombre à son goût.

Beltitane et Azora, le couple de Berbères décidèrent de s'installer et de vivre sur la Planète Morte. Mais ils eurent à coeur de convaincre leurs familles respectives de les suivre en leur expliquant que, régulièrement, tout au long de leur vie, " on repartirait tous ensemble en vacances au Pays des Origines, cette vallée tropicale où coulait la Taïgarika entre les deux appendices terminaux de l' Atlas Médian ". A chaque fois, depuis la base spatiale, " on prendrait le turbo-train de Bremda, et depuis Ao-Cetna, à la limite du Désert Absolu, on descendrait dans le Sud, par le plus long fleuve de la Terre ". Les deux familles du couple étant très liées, la décision fut vite prise, et la proposition acceptée par ces gens très simples, ouverts à la diversité, et n'ayant peur de rien.

Azalée, l' Hyperboréenne, émigra en Enizolie, fit la connaissance d' un Berbère, et monta un laboratoire spécialisé dans la recherche d' anti-virus à Oyatola.

Enfin, Astarté, l' Enizolienne des plages du Sud qui adorait les enfants, inventa une colonie de vacances d'un genre un peu spécial puisque l'on y était tous les jours à l'école sans s'en apercevoir, et que l'on avait envie d'y rester. Il est vrai que cette partie de la côte, presque tropicale, avec ses neuf mois de ciel bleu et ses trois mois de pluies modérées, sans chaleur excessive, invitait de ses vastes palmeraies et de ses arbres aux fruits savoureux, à une telle expérience.

Tous, en fait, considérèrent cette aventure comme la plus belle, certes, de l'histoire de l'humanité, mais s'inscrivant cependant dans la longue série de ces " sursauts de l'Histoire ", qui ne sont finalement que de toutes petites marches entre des paliers aussi vastes que des paysages.

L'année 336 s'acheva, et, peu à peu, la Révolution Culturelle se dilua dans le temps. Elle fit comme toute pierre jetée dans l'eau : des cercles concentriques... Au delà d'un bouillonnement et d'une explosion de paillettes argentées aussi brillantes que les éclairs de la foudre, les ondes se propagèrent, modelant la surface et l'animant d'une vie qu'elle n'avait pas, avant le choc.



Puis les ondes commencèrent à se lisser en s'éloignant du point d'impact qui semblait, lui-même, épouser la forme d'un petit entonnoir.

Mais, en dessous de la surface de l'eau, demeurait ce qui ne se voyait pas : une multitude de molécules d'eau formées chacune de deux atomes d'hydrogène et d'un atome d'oxygène, et qui portait la vie. L'eau, constituée de matière et d'énergie, intimement liées.
